

Le béhaviorisme et la gauche en France : histoire d'un rendez-vous manqué.

Didier CARU et Esteve Freixa i Baqué

| | |
|---|------|
| Introduction | p.5 |
| chapitre premier : Le matérialisme dialectique | p.7 |
| 1- Le matérialisme | |
| 2- La dialectique | p.13 |
| 3- Le matérialisme dialectique | p.15 |
| 3.a- Hegel | |
| 3.b- Feuerbach | p.17 |
| 3.c- Marx et Engels | |
| 3.d- Marxisme et psychologie | p.18 |
| chapitre deuxième : Le temps des philosophes | p.21 |
| 1- le XVIème siècle : Montaigne | |
| 2- le XVIIème siècle : Descartes | p.22 |
| 3- le XVIIIème siècle | p.25 |
| 3.a- introduction | |
| 3.b- d'Holbach et Diderot | p.27 |
| chapitre troisième : naissance et développement de la psychologie scientifique ou des scientifiques à la psychologie objective | p.33 |
| A- les premiers pas | |
| A.1- introduction | |
| A.2- la psychologie allemande | p.34 |
| A.2.a- Herbart | |
| A.2.b- Weber | |
| A.2.c- Fechner | |
| A.2.d- Helmholtz | p.35 |
| A.2.e- Wundt | |
| A.3- la psychologie anglaise | p.36 |
| A.4- la psychologie française | p.37 |
| A.4.a- Ribot | p.38 |
| A.4.b- Janet | |
| A.4.c- Binet | p.40 |
| A.4.d- Wallon | |
| A.5- conclusion | p.41 |
| B- la révolution objectiviste | p.42 |
| B.1- du refus de l'introspection | |
| B.2- le contexte historique pour l'émergence d'une nouvelle psychologie | p.43 |
| B.2.a- le rôle de l'évolutionnisme | |
| B.2.b- les changements sociaux et économiques | p.44 |
| B.2.c- conclusion | p.45 |
| B.3- pour une nouvelle psychologie | |

| | |
|--|-------|
| B.3.a- l'influence de l'école russe | |
| -Sechenov | p.46 |
| -Bechterew | |
| -Pavlov | |
| -conclusion | p.47 |
| B.3.b- l'erreur d'orientation | p.48 |
| B.3.c- en France: Henri Piéron | |
| B.3.d- la psychologie de réaction en Amérique: John Broaden Watson | p.52 |
| B.3.e- la psychanalyse | p.58 |
| B.3.f- la psychologie objective | p.62 |
| B.3.g- la difficile installation d'une psychologie nouvelle | p.63 |
| B.4- idéalisme ou matérialisme | p.65 |
| B.4.a- Freud à la lumière du matérialisme dialectique | p.66 |
| B.4.b- la psychologie objective et le marxisme | p.76 |
| B.5- la dynamique historique en France: entre psychanalyse et marxisme | p.79 |
| B.5.a- le freudo-marxisme | p.80 |
| -introduction | |
| -la contre-révolution | p.81 |
| -Reich et Marcuse | p.82 |
| -les surréalistes | p.84 |
| -Audard | p.85 |
| -pourquoi une telle mystification? | p.87 |
| B.5.b- le behaviorisme en France | p.90 |
| -difficile implantation | |
| -Pierre Naville | p.92 |
| B.5.c- Skinner | p.99 |
| B.5.d- le behaviorisme peut-il s'implanter dans la société française? | p.101 |
| B.5.e- la place de la psychanalyse dans la société française | p.102 |
| B.5.f- le behaviorisme victime de procès d'intentions | p.104 |
| Bibliographie | p.119 |
| Résumé | p.129 |

INTRODUCTION

Une partie importante de ce travail sera consacrée à l'évocation de la naissance de la psychologie, de ces stades de développement et de sa dynamique de développement. Analyser un problème scientifique conduit presque nécessairement à se pencher sur son histoire, de même que vouloir comprendre la genèse d'une science et son évolution conduit à évoquer des temps plus anciens où cette science n'était peut être pas encore pressentie, « toute science ne peut que gagner à regarder son passé; il peut souvent fournir des moyens de mieux voir l'avenir; une invention est bien souvent une reprise, comme une révolution est souvent d'abord une renaissance » (Chateau, 1977). De même, on peut dire, avec Zimmerman (1984), que la méthode scientifique est le point culminant d'un processus d'évolution dans la pensée humaine, traversant plusieurs siècles d'essais et d'erreurs. C'est justement cette évolution de la pensée préscientifique et scientifique dans le domaine des sciences de l'homme que nous tenterons de mettre en évidence. Pour ouvrir la voie à l'avenir, il faut d'abord être clair quant au passé.

La réflexion historique s'impose à nous; nous nous attacherons à découvrir ce qui conduira à la naissance du behaviorisme. Les conditions historiques de l'émergence du behaviorisme doivent nous fournir un éclairage révélateur de sa fonction et de son insertion dans les domaines scientifique et philosophique. Mais bien avant cela, nous chercherons ce qui, depuis les philosophes, a conduit à la naissance de la psychologie. En effet, par le biais de la psychologie, nous sommes parfois amenés à reconsidérer les philosophies des anciens penseurs sous un nouvel éclairage. Afin de décrire la genèse de la psychologie, nous évoquerons essentiellement des philosophes du XVIIIème siècle pour lesquels la psychologie n'avait encore développée ni son nom, ni son objet, tout en nous attachant aux précurseurs du behaviorisme non encore connu sous ce nom et aux pionniers du behaviorisme ayant revendiqué cette « appellation ». Pour cela, nous nous efforcerons de mettre en évidence les différentes doctrines qui, par leur influence, permirent d'accéder au behaviorisme.

Ce travail ne se veut pas un historique exhaustif de la genèse de la psychologie scientifique et du behaviorisme -ce qui a par ailleurs déjà été fait-, et ne saurait prétendre tracer l'histoire de la psychologie. Le récit que nous entreprenons de l'introduction du behaviorisme en France sera nécessairement arbitraire et forcément incomplet, et même si nous allons organiser ce travail dans des totalités schématisées, en omettant certaines considérations qui nous apparaissent secondaires pour mieux dégager les différences ou les analogies dans les contenus principaux, ce récit est pris dans une continuité, et c'est cette continuité dont nous avons voulu rendre compte. Nous nous proposons de montrer le cheminement des idées en rappelant quelques étapes fondamentales de la genèse et de l'évolution d'une psychologie scientifique, tout en parcourant le chemin à travers quelques auteurs essentiels qui ont marqué de leur empreinte l'histoire de l'élaboration d'une telle psychologie. Nous voulons, entre autre, mettre en évidence certains auteurs qui ont contribué à la diffusion du behaviorisme en France et nous demander pourquoi leurs travaux n'ont pas reçu d'écho plus favorable. Nous avons évité lors de ce travail de multiplier les noms, notre intention n'étant pas de fournir des informations encyclopédiques -qui auraient été d'une utilité toute relative- sur un grand nombre d'hommes plus ou moins connus, mais de dégager les noms et les données historiques les plus utiles pour la compréhension du phénomène dans son ensemble. Par exemple, nous nous sommes bien plus attaché à étudier les auteurs ayant tenté un parti pris franchement matérialiste, en insistant sur la dynamique de construction de la conception de cette philosophie, afin de comprendre l'évolution de sa pensée, et nous n'avons qu'évoqué des auteurs ayant un parti pris franchement idéaliste.

On comprendra qu'il sera essentiellement fait appel aux intellectuels français, l'objet de notre étude étant justement l'introduction du behaviorisme en France. Bien entendu, les auteurs étrangers qui pourraient nous éclairer seront également abordés. Nous nous attarderons donc sur

des auteurs qui ont « pressenti » cette psychologie du comportement, ou plutôt qui peuvent être considérés, de part leurs écrits et l'état des connaissances à l'époque de leurs publications, comme les précurseurs de ce qui deviendra le behaviorisme pour les décennies ultérieures. Nous nous interrogerons également sur les erreurs d'interprétation qui ont pu conduire certains auteurs à postuler des similitudes entre différentes théories n'ayant pourtant que peu de points communs. Nous chercherons à montrer que l'inanité de certaines positions est bien souvent due à une incompréhension des bases théoriques des différentes doctrines qui sont étudiées, et notamment cette erreur assez grossière qui a consisté à mêler le marxisme et la psychanalyse. Pour cela, nous développerons une partie consacrée au matérialisme dialectique, sa genèse et son objet, afin de décrire ses implications dans le domaine des sciences de l'homme. Cette partie nous servira de grille de lecture tout au long de notre travail, nous permettant de débusquer les mystificateurs et de démonter le principe qui consiste à attacher le matérialisme dialectique à la théorie freudienne. Nous nous emploierons à montrer que le behaviorisme est souvent victime de procès d'intentions et que le rattachement du freudisme au marxisme ne repose que sur des considérations purement métaphysiques.

LE MATERIALISME DIALECTIQUE

Nous voulons lors de ce chapitre définir la notion de matérialisme dialectique, et essayer de découvrir ses implications dans le domaine de la psychologie. Cette notion sera récurrente au cours de notre travail, la compréhension des chapitres suivants implique donc une certaine connaissance du matérialisme dialectique.

1) Le matérialisme

La philosophie matérialiste se développe et progresse au cours des siècles avec l'émergence des sciences, les hommes essayant d'expliquer le monde par les faits matériels à partir d'expériences scientifiques. Pour Politzer (1936) : « le matérialisme n'est rien d'autre que l'explication scientifique de l'univers », « le matérialisme est né de la lutte des sciences contre l'ignorance ou obscurantisme ».

Le matérialisme s'oppose à l'idéalisme. Engels (1888) écrivait « Ceux qui affirmaient le caractère primordial de l'esprit par rapport à la nature, et qui admettaient par conséquent, en dernière instance, une création du monde de quelque espèce que ce fût, ceux-là formaient le camp de l'idéalisme. Les autres qui considéraient la nature comme l'élément primordial appartenaient aux différentes écoles du matérialisme. A l'origine les deux expressions ... ne signifient pas autre chose ... ». Ou encore: « La question essentielle de toute philosophie, et particulièrement de la plus moderne, est celle du rapport de la pensée avec l'être... les philosophes se sont divisés en deux camps: ceux qui affirmaient l'existence de l'esprit antérieure à celle de la nature ont formés le camp des idéalistes... ceux qui voyaient le principe initial dans la nature se sont rattachés aux diverses écoles du matérialisme. »

L'histoire même du matérialisme, à travers ces différentes formes, et jusqu'au matérialisme dialectique, point ultime de l'évolution du matérialisme, nous montre que cette philosophie est toujours en mouvement; au cours de l'histoire, les connaissances scientifiques ont progressé, le matérialisme, qui est né avec les sciences, qui est en étroite interdépendance avec elles, a progressé parallèlement. Matérialisme et sciences sont liés.

Pour tenter de résumer brièvement le matérialisme, nous pourrions retenir que pour les matérialistes:

- la matière est la réalité première
- la pensée est une fonction du cerveau, c'est un comportement
- la matière existe en dehors de tout esprit, ce sont les choses qui nous donnent nos idées, et non l'inverse. La nature existe indépendamment de toute philosophie.

Nous n'avons pas jugé nécessaire dans les chapitres qui vont suivre d'évoquer des temps très reculés de l'histoire pour parler de matérialisme, nous limitant intentionnellement aux temps rapprochés de la naissance de la psychologie et en prise directe avec cette naissance. Il nous paraît utile dans cette partie consacrée au matérialisme, et ce pour une compréhension globale de cette philosophie, d'évoquer brièvement l'une des premières mises en place d'une réelle réflexion matérialiste. C'est dès l'antiquité grecque -c'est-à-dire, aux VIème et Vème siècles avant notre ère- qu'apparaît le matérialisme; il apparaît quand naît ce que Politzer (1936) nomme « le premier embryon de science » avec les « physiciens », la matière était définie comme ce qui était palpable, dur; l'atome représentant la plus petite particule de matière existante. Politzer, dans ce

même ouvrage, signale qu'à cette époque des penseurs et philosophes comme Thales, Héraclite, feront partie du courant matérialiste qui se développe, et que « ce dernier est même considéré comme le père de la dialectique ». Cependant, ce n'est que bien plus tard que les progrès des sciences permettront d'affirmer la justesse de la dialectique. Cette conception du matérialisme est, bien entendu, largement dépassée aujourd'hui.

Nous ne nous attarderons pas plus longtemps sur cette période pour étudier l'épanouissement du matérialisme en France au XVII^{ème} siècle.

On peut situer à l'époque de Descartes (1596-1650) la naissance en France d'un courant nettement matérialiste. Il est à signaler que Descartes, bien qu'idéaliste sur beaucoup de points, eut une grande influence sur la philosophie matérialiste. La Mettrie reprendra la thèse cartésienne de l'animal-machine et l'étendra à l'homme.

Naîtra ensuite le matérialisme du XVIII^{ème} siècle sur lequel nous nous attarderons plus particulièrement lors d'un chapitre ultérieur, car il fut l'aboutissement des différents courants de la philosophie matérialiste. Ce matérialisme fut défendu par des philosophes qui prirent des positions très critiques contre les institutions sociales, la religion. On trouve certainement chez d'Holbach et Diderot les fers de lance des Lumières, les deux plus grands penseurs matérialistes avant Marx et Engels. La lutte de la philosophie des Lumières, écrit Politzer (1939a), « est une lutte contre la théologie, contre la métaphysique, contre l'ensemble des croyances religieuses, contre les théories sociales et politiques auxquelles ces principes ont servi de justification. ». Ou encore: les Encyclopédistes « transportaient la proclamation de l'égalité des hommes, du domaine de la science dans le domaine politique et, parfois, même social. Mais ils ne se bornaient pas à critiquer et à réfuter; à la conception ancienne du monde, ils opposent une conception basée sur la science: la conception matérialiste. » (Politzer, 1939a). Certains auteurs reprocheront aux philosophes matérialistes du XVIII^{ème} siècle d'avoir été mécanistes et également d'avoir ignoré l'évolution; mais les Encyclopédistes ne pouvaient pas franchir les limites imposées par l'état d'avancement de la science de leur époque. Comme le signale Engels (1888):

« ... de même que l'idéalisme a passé par toute une série de phase de développement, de même le matérialisme. Avec toute découverte faisant époque dans le domaine des sciences de la nature, il doit inévitablement modifier sa forme; et depuis que l'histoire elle-même est soumise au traitement matérialiste, s'ouvre également ici une nouvelle voie de développement. »

« Le matérialisme du siècle précédent était surtout mécaniste, parce que, à cette époque, seule la mécanique, et encore seulement celle des solides - célestes et terrestres - bref, la mécanique de la pesanteur, était arrivée à un certain achèvement. La chimie n'existait encore que dans sa forme infantile, phlogistique. La biologie était encore dans les langes; l'organisme végétal et animal n'avait encore été étudié que très grossièrement et n'était expliqué que par des causes purement mécaniques; pour les matérialistes du XVIII^{ème} siècle, l'homme était une machine, tout comme l'animal pour Descartes. Cette application exclusive du modèle de la mécanique à des phénomènes de nature chimique et organique chez lesquels les lois mécaniques agissent assurément aussi, mais sont rejetées à l'arrière plan par des lois d'ordre supérieur, constitue une des étroitesse spécifiques, mais inévitables à cette époque, du matérialisme français classique. »

« La deuxième étroitesse spécifique de ce matérialisme consistait dans son incapacité à concevoir le monde comme un processus, comme une matière en voie de développement historique. Cela correspondait au niveau qu'avaient atteint à l'époque les sciences de la nature ... La conception non historique de la nature était, par conséquent, inévitable ... »

« Mais en second lieu, Feuerbach a tout à fait raison de dire que le seul matérialisme des sciences de la nature constitue bien la « base de l'édifice du savoir humain, mais non pas l'édifice lui-même ». Car nous ne vivons pas seulement dans la nature, mais également dans la société humaine, et cette dernière a, elle aussi, l'histoire de son développement et sa science tout comme la nature. ».

Marx (1845b) écrivait déjà: « ... la philosophie française des lumières du XVIII^{ème} siècle et surtout le matérialisme français, n'ont pas été seulement une lutte contre les institutions politiques existantes, contre la religion et la théologie existantes, mais tout autant une lutte

ouverte, une lutte déclarée contre la métaphysique du XVII^{ème} siècle et contre toute métaphysique, surtout celle de Descartes, Malebranche, Spinoza et Leibniz ... La métaphysique du XVII^{ème} siècle, qui avait dû céder le terrain à la philosophie française des lumières et surtout au matérialisme français du XVIII^{ème} siècle, est parvenue à sa restauration victorieuse et substantielle dans la philosophie allemande, et surtout dans la philosophie spéculative allemande du XIX^{ème} siècle.... Or si Feuerbach a représenté, dans le domaine de la théorie, le matérialisme coïncidant avec l'humanisme, ce sont le socialisme et le communisme français et anglais qui l'ont représenté dans le domaine de la pratique... »

Lénine (1908), commentant les reproches qu'Engels formula à l'encontre du matérialisme français du XVIII^{ème} siècle, écrit:

« Engels énumère les trois étroitesse des matérialistes français du XVIII^{ème} siècle, et dont se sont débarrassés Marx et Engels:

1- la conception des anciens matérialistes était mécaniste en ce sens qu'ils « appliquaient exclusivement le schéma mécaniste aux phénomènes de la nature chimique et organique

2- les conceptions des anciens matérialistes étaient métaphysiques en raison de la « façon anti-dialectique de philosopher »

3- l'idéalisme subsiste « en haut », dans le domaine de la science sociale; inintelligence du matérialisme historique

C'est exclusivement pour ces trois raisons, exclusivement dans ces limites qu'Engels rejette le matérialisme, il n'y a, il ne peut y avoir aucune différence entre Marx et Engels, d'une part et tous ces vieux matérialistes, d'autre part. ».

La grande erreur du XVIII^{ème} a été de juger les choses en fonction des lois de cette science que l'on a appelé mécanique, qui considérait le mouvement comme un simple mouvement mécanique; on estimait alors que les mêmes événements devaient se reproduire continuellement. Le matérialisme du XVIII^{ème} ignorait le point de vue historique du développement, considérant la nature comme un ensemble de choses figées. Il affirmait que la nature était animée d'un mouvement mécanique, le mouvement n'était qu'un changement mécanique, un déplacement. Ce matérialisme ne concevait pas que l'homme ou les animaux puissent évoluer. Cependant, Diderot et d'Holbach apparaîtront moins purement mécanistes et on entrevoit dans certains de leurs écrits, la future conception dialectique.

Si l'on peut faire reproche au XVIII^{ème} de cette conception mécaniste de la nature, nous devons nous rappeler que la mécanique est, à cette époque, la science la plus avancée; c'est d'ailleurs la science qui s'est développée en premier, -ce que l'on peut comprendre par le fait que le mouvement mécanique est le mouvement le plus simple-. Le matérialisme est lié au développement de la science, on doit donc voir, dans cette conception, une étape plutôt qu'une erreur.

Engels (1888) écrira à ce propos: « C'est pourquoi il était inévitable, que le matérialisme du XVIII^{ème} siècle fût un matérialisme métaphysique et mécaniste, parce que les sciences étaient ainsi. »

Ce n'est que vers le XIX^{ème} siècle qu'une connaissance plus approfondie des choses de la nature fournira les conditions nécessaires à un recul de la métaphysique. Les sciences alors ne vont plus être considérées comme strictement indépendantes l'une de l'autre.

On assiste dans la deuxième moitié de ce XIX^{ème} siècle, à un progrès considérable des sciences, elles dépassent les étroitesse particulières aux sciences du XVIII^{ème} siècle. Ce progrès est dû à trois grandes découvertes très importantes dans l'histoire scientifique; Engels (1886) écrit:

« ... vers cette même époque, la science de la nature empirique prit un tel essor et obtint des résultats si éclatants que non seulement cela permit de triompher complètement de l'étroitesse mécaniste du XVIII^{ème} siècle, mais, grâce à la démonstration qui fut faite des liens

existant dans la nature même entre les différents domaines de recherches (mécanique, physique, chimie, biologie, etc.), la science de la nature se transforma elle-même de science empirique en science théorique, et, avec la synthèse des résultats acquis, en un système de connaissance matérialiste de la nature.... trois grandes découvertes furent d'une importance décisive. ».

Ces trois grandes découvertes sont:

- La découverte de la cellule vivante et de son développement; cette découverte mettait un terme à la conception de la discontinuité métaphysique entre le règne végétal et le règne animal. Engels (1886) écrit: « La ... découverte ... de la cellule organique par Schwann et Scheldein, de la cellule en temps qu'unité d'où naissent et grandissent par multiplication et différenciation tous les organismes -à l'exception des plus inférieurs.... ».

- La découverte de la transformation de l'énergie: découverte que des phénomènes, que l'on croyait sans point commun tels que le son, la chaleur, la lumière par exemple, pouvaient se transformer les uns dans les autres; Engels (1886) écrit: « ... la preuve de la transformation de l'énergie découlant de la découverte de l'équivalent mécanique de la chaleur (par Robert Mayer, Joule et Colding). Il est prouvé maintenant que toutes les innombrables causes agissant dans la nature ... sont des formes, des modes d'existence particuliers d'une seule et même énergie, c'est-à-dire du mouvement. »

et -la découverte de l'évolution des espèces. Engels (1886) écrit: « ... il restait encore une lacune essentielle. Si tous les animaux multicellulaires sont issus chacun d'une seule cellule selon la loi de la division cellulaire, d'où vient alors la diversité infinie de ces organismes? C'est à cette question qu'a répondu la troisième grande découverte, la théorie de l'évolution exposée et fondée pour la troisième fois par Darwin de façon systématique.... La preuve est établie dans ces grandes lignes de la série évolutive des organismes à partir de quelques organismes simples jusqu'aux organismes de plus en plus variés et de plus en plus compliqués, tels que nous les voyons aujourd'hui sous nos yeux et pour finir jusqu'à l'homme... Or sans cette préhistoire, l'existence du cerveau pensant de l'homme reste un miracle. »

« Avec ces trois grandes découvertes, les processus principaux de la nature sont expliqués, ramenés à leurs causes naturelles ... »

« De cette manière la conception matérialiste de la nature s'appuie aujourd'hui sur des bases tout autrement solides qu'au siècle dernier. Alors on ne comprenait de façon pour ainsi dire exhaustive que le mouvement des corps célestes et celui des corps solides terrestres sous l'influence de la pesanteur; presque tout le domaine de la chimie et de la nature organique tout entière restaient des mystères incompris. Aujourd'hui, toute la nature s'étale devant nous comme un système d'enchaînements et de processus expliqués et compris, au moins dans ces grandes lignes. Il est vrai que la conception matérialiste de la nature ne signifie rien d'autre qu'une simple intelligence de la nature telle qu'elle se présente, sans adjonction étrangère, et c'est pour cela qu'à l'origine elle était l'évidence même chez les philosophes grecs. ».

Les savants, avec ces découvertes, apprenaient à considérer la nature dans son développement et non plus comme un éternel recommencement. Tout apparaît désormais comme ayant une histoire: le système solaire, la terre, les plantes, les animaux, l'homme, autant de développements qui s'enchaînent dans un vaste processus historique.

Ces découvertes permettront à Marx et à Engels -influencés par Feuerbach- de faire progresser le matérialisme et de nous donner le matérialisme dialectique. L'esprit métaphysique qui habitait le matérialisme mécaniste du XVIIIème, était dû à l'état des sciences de l'époque. Ces trois grandes découvertes feront progresser la dialectique; avec celles-ci, il fut possible de suivre l'enchaînement de tous les phénomènes de la nature non seulement à l'intérieur des différents domaines, mais aussi -et cela est très important- entre les différents domaines.

Le XXème siècle découvrit les propriétés électriques de la matière. Lénine (1908) écrivait que l'énergie et la matière étaient inséparables, que l'énergie est matérielle, et que le mouvement n'est que le mode d'existence de la matière. Lénine (1908) signale que « la notion de matière n'exprime que la réalité objective qui nous est donnée dans la sensation »; répondant à la

question comment est la matière, Lénine (1908) ajoute: « ce n'est pas à nous de répondre, c'est à la science ». Ou encore: « l'unique propriété de la matière dont l'admission définit le matérialisme philosophique est d'être une réalité objective, d'exister en dehors de notre conscience ». Lorsqu'il parle de l'esprit, Lénine dit qu'il n'a pas d'existence indépendante du corps, qu'il n'est qu'un facteur secondaire, qu'une fonction du corps -rappelons, si besoin est, comme le note Engels (1888) « la relativité nécessaire de toute connaissance acquise, de sa dépendance à l'égard des conditions dans lesquelles elle a été acquise »-. Si Lénine apparaît comme insuffisant à la lumière du développement des sciences, il n'en reste pas moins matérialiste; l'idée de mécanisme sous-tendu dans ses écrits n'est pas à supprimer mais à dépasser. Naville (1946) écrit:

« Si Lénine s'en est tenu, en 1908, à des formules trop simples, ce n'est pas à sa conception soi-disant « mécaniste et bourgeoise », « vulgaire », qu'il faut s'en prendre, mais plutôt à son arrêt sur le seuil des problèmes posés chez l'homme par la production de la pensée (psychologie, behaviorisme). Lorsque Lénine parle des sensations comme de « copies, photographies, reproductions », ou des idées comme de « reflets », il se contente d'un langage approximatif, peu scientifique, et qui n'implique en réalité aucune connexion causale précise, ou bien qui laisse entièrement subsister le mystère de cette connexion. Son excuse est de s'être borné à reproduire fidèlement des expressions analogues d'Engels. »

A la question qu'est-ce que la matière, Politzer (1936) répondra qu'elle « est une réalité extérieure, indépendante de l'esprit, et qui n'a pas besoin de l'esprit pour exister ». Pour Politzer (1936) « la base du matérialisme, c'est la reconnaissance de l'être comme source de la pensée »; il rejoint en cela ce qu'Engels écrivait en 1888.

Comme le remarquait Lénine (1908): « le matérialisme insiste sur le caractère approximatif, relatif de toute proposition scientifique concernant la structure de la matière et ses propriétés ». Ou encore, « Au point de vue du matérialisme, c'est-à-dire, du marxisme, les limites de l'approximation de nos connaissances à la vérité objective absolue sont historiquement relatives, mais l'existence même de cette vérité n'est pas contestable, comme il n'est pas contestable que nous en approchons. ». Politzer (1933) commentera cette phrase, écrivant: « La façon concrète dont peut être exprimée la dépendance fonctionnelle de l'esprit par rapport au corps, la façon précise dont le premier est secondaire par rapport au dernier; le mode de production de la pensée par le cerveau lui-même sont historiquement relatives; dépendent de l'état de la physiologie et changeront avec elle, dans le sens de l'approximation de la vérité objective. Mais ce qui ne changera pas, c'est le caractère de réalité objective du corps en général et du cerveau en particulier; leur caractère matériel et le fait que c'est cette réalité, matérielle qui en somme produit la pensée. ».

Engels (1885) écrit: « Si l'on regarde de près ce que c'est que la pensée et la conscience et d'où elles proviennent, on trouve qu'elles sont le produit du cerveau humain », idée qui sera répétée à plusieurs reprises dans cet ouvrage. Nous trouvons également dans « Ludwig Feuerbach ... » du même Engels (1888): « Le monde matériel, perceptible par les sens, auquel nous appartenons nous mêmes, est la seule réalité », « notre conscience et notre pensée, si ultrasensitives qu'elles paraissent, sont les produits d'un organe matériel corporel, le cerveau. La matière n'est pas un produit de l'esprit, mais l'esprit n'est lui-même que le produit supérieur de la matière ». Comme le signale Lénine (1908): « Engels accuse l'ancienne philosophie de la nature d'avoir remplacé « les rapports réels encore inconnus » (entre les phénomènes de la nature) « par des rapports imaginaires fantastiques. » ». Pour Engels, le matérialisme est la reconnaissance de la réalité objective du monde extérieur et des lois de la nature extérieure, ce monde et ces lois sont accessibles à la connaissance humaine; les lois de la nature existent et agissent en dehors de notre connaissance.

Lénine (1908) soutenait que « pour le matérialiste, le succès de la pratique humaine démontre la concordance de nos idées avec la nature objective des choses perçues. ». Ou encore: « Le matérialisme tient la nature pour le facteur premier et l'esprit pour le facteur second; il met l'être au premier plan et la pensée au second. L'idéalisme fait exactement le contraire. », « L'élimination du « dualisme esprit-corps » par le matérialisme consiste à professer que l'esprit n'a pas d'existence indépendante du corps, l'esprit n'étant qu'un facteur secondaire, une fonction du cerveau, l'image du monde extérieur. » (Lénine, 1908).

Naville (1946) écrivait: « Nous savons que la matière a dû préexister à toute pensée et que le monde matériel peut évoluer et évolue indépendamment de la pensée, entraînant la pensée dans son évolution. »

« D'un côté, il est un fait que toute la psychologie mentaliste est imbibée de la philosophie idéaliste. Et, par conséquent qu'il s'agit d'une démarche très spéculative et très peu appliquée. Par contre, le behaviorisme ... cherche à bien définir les problèmes d'objets et de procédure scientifique en psychologie, et même à devenir une technologie efficace. De plus, sur le plan épistémologique, nous sommes en face d'une tendance qui, d'une façon explicite ou implicite, se réclame des positions matérialistes ... » (Dorna, 1977b).

Marx (1845a) défend des positions que l'on retrouvera près d'un siècle plus tard chez Skinner, dans les développements sociaux du behaviorisme et qui feront l'objet de bien des attaques au nom de critères idéologiques de « gauche ». Nous citerons ce passage écrit par Marx (1845a): « Quand on étudie les enseignements du matérialisme sur la bonté originelle et sur les dons intellectuels égaux des hommes, sur la toute puissance de l'expérience, de l'habitude, de l'éducation, sur l'influence des circonstances extérieures sur l'homme, sur la haute signification de l'industrie, sur la légitimité de la jouissance, etc., il n'est pas besoin d'une grande sagacité pour découvrir ce qui le rattache nécessairement au communisme et au socialisme. Si l'homme tire toute connaissance, sensation, etc; du monde sensible et de l'expérience au sein du monde sensible, ce qui importe donc, c'est d'organiser le monde empirique de telle façon que l'homme y fasse l'expérience et y prenne l'habitude de ce qui est véritablement humain, qu'il s'éprouve en qualité d'homme. Si l'intérêt bien compris est le principe de toute morale, ce qui importe, c'est que l'intérêt privé de l'homme se confonde avec l'intérêt humain. Si l'homme est non libre au sens matérialiste, c'est-à-dire, s'il est libre non par la force négative d'éviter ceci et cela, mais par la force positive de faire valoir sa vraie individualité, il ne faut pas chatier le crime dans l'individu, mais détruire les foyers antisociaux du crime et donner à chacun l'espace social nécessaire pour la manifestation essentielle de sa vie. Si l'homme est formé par les circonstances, il faut former les circonstances humainement... ».

2) La dialectique

« Le clair emploi des contradictions (méthode dialectique) date de 1857. » (Lefevre, 1948).

Définissons son champ. Nous ne nous attarderons pas sur l'opposition radicale qui existe entre la dialectique et la métaphysique; il nous importe essentiellement de définir la notion de dialectique. Nous prendrons le risque d'un raccourci en demandant au lecteur de considérer la métaphysique comme l'opposé de la dialectique, toute la dynamique que sous-tend la notion de dialectique étant absente de la notion de métaphysique.

Etudier les choses d'un point de vue dialectique, c'est étudier les choses dans leurs mouvements, dans leurs changements, dans leurs contradictions, c'est-à-dire, dans leur histoire, dans leurs transformations.

Selon Engels (1888), « pour la dialectique, il n'y a rien de définitif, d'absolu, de sacré; elle montre la caducité de toutes les choses et en toutes choses, et rien n'existe pour elle que le processus ininterrompu du devenir et du transitoire ».

Politzer (1936) écrivait que: « considérer les choses du point de vue dialectique, c'est considérer chaque chose comme provisoire, comme ayant une histoire dans le passé et devant avoir une histoire dans l'avenir, ayant un commencement et devant avoir une fin. ». Pour Politzer (1936), la dialectique doit respecter quatre lois; parmi celles-ci, il existe deux points importants: le mouvement et l'autodynamisme. En effet, tout mouvement n'est pas dialectique, il faut qu'il y ait des processus internes qui induisent le changement, « ce qu'on appelle autodynamisme ». S'il n'y a pas cet autodynamisme, alors le mouvement est mécanique, non naturel. L'autodynamisme est la première loi. La seconde loi de la dialectique est la loi de l'action réciproque, c'est-à-dire, que

tout influence tout. Une approche dialectique doit être une approche globalisante des différents aspects du développement historique de la situation concernée; elle doit considérer celui-ci comme un développement en spirale et non comme un développement en cercle -qui traduirait un développement historico-situationnel tautologique-. La troisième loi est la loi de la contradiction: les choses se transforment, contiennent leur contraire, leur négation; la vérité se transforme en erreur, la vie se transforme en mort, il y a déjà de la mort dans la vie, de même qu'il y a de la vie dans la mort. L'essentiel à retenir de cette loi est qu'une affirmation n'est jamais une affirmation absolue; les choses changent parce qu'elles contiennent leur contradiction interne. La quatrième loi est la loi de transformation de la quantité en qualité: les changements ne sont pas indéfiniment continus, à un certain moment, le changement devient brusque.

Comme le souligne Lefebvre (1940), la pensée dialectique ne cessera de se développer: « toute vérité est relative à une étape de l'analyse et de la pensée, à un contenu social. Elle ne garde sa vérité qu'en étant dépassée. ». Marx (1873) écrivait: « elle est essentiellement critique et révolutionnaire ».

Concernant les lois de la dialectique, Engels (1880) écrivait déjà: « C'est ... de l'histoire de la nature, comme de l'histoire de la société humaine, que les lois de la dialectique seront abstraites. Les lois dialectiques ne sont précisément rien d'autre que les lois les plus générales de ces deux phases du développement historique, aussi bien que de la pensée elle-même. Et elle se réduisent pour l'essentiel à trois: la loi du renversement de la quantité dans la qualité; la loi de l'interpénétration des contraintes; la loi de la négation de la négation. Toutes trois sont développées par Hegel, à sa manière idéaliste, comme de simples lois de la pensée... L'erreur réside dans le fait que ces lois sont décrétées, qu'elles sont imposées à la nature et à l'histoire comme des lois de la pensée, qu'elles ne sont pas déduites, dérivées de la nature et de l'histoire... Nous n'avons pas à écrire ici un traité de dialectique, mais seulement à démontrer que les lois dialectiques sont les véritables lois de développement de la nature, donc qu'elles sont valables aussi pour la science de la nature théorique. ». Ainsi, pour Engels, les lois de la pensée font partie des lois de la nature, la pensée dérive de la nature; or, Engels affirmait que l'étude de la nature était l'affaire d'une science positive et non de la philosophie traditionnelle. Nous pouvons donc, sans risque de nous tromper, affirmer que chez Engels, l'étude des lois de la pensée doit être du ressort de la science positive.

Enfin, lorsque nous parlerons du mouvement dialectique dans la psychologie, nous évoquerons le développement de l'individu au cours de son histoire -les différents stades du développement au cours de l'enfance traduisant différentes époques de maturation biologique-, ainsi que les transformations dans les aptitudes psychologiques et dans les rapports sociaux.

3) Le matérialisme dialectique

Le matérialisme dialectique est une méthodologie, une méthode d'interprétation et de recherche, un « fil directeur pour l'action » comme le note Naville (1946); ou encore: « une méthode d'investigation de la nature totale et non seulement de l'homme; il réintègre l'homme dans la nature, il se modifie avec la transformation de son objet; le matérialisme dialectique est une conception dynamique du monde, ce n'est pas un point de vue statique sur le monde, mais un instrument d'action scientifique du monde lui-même; considérer le matérialisme dialectique comme un cadre théorique est une conception par trop figée » (Naville, 1946). Comme l'écrivait Lefevre (1948) « Le marxisme, comme conception du monde, pris dans toute son ampleur, se nomme matérialisme dialectique », il « se présente comme une connaissance rationnelle du monde qui, sans cesse, s'approfondit, se dépasse elle-même... Comme une science, le marxisme se développe sans pour cela détruire ses principes. ». Le marxisme, c'est: « l'amorce d'une synthèse progressive de sciences et de techniques. » (Naville, 1946). C'est un instrument de recherche et d'action, jamais un dogme. Le matérialisme dialectique nous offre une méthode de raisonnement et c'est cette méthode de raisonnement qui doit permettre au marxiste de résoudre les problèmes qui se posent à lui.

Le matérialisme est un rationalisme, c'est-à-dire, une forme de pensée, une attitude devant les problèmes à résoudre. Comme le relève Naville (1946): « l'attitude rationnelle est celle

qui conduit à une conquête progressive de son propre destin par l'homme et au rejet de la sphère de déterminations religieuses et culturelles qui tend à faire admettre à l'homme sa dépendance éternelle à l'égard d'une force supranaturelle »; ou encore: « Le matérialisme dialectique n'est pas une clé qui ouvre des secrets, il ne peut être lui-même que dans l'expression d'une découverte progressive des interactions du monde, découverte qui n'est nullement passive, mais qui implique l'activité du découvreur, du chercheur et du lutteur. ». Engels (1885) signalait que l'idéologie est antiscientifique, car, elle pense être capable de reconstruire le monde à partir de principes a priori, alors que, dans le matérialisme dialectique, tous les principes dérivent de l'expérience. C'est dans sa *Dialectique de la Nature* qu'Engels (1880), s'appuyant sur toutes les conquêtes les plus importantes de la science de son époque, énonce le plus globalement les fondements scientifique de la conception matérialiste dialectique du monde. Abordant et analysant, dans cet ouvrage, nombre de faits nouveaux et de théories nouvelles à la lumière du matérialisme dialectique, il montre la voie à venir pour le développement de la science, ceci lui permet même d'anticiper certaines conquêtes scientifiques ultérieures de la science.

Voyons comment Marx et Engels furent amenés à développer leur matérialisme dialectique.

a) Hegel

Nous ne pouvons faire l'économie d'évoquer l'influence qu'Hégel, bien qu'idéaliste, eut sur le développement de la pensée dialectique chez Marx et Engels. Il est opportun de remarquer que le ferment dialectique de la pensée hégélienne « s'est nié, puis transformé dans la conception moderne du matérialisme » comme le dit Naville (1946), et encore: « en tout cas, personne ne regrettera d'avoir jeté un coup d'oeil en arrière sur cette philosophie qui a eu le mérite chronologique de susciter le plus profond renouvellement des valeurs actives de la civilisation que l'humanité ait connu depuis l'éveil de la pensée grecque »; Naville insiste ainsi sur l'importance de la pensée hégélienne pour le développement de la dialectique et pour le développement d'une dialectique matérialiste chez Marx et Engels. Engels (1888) écrira que « la véritable signification et le caractère révolutionnaire de la philosophie hégélienne, c'est précisément qu'elle mettait fin une fois pour toute au caractère définitif de tous les résultats de la pensée et de l'activité humaines »; il avait écrit auparavant: « Ce qui distinguait le mode de pensée de Hegel de celui de tous les autres philosophes, c'était l'énorme sens historique qui en constituait la base.... Il fut le premier à essayer de montrer qu'il y a dans l'histoire un développement, un enchaînement interne, et si étrange que puisse nous paraître à présent mainte chose dans sa philosophie de l'histoire, le caractère grandiose de la conception fondamentale elle-même est aujourd'hui encore digne d'admiration... » (Engels, 1859). Ce qui apparaît comme l'apport essentiel de la philosophie hégélienne, c'est la contradiction dialectique. Elle conserve encore aujourd'hui toute sa valeur, bien que se trouvant développée dans une direction assez différente de celle qu'Hégel avait pu supposer. En effet, la pensée d'Hégel est avant toute chose, une dialectique de la conscience; Hégel n'est pas matérialiste. Il créa la dialectique en comprenant que dans l'univers tout est mouvement et changement, que tout dépend de tout. Mais pour lui l'esprit est premier: il est idéaliste, considérant que ce sont les changements de l'esprit qui provoquent les changements dans la matière. Nombre des conceptions hégéliennes étaient déjà dépassées à leur époque. « Hégel fait de l'homme l'homme de la conscience au lieu de faire de la conscience la conscience de l'homme réel, vivant dans le monde réel » (Lefebvre, 1940).

Marx et Engels durent opérer une rupture d'avec la dialectique hégélienne pour développer celle-ci. Cet examen critique de l'hégélianisme, ils l'entreprirent entre 1843 et 1859 -ils durent débarrasser la méthode dialectique de son enveloppe idéaliste-, les menant au matérialisme dialectique (Lefebvre, 1940). On peut même ajouter que Marx et Engels durent nier la logique d'Hegel, au nom du matérialisme, pour développer leur matérialisme dialectique; Feuerbach fut le catalyseur de cette rupture. Marx (1873), écrit que sa méthode dialectique est l'exact opposé de la méthode dialectique hégélienne, mais que ce n'en est pas moins Hegel « qui en a le premier exposé le mouvement d'ensemble ».

Engels (1880) écrivait: « Hegel a été le premier à représenter exactement le rapport de la liberté et de la nécessité. La nécessité n'est aveugle que dans la mesure où elle n'est pas comprise. La liberté n'est pas dans une indépendance rêvée à l'égard des lois de la nature, mais dans la connaissance de ces lois et dans la possibilité donnée par là même de les mettre en oeuvre méthodiquement pour des fins déterminées. Cela est vrai aussi bien des lois de la nature extérieure que de celles qui régissent l'existence physique et psychique de l'homme lui-même, - deux classes de lois que nous pouvons séparer tout au plus dans la représentation, mais non dans la réalité. La liberté de la volonté ne signifie donc pas autre chose que la faculté de décider en connaissance de cause. Donc, plus le jugement d'un homme est libre sur une question déterminée, plus grande est la nécessité qui détermine la teneur de ce jugement... La liberté consiste par conséquent dans l'empire sur nous-mêmes et sur la nature extérieure, fondé sur la connaissance des nécessités naturelles... ».

b) Feuerbach

Ce n'est pas simplement du dedans que Marx a développé la dialectique hégélienne, mais après une rupture dont Feuerbach fut l'occasion. Il marque un tournant décisif dans l'itinéraire intellectuel de Marx et d'Engels, dissipant l'hypothèse idéaliste qu'Hegel faisait peser sur la philosophie. Engels (1888) dira que Feuerbach constitue un chaînon intermédiaire entre la philosophie hégélienne et leur conception matérialiste de l'histoire à Marx et lui-même. Dès 1844, Marx écrivait: « Feuerbach est le seul qui se trouve dans un rapport sérieux et critique avec la dialectique de Hegel et qui ait fait dans cet ordre d'idées de véritables découvertes et soit en somme le vrai vainqueur de la vieille philosophie... » (Marx, 1844, -cité par Naville, 1946). Néanmoins, Marx (1865, -cité par Lefebvre, 1940-) écrira: « Comparé à Hegel, Feuerbach est bien pauvre ... ». Plus tard, Engels (1888) insistera: « nous sommes à nouveau frappés de la pauvreté étonnante de Feuerbach par rapport à Hegel ».

En fait, il s'avère que Feuerbach, bien plus que de divorcer d'avec la dialectique hégélienne, renoue en fait avec le matérialisme des Encyclopédistes et plus particulièrement avec le matérialisme de Diderot et d'Holbach, « remplaçant le matérialisme sur le trône » (Engels, 1888).

Selon Naville (1946): « Que la philosophie ne soit qu'une systématisation de la religion, c'est ce qu'établissait la critique du XVIIIème siècle contre les métaphysiques issues de Descartes; que le vrai matérialisme doive se fonder sur les sciences réelles, celles de la nature universelle ou sociale, dérivant des rapports de société, voilà aussi la doctrine sous-jacente de l'Encyclopédie; que la science doit partir du positif absolu, de la nature de l'homme vivant, sensible, réel, et non de la négation de la négation, c'est aussi ce qui découle des travaux de Diderot et de d'Holbach (entre autres), bien que le vocabulaire et la « technique » de la dialectique soient encore absents chez eux. ».

Cette réinterprétation des Lumières se fait sous le jour nouveau de la dialectique. Feuerbach reprend la grande tradition des Encyclopédistes, posant des questions que le XVIIIème siècle matérialiste avait déjà posées -mais dans une société qui a changée, après la Révolution française, à une période où les progrès des sciences et des techniques sont considérables, et à une époque où naissent de nouvelles classes sociales-, sous la lumière d'un nouveau matérialisme scientifique. Cependant, le matérialisme de Feuerbach était trop limité, Naville (1946) écrivait que « malgré les différences d'époques, l'homme selon Diderot apparaît bien plus près du matérialisme dialectique que l'homme selon Feuerbach. ».

c) Marx et Engels

Le matérialisme dialectique véritable naîtra sous les plumes de Marx et d'Engels. Lefebvre (1940) précise que bien que Marx « n'ait pas employé les mots matérialisme dialectique pour désigner sa doctrine, les éléments de sa pensée sont incontestablement ceux qu'expriment ces termes ». Intégrant les progrès de la science de ce XIXème siècle, ils utilisèrent dans l'explication

scientifique de l'univers, la philosophie matérialiste, tout en la développant. Les progrès considérables de la science en ce XIX^{ème} siècle, ont permis à Marx et Engels de faire évoluer la notion de matérialisme pour créer le matérialisme dialectique. Bien que nous associons Engels et Marx, nous nous devons cependant d'écrire que c'est essentiellement Marx qui est à l'origine de cette théorie du matérialisme dialectique et de son application à tous les domaines du savoir. Engels qui participa activement à son élaboration et à son développement, signale que « la plus grande partie des idées directrices fondamentales, ... sont le fait de Marx » (Engels, 1888). Ce matérialisme constitue la base même de ce que l'on appellera le marxisme - remarquons au passage que les origines du marxisme sont donc sans conteste philosophiques- ; « le marxisme c'est l'épanouissement du matérialisme développé par les Encyclopédistes du XVIII^{ème} siècle, enrichi par les grandes découvertes du XIX^{ème} siècle .» (Politzer, 1939a).

Les hommes font partie d'un milieu social que le marxisme nous apprend à reconnaître, dialectiquement et objectivement.

d) marxisme et psychologie

Ni Marx ni Engels n'ont connu les développements positifs de la psychologie. En effet, le domaine de la psychologie, c'est-à-dire, l'étude du comportement, est un domaine « du savoir réel » qui restait bien en arrière au XIX^{ème} siècle. Naville (1946) fait remarquer que « malgré sa conception pratique-critique, tout à fait nette et consciente, Marx lui-même ne parla jamais des idées autrement que de « reflets » de la réalité; en quoi Engels ne différa pas de lui. ». Puis, évoquant le fait que Marx ou Engels ne se soient pas préoccupés d'analyser, dans le cadre des sciences positives, la théorie de la pensée, il écrit: « s'ils ne l'ont pas fait, c'est pour deux raisons d'importance inégale: d'abord parce que le comportement psychologique venait à peine d'entrer dans la voie de l'étude objective, et ensuite parce qu'ils avaient affirmé à leur propre usage des postulats suffisants, qui impliquaient (et c'est là leur caractère génial) une anticipation manifeste des conceptions modernes de la science de « la pensée et de ses lois ». S'il ne faut donc pas faire dire à Marx et Engels ce qu'eux-mêmes n'ont pas déjà pu dire, il faut toutefois reconnaître que leurs thèses fondamentales sont encore pour nous un guide d'une sûreté admirable. » (Naville, 1946). Comme les hommes de science de leur époque, Marx et Engels sont restés attachés à la conception que la pensée était un produit du cerveau, et ceci en dépit de leur matérialisme dialectique.

Citons à nouveau ce passage d'Engels (1885): « Si l'on regarde de près ce que c'est que la pensée et la conscience et d'où elles proviennent, on trouve qu'elles sont le produit du cerveau humain et que l'homme même est un produit de la nature, qu'il s'est développé dans et avec le milieu ambiant, ce qui permet de comprendre que les produits du cerveau humain, qui en dernière analyse sont également des produits de la nature, ne soient pas en contradiction avec l'ordre de la nature, mais coïncident avec lui. ».

On peut lire chez Marx et Engels (1845), ce passage ci-dessous, qui montre combien de leurs travaux allait pouvoir naître des recherches en psychologie, orientant celle-ci vers l'objectivité:

« On ne part pas de ce que les hommes disent, s'imaginent, se représentent, ni non plus de ce qu'ils sont dans les paroles, la pensée, l'imagination et la représentation d'autrui, pour aboutir ensuite aux hommes en chair et en os; non, on part des hommes dans leur activité réelle, c'est d'après leur processus de vie réel que l'on représente aussi le développement des reflets et des échos idéologiques de ce processus vital. Et même les fantasmagories dans le cerveau humain sont des sublimations résultant nécessairement de leur processus de vie matériel que l'on peut constater empiriquement et qui repose sur des bases matérielles. De ce fait, la morale, la religion, la métaphysique et tout le reste de l'idéologie, ainsi que les formes de conscience qui leur correspondent, perdent aussitôt toute apparence d'autonomie. Elles n'ont pas d'histoire, elles n'ont pas de développement; ce sont au contraire les hommes qui, en développant leur production matérielle et leurs relations matérielles, transforment avec cette réalité qui leur est propre et leur pensée et les produits de leur pensée. Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience. Dans la première façon de considérer les choses, on part de la Conscience comme étant l'Individu vivant; dans la seconde façon, qui correspond à la

vie réelle, on part des individus réels et vivants eux-mêmes et l'on considère la Conscience uniquement comme leur conscience..... »

« C'est là où cesse la spéculation, c'est dans la vie réelle que commence donc la science, positive, la représentation de l'activité pratique, du processus de développement pratique des hommes. Les phrases creuses sur la conscience cessent, un savoir réel doit les remplacer... » et plus loin: « ... l'homme a aussi de la 'conscience'. Mais pas davantage une conscience qui soit d'emblée une conscience pure... Le langage est aussi vieux que la conscience, le langage est la conscience réelle, pratique, existant aussi pour d'autres hommes, existant donc également pour moi-même pour la première fois et, tout comme la conscience, le langage n'apparaît qu'avec le besoin, la nécessité du commerce avec d'autres hommes. Là où existe un rapport, il existe pour moi. L'animal n'est en rapport avec rien, ne connaît somme toute aucun rapport. Pour l'animal, ses rapports avec les autres n'existent pas en tant que rapports. La conscience est donc d'emblée un produit social et le demeure aussi longtemps qu'il existe des hommes en général. Bien entendu, la conscience n'est d'abord que la conscience du milieu sensible le plus proche et celle du lien borné avec d'autres personnes et d'autres choses situées en dehors de l'individu qui prend conscience.... »

« On voit immédiatement que cette religion de la nature, ou ces rapports déterminés envers la nature, sont conditionnés par la forme de la société et vice versa. Ici, comme partout ailleurs, l'identité de l'homme et de la nature apparaît aussi sous cette forme, que le comportement borné des hommes en face de la nature conditionne leur comportement borné entre eux, et que leur comportement borné entre eux conditionne à son tour leurs rapports bornés avec la nature... »

De même, Marx (1859) écrivait: « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience. »

Comme l'analysait Naville (1945): « Il est évident que les premiers travaux de maturité de Marx et d'Engels, qui se situent vers 1846-1847, marquent clairement un domaine possible à la psychologie. C'est ce qui ressort en particulier de la première partie de *l'idéologie allemande, Feuerbach* (Oeuvres philosophiques), où Marx définit puissamment la structure hiérarchique de comportement humain. Cette structure est donnée par les relations avec la nature, puis par les relations entre hommes (histoire et société); elle admet seulement ensuite la considération de la « conscience », c'est-à-dire le domaine de la psychologie... Bien que Marx et Engels aient pour leur part consacré leurs principales recherches scientifiques à la science sociale, il est clair que cette conception laissait la porte ouverte à des travaux de psychologie proprement dits qui ne fussent pas vains. ».

Marx et Engels avaient découvert les bases scientifiques et un déterminisme objectif dans l'histoire humaine. « Au delà du déterminisme économique les psychologues continuaient à parler de la liberté spécifique de la conscience individuelle. Toute une prétendue science se créait pour préserver le domaine psychique, refuge ultime du « spontané », du contingent et de l'indéterminé-garants de la morale et de l'esthétique. Cependant, sous l'impulsion profonde de la psychanalyse et de la psychologie objective, un renversement total devait se produire. L'unité, le déterminisme et l'objectivité propres à toute science allaient s'imposer aussi à la psychologie. » (Naville, 1946).

Les lois de la pensée, comme celles du comportement psychologique, dérivant des lois de la nature -nous l'évoquions, au cours du passage sur la dialectique-, nous sommes donc sur le terrain du matérialisme dialectique. Dans cette optique, la théorie de la connaissance apparaît comme l'expression des interactions propres de certains objets avec certains autres objets.

Pourquoi développer un chapitre consacré au matérialisme dialectique -forme moderne du matérialisme fondé par Marx et Engels et développé par Lénine-? comme nous le verrons au cours de notre travail, les tentatives de falsification du marxisme ont été nombreuses, et seule une connaissance approfondie des bases du marxisme pourra nous permettre de critiquer, et de comprendre, ces tentatives de falsification. Politzer (1936) parlant de l'importance d'une bonne

connaissance du matérialisme dialectique, afin de pouvoir mesurer toute la richesse du marxisme-léninisme, dira: « La bourgeoisie qui a bien compris cela, s'efforce d'introduire, en usant de tous les moyens, sa propre idéologie dans la conscience des travailleurs. Sachant parfaitement que, de tous les aspects du marxisme-léninisme, c'est le matérialisme dialectique qui est actuellement le plus mal connu, la bourgeoisie a organisé contre lui la conspiration du silence. Il est pénible de constater que l'enseignement officiel ignore une telle méthode et que l'on continue à enseigner dans les écoles et les universités de la même manière qu'il y a cent ans. »

« Si, toutefois, la méthode métaphysique a dominé la méthode dialectique, c'était, nous l'avons vu, à cause de l'ignorance des hommes. Aujourd'hui, la science nous a donné les moyens de démontrer que la méthode dialectique est celle qu'il convient d'appliquer aux recherches scientifiques, et il est scandaleux que l'on continue à apprendre à nos enfants, à penser, à étudier avec la méthode de l'ignorance.... »

« Mais il est encore une forme de lutte contre le marxisme-léninisme encore plus dangereuse que cette campagne de silence: ce sont les falsifications que la bourgeoisie essaie d'organiser à l'intérieur même du mouvement ouvrier. Nous voyons en ce moment fleurir de nombreux « théoriciens », qui se présentent comme « marxistes » et qui prétendent « renouveler », « rajeunir » le marxisme. Les campagnes de ce genre choisissent très souvent comme point d'appui les aspects du marxisme qui sont les moins connus, et, très particulièrement, la philosophie matérialiste. »

« Ainsi, par exemple, il y a des gens qui déclarent accepter le marxisme en tant que conception de l'action révolutionnaire, mais non pas en tant que conception générale du monde. Ils déclarent qu'on peut être parfaitement marxiste sans accepter la philosophie matérialiste. Conformément à cette attitude générale se développent diverses tentatives de contrebande. Des gens qui se disent toujours marxistes veulent introduire dans le marxisme des conceptions qui sont incompatibles avec la base même du marxisme, c'est-à-dire avec la philosophie matérialiste. On a connu des tentatives de ce genre dans le passé. C'est contre elles que Lénine a écrit son livre *Matérialisme et Empirio-criticisme*. On assiste à l'heure actuelle, dans la période de large diffusion du marxisme, à la renaissance et à la multiplication de ces tentatives. Comment reconnaître, comment démasquer celles qui, précisément, s'attaquent au marxisme dans son aspect philosophique, si on ignore la philosophie véritable du marxisme? ».

LE TEMPS DES PHILOSOPHES

1) Le XVIème: Montaigne (1533-1592)

Comment parler de psychologie en France sans évoquer en premier lieu, Montaigne, écrivain du XVIème siècle. C'est le siècle qui voit s'épanouir la seconde Renaissance, mouvement qui a établi un lien entre la révolution philosophique et la transformation de la civilisation, entre les progrès de la connaissance et la libération de l'homme -ou tout au moins l'accroissement de son autonomie-. Montaigne est un homme du concret qui se défie de la scolastique. Il fait partie de cet humanisme du XVIème siècle qui refuse les spéculations théologiques et veut placer l'homme au centre de ses préoccupations, qui refuse l'autorité et qui souhaite élargir le champ de la recherche pour mieux connaître le monde et les hommes. Il opère un décentrement de l'homme et insiste sur la relativité des choses humaines. Montaigne apparaît comme « le prince des psychologues, leur maître incontestable. C'est en 1580, avec les *Essais*, que naît la psychologie moderne, et Montaigne en avait parfaitement conscience » (Chateau, 1977).

Il y a chez Montaigne une curiosité toute scientifique; il a compris que l'homme ne peut être dirigé par des idéologies. Montaigne se prend comme objet de ses observations, étudiant ses propres « états d'âme » et ses comportements, mêlant ainsi, côte à côte, l'introspection et l'étude du comportement. Pour lui, l'âme et le corps sont indissociables et ne peuvent ni être formés ni fonctionner séparément.

Dès le début du XVIème siècle, certains auteurs ont essayé d'expliquer les phénomènes de la nature sans tenir compte de Dieu et en se passant de l'hypothèse de la création.

Contre la métaphysique et les métaphysiciens, Montaigne soutient que nous sommes des entités corporelles, que nous ne connaissons qu'à travers nos sens... et ceci commande notre vision du monde. Pour lui, le problème est que l'homme pense que sa vision est la même que celle d'autrui. Sa « psychologie » étudie les points faibles de notre être et sera taxée de psychologie négative, mais comme nous le fait remarquer Chateau (1977): « directement sur ces constatations d'échec embraient des considérations techniques en vue de la réussite ». De fait, on peut dire que Montaigne cherche des points d'appui pour nos pensées et nos conduites.

Aux anciens, Montaigne a pris l'objectivité qui lui donne un cadre pour sa méthode et une certaine vision comportementale. Cependant, il reste attaché au moi intérieur et aux côtés nocturnes de l'âme. Descartes au XVIIème siècle se souciera également des côtés nocturnes de l'âme.

2) Le XVIIème siècle

C'est au XVIIème siècle que la science et la philosophie sont très nettement perçues comme indépendantes. En premier lieu, la séparation se fait du point de vue méthodologique.

Newton insistera d'ailleurs sur l'incompatibilité de méthode entre la science et la philosophie. Il reprend ainsi les principes directeurs de Galilée -son prédécesseur- pour qui la nature est écrite en langage mathématique, et qui essaye -comme avait commencé à le faire Montaigne- de substituer un nouveau type de pensée à l'ancien. En cela Galilée sera perçu par certains comme le premier philosophe de type moderne, ce privilège revenant pour d'autres à Descartes.

a) Descartes (1596-1650)

Nous nous devons d'évoquer Descartes, parce qu'il se trouve être pour nombre d'auteurs, le plus bel exemple de précurseur dans le domaine du behaviorisme. Nous allons rectifier cette erreur.

Qui n'a jamais usé ou entendu user de l'adjectif cartésien comme synonyme de 'mathématique', de 'cohérent', de 'rationnel'. « Descartes est, avec une quasi unanimité, considéré à la fois comme un modèle de rigueur intellectuelle et comme le fondateur du rationalisme moderne....Ce serait un puissant briseur de mythes, l'auteur qui parviendrait à défaire le lien établi entre l'adjectif cartésien et la notion de rationalité... une grave erreur historique serait ainsi effacée... » (Revel, 1973). Bien que Newton discréditait déjà Descartes dans son oeuvre, cette « erreur » c'est perpétuée par delà les époques. Fraise (1969) souligne que: « L'histoire de la psychologie a été ouverte par Descartes lorsqu'il a posé la constitution dualiste de l'homme: d'un côté l'âme qui se manifeste par la pensée et qui est connue par l'intuition intellectuelle, de l'autre le corps qui doit être étudié par les méthodes des sciences naturelles. »

« L'histoire de la psychologie depuis Descartes pourrait être écrite comme suivant un mouvement dialectique entre une science de la psyché (la première en date, d'où le nom de psycho-logie) et une science naturaliste de l'homme qui refusera ou le dualisme métaphysique ou le dualisme méthodologique. Ces débats, en définitive, se situent par rapport à la position philosophique de Descartes qui a tout à la fois permis l'ouverture vers une psychologie et qui, par son dualisme, l'a enfermée dans de faux problèmes dont elle ne sort qu'à grand peine. »

La pensée cartésienne se décompose en 2 moments: le premier concerne les animaux-machines et le "Cogito" (je pense donc j'existe), le second -que Descartes nomme troisième ordre-concerne l'union de l'esprit et du corps.

C'est la théorie des animaux-machines qui a pu induire en erreur un grand nombre d'intellectuels. En effet, c'est dans cette théorie que certains ont voulu voir l'ancêtre du béhaviorisme ou du pavlovisme. Elle est essentiellement psychophysiologique, Descartes y invoque sans cesse les automates. Il fit de ces automates des modèles pour la biologie, c'est d'ailleurs le grand intérêt de la pensée de Descartes. Il réduit l'instinct au réflexe acquis et c'est dans cette idée que beaucoup voient en Descartes le précurseur du behaviorisme. Chateau (1977) écrira de Descartes « ... il a fort bien vu l'esprit d'un mécanisme qui s'achèvera en behaviorisme: placer dans la même classe des automatismes le mouvement du coeur et le chanter spontané, c'est là certes une avancée psychologique de taille. Et l'on peut bien considérer que, à partir de Descartes, le behaviorisme allait de soi ». De plus, Descartes avait établi une théorie du retentissement des états du corps sur ceux de l'âme, c'est-à-dire, des comportements sur les états affectifs. Mais le déterminisme psychophysiologique n'est qu'apparent, cette théorie découle d'une hypothèse métaphysique qui est la séparation de l'esprit et de la matière et d'une construction à priori; le dualisme, chez Descartes, est évident. En fait, le propos de Descartes avec cette théorie des animaux-machine, n'est pas matérialiste. Il ne s'agit pas de ramener la vie à la matière mais de séparer l'homme de l'animal, de prouver que l'homme ne fait pas partie du règne animal. Naville (1946) cite l'opinion de Louis Lapique sur ce sujet: « Il convient... de constater que seuls les théologiens et les philosophes occidentaux ont établi une barrière entre l'homme et les animaux. Le sens commun a toujours et partout reconnu, sans hésitation, les signes de joie, de douleur, d'affection, de colère, donnés par les animaux... Sans doute, le sens commun se trompe fréquemment en conflit avec la science; mais cette fois, tous les résultats de l'observation méthodique donnent raison à ces intuitions naïves, en mettant à part, bien entendu, les explications poétiques, les constructions religieuses et les pratiques de sorcellerie dont elles ont été infiltrées ainsi que toutes les idées des primitifs. »

« En sens inverse, quelque respect qu'on ait pour Descartes, peut-on évoquer sans sourire son affirmation que les animaux sont des machines faisant semblant de sentir? Certes, les animaux sont des machines, mais des machines pareilles à la nôtre... »

La psychophysiologie naîtra au contraire, du refus d'une séparation esprit-matière et d'une déduction a priori. Le behaviorisme ou le pavlovisme n'utiliseront jamais ce dualisme esprit-matière. Selon Descartes, ce que l'homme fait dans le domaine de la biologie, Dieu le fait encore

plus parfaitement avec l'homme. Il affirme l'existence de Dieu. Sa psychologie reste métaphysique. C'est la thèse des "passions de l'âme" qui exprime le point extrême de la psychologie cartésienne. Il a souvent postulé que la pensée, parce qu'objet direct de la conscience, était plus facile à connaître que n'importe quel objet. Cette psychologie qui concerne l'âme est purement déductive, analytique; c'est une psychologie métaphysique -elle n'utilise pas l'expérience- qui, de plus, se trouve être dualiste.

De cette doctrine des animaux-machines, les philosophes matérialistes du XVIIIème siècle ne voudront même pas. Descartes ne fera pas école au siècle suivant. Le behaviorisme n'est pas né de cette doctrine.

En fait, en quoi consiste la révolution cartésienne, souvent présentée comme fondatrice de la philosophie moderne? Descartes identifie la philosophie à la totalité de la connaissance et de l'action, ce qui nous fait faire un bond ... dans l'antiquité, dans ce que l'antiquité présentait de plus stérile! La vraie révolution intellectuelle du XVIIIème siècle est la méthode consistant à aller des faits aux causes, et non plus à déduire des phénomènes et leurs explications à partir de principes supposés. Descartes n'a cure de la science de son siècle. Il refuse de considérer les concepts méthodologiques qui naissent à son époque; lorsqu'il se propose d'expérimenter, ce n'est jamais au sens où Galilée pouvait le faire -il contestera d'ailleurs les travaux de celui-ci-. On retrouve chez Descartes du Aristote, il a une image vitaliste de l'univers, contrairement à Galilée qui en a une image mécaniste. Tout comme pour Aristote, chez Descartes, les expériences ne servent pas à établir des lois et des principes, mais elles sont des observations destinées à trancher des points de détail. Chez Descartes l'expérimentation n'a d'autre rôle que la vérification, ou plutôt la confirmation, de ses théories. Toute sa méthode se ramène à deux opérations: l'intuition et la déduction; la première consiste à ne prendre pour vérité que ce qu'il est possible de saisir, par le regard de l'esprit; la seconde revient en partant des vérités saisies par l'esprit, à en déduire tout ce que l'on peut en toute rigueur en extraire.

Descartes n'a pas compris le rôle qu'avaient pris les mathématiques à son époque. Depuis le Moyen-âge et Bacon -qui fut l'un des grands savants de son époque et que l'on peut considérer comme l'un des pionniers de la révolution intellectuelle moderne, puisqu'il préconisa la science expérimentale et qu'il attacha son attention sur les sciences matérielles...-, jusqu'à Galilée -héritier du naturalisme de la Renaissance-, contemporain de Descartes, et en poursuivant avec Newton, les mathématiques jouent un rôle important dans la connaissance, seul le raisonnement expérimental pouvant être l'instrument de "découvertes" des lois de la nature. En fait Descartes est un mystique; Revel (1973) nous indique comment il éprouva sa première intuition: « Descartes a éprouvé la première intuition de sa future méthode comme une sorte de révélation, d'illumination survenue au cours de la nuit du 9 au 10 novembre 1619... Pour qu'il ne manquât rien à cette vision exceptionnelle, c'est par l'entremise de trois rêves divinatoires que Descartes prend conscience de la mission qui lui est impartie et pour remercier Dieu de la lui avoir confiée... par la suite, il se comporte en tous points comme un homme convaincu d'être porteur d'une sorte de message sacré. ». Descartes, pour éviter de s'exposer aux objections de ces contemporains tels Galilée, Roberval, Pascal, etc..., c'est-à-dire, en fait, au milieu scientifique parisien, s'exilera en Hollande. Alors que naît la science moderne Descartes s'isole à Amsterdam.

Citons enfin Naville (1946) qui écrivait que sous sa forme cartésienne, le dualisme « c'est l'hétérogénéité mécanique de deux substances pures, inexplicable autant qu'admirable ». Ou plus tard, à propos du « Je pense donc je suis »: « cette affirmation de Descartes, source de tant de gloses, ne résiste pas à l'examen d'un doute vraiment méthodique; en tout cas elle ne peut qu'être le fondement d'une psychologie idéaliste, qui par cela même s'interdit toute interprétation objective. Dire que nous savons par expérience personnelle que nous pensons et sentons, c'est postuler un Je qui s'attribue arbitrairement une fonction extraordinaire sur laquelle il ne peut rien dire d'un peu contrôlé. En fait, nous ne connaissons par expérience objective (...) que le comportement d'autrui, -qu'il est prudent de ne pas travestir aussitôt en « pensée » et en « sensation ». » (Naville, 1966).

Loin de voir dans le cartésiannisme, un behaviorisme avant l'heure, nous y voyons une ouverture pour la méthode introspective qui fera le bonheur de la psychologie subjective -dont la

psychanalyse-. En effet, Descartes proclame une intériorité autonome propre à chaque individu. Il ouvre la voie à une psychologie des faits de conscience. C'est, comme nous le verrons ultérieurement, dans le rapprochement de la série animale et de la série humaine, que la psychologie objective trouvera sa voie. Or, Descartes tentait, au contraire, d'établir une différence de nature entre l'animal et l'homme. Il arguait que le comportement des animaux pourrait s'expliquer par les propriétés de la matière; un artisan de génie devait être capable de construire un animal, alors que chez l'homme, le corps et la conscience étant intimement liés, cela s'avérerait impossible.

Le but de ce chapitre était de montrer l'erreur globale d'orientation de la pensée de Descartes. Celle-ci découlait, nécessairement, de la façon même dont il posait le problème de la connaissance, en le rattachant à l'existence de Dieu.

Si l'on a reparlé de Descartes vers la moitié du XIX^{ème} siècle, ce ne fut pas le cas durant les deux siècles suivant sa mort. Descartes ne fut alors jamais considéré comme un penseur éclairé. Il est peut être l'auteur d'une révolution philosophique, mais certainement pas celui d'une révolution intellectuelle. Avec Revel (1973) nous pouvons dire qu'il a essayé d'adapter la théologie à l'aire scientifique, utilisant le même mode de pensée que les Anciens.

Les philosophes et les savants du XVIII^{ème} siècle devront divorcer de l'hypothèse que Dieu avait prise dans le système de Descartes pour développer son rationalisme.

Les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles sont les témoins d'un considérable essor des sciences qui va correspondre à un important développement du matérialisme. Le matérialisme français du XVIII^{ème} siècle sera la conséquence directe de la transformation des sciences.

3) Le XVIII^{ème} siècle, ou de l'influence des Encyclopédistes pour une philosophie matérialiste.

a) Introduction

Le domaine de la psychologie scientifique tend à se constituer dès la fin du XVIII^{ème} siècle, et ceci à l'encontre d'auteurs tels Kant, ou Auguste Comte un peu plus tard, pour lesquels la psychologie ne pouvait s'ériger en discipline scientifique. Kant est avant tout un métaphysicien. Pour ces deux penseurs, il ne paraît pas possible de fonder une science de la conscience avec une méthodologie s'appliquant aux sciences. La psychologie devait rester le domaine des philosophes, des métaphysiciens.

Cependant, nombre d'auteurs viendront contredire les métaphysiciens et leurs idéologies réactionnaires. Le siècle des Lumières voit naître et s'épanouir l'Encyclopédie (1er tome: 1er juillet 1751) -autrement appelée « Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers »-, dont le but était de faire connaître les progrès de la science et de la pensée dans tous les domaines. Cette oeuvre monumentale fut dirigée par Diderot et un auteur à qui l'on prête moins d'attention, mais qui est certainement l'un des plus grands penseurs français de son siècle: Paul Henry d'Holbach. Le baron d'Holbach fut l'une des chevilles ouvrières de l'Encyclopédie, et certainement, avec Diderot, l'auteur le plus influent parmi les Encyclopédistes. Il joua un rôle prépondérant dans l'élaboration de l'Encyclopédie et dans la philosophie du XVIII^{ème} siècle.

Nous tenterons dans ce chapitre consacré aux matérialistes du XVIII^{ème}, de mettre en exergue ce que l'Encyclopédisme représente dans le cours des efforts d'émancipation de l'homme, et surtout, quels liens existent entre cet encyclopédisme et le marxisme -qui constitue indiscutablement la référence en terme de socialité-.

Pour les Lumières, l'homme n'est rien d'autre qu'une chose, modifiable scientifiquement. Cette position gêne le libéralisme des encyclopédistes, car, si l'on peut étudier l'homme comme une chose, on peut donc également s'en servir comme une chose. Blanchot (cité par Naville,

1966) remarque que « les malheureux Encyclopédistes se virent remis en posture d'accusés, littéralement responsables d'une philosophie qui justifierait l'exploitation du travailleur et l'oppression du citoyen ». On verra d'ailleurs plus loin comme le signale Naville (1966), que « les équations -ou plutôt le syllogisme- : objet = utilité, utilité = exploitation, servent ainsi depuis des dizaines d'années à justifier une offensive philosophique dont Marx fait maintenant les frais ». Après les Encyclopédistes et Marx, c'est le behaviorisme qui fait maintenant les frais des attaques des philosophes. « L'Encyclopédie matérialiste a fait de l'homme le propriétaire absolu du monde, mais il a soumis le propriétaire aux lois communes de la propriété » (Naville, 1966).

D'Holbach et Diderot nous paraissent être les auteurs majeurs de ce XVIII^{ème} siècle philosophique qui verra naître les prémisses d'une psychologie scientifique. Nous nous préoccupons des influences qui ont amené ces auteurs à une démarche matérialiste.

Tournons nous, pour plus de clarté, vers les auteurs du début du XVIII^{ème} siècle dont la "parenté" avec les Diderot et d'Holbach nous semble (évidente et) directe.

Ainsi des auteurs tels Fréret, Boulanger, Dumarsais, Meslier, sont tous matérialistes, et certains polémiquent contre la religion, contre Descartes, comme le fera d'Holbach. Ces auteurs appartiennent à un mouvement que l'on pourrait qualifier de pré-encyclopédiste et matérialiste. Parmi ceux-ci, Meslier ne ménagera pas ces critiques contre le dualisme cartésien, ce dualisme qui rebutera d'ailleurs toute la philosophie du XVIII^{ème} siècle. Ces philosophes devront se mouvoir dans la clandestinité, à cause de leurs critiques des dogmes chrétiens et de leur acharnement à essayer d'expliquer le monde scientifiquement. Ils prépareront ce qui deviendra la révolution intellectuelle du XVIII^{ème} siècle, la nouvelle philosophie. Le père de ce mouvement matérialiste et de l'athéisme, ou plutôt, l'introducteur de ce mouvement au XVIII^{ème} siècle, est probablement Boulainvilliers qui affirme l'existence de la chaîne des êtres. Pour lui, il n'y a entre les animaux et les hommes qu'une différence d'organisation, il n'y a pas d'âme séparée du corps. Boulainvilliers (cité par Naville, 1943) écrivait déjà que la volonté n'est pas « une faculté libre et indéterminée ». Le behavioriste ne peut qu'être interpellé par cette affirmation. Ne doit-on pas déjà reconnaître les prémices de ce qui deviendra chez d'Holbach, puis chez les behavioristes, le débat sur la liberté - nous pensons ici au livre de Skinner: *Par delà la liberté et la dignité*.

La vue de la misère, des convulsions sociales et politiques, qui seront les catalyseurs essentiels, provoqueront chez ces auteurs la réflexion critique et leur refus des dogmes. La philosophie du XVIII^{ème} siècle est toute imprégnée de cette révolte contre l'exploitation du peuple, elle est humaniste, se préoccupe de l'existence réelle des hommes. Dans la France du XVIII^{ème} siècle, les luttes pour la liberté de la presse, pour la démocratie de la parole, etc., étaient exacerbées. L'écrivain prêtait sa plume aux classes les plus défavorisées, aux travailleurs, au risque même de tomber dans la clandestinité. Sa fonction était critique et son honneur l'indépendance à l'égard du pouvoir.

Ces mêmes philosophes subirent l'influence des écrits de Spinoza, certains en faisant même l'apologie. Cependant, nous ne nous attarderons pas sur cet auteur dont d'Holbach entreprendra la critique. En effet, comme le souligne Naville (1943): « les Encyclopédistes durent opérer une critique de Spinoza, pour accueillir plus largement Bacon, Hobbes, Locke ». Toland, philosophe anglais, estimait que le système de Spinoza « est entièrement faux et destitué de fondements » (cité par Naville, 1943).

En sus de ces auteurs, citons La Mettrie qui prend une place toute particulière. Mort dans sa quarante et unième année, en 1750, à l'heure où l'Encyclopédie voit le jour, il aurait pu être, et même dû être, l'un des philosophes les plus influents de ce mouvement. Il était un avant gardiste, Diderot ou d'Holbach amélioreront et prolongeront ses ouvrages. C'est avec La Mettrie que la philosophie matérialiste s'impose. Il élimine le dualisme corps-esprit, se montre l'adversaire de la conception cartésienne des animaux-machines -comme presque tous ces contemporains-. Certains auteurs considèrent aujourd'hui La Mettrie comme le père du parallélisme psychophysiologique. D'Holbach puisera dans l'oeuvre de La Mettrie d'une façon critique.

Notons brièvement l'influence des chimistes allemands, auprès desquels les encyclopédistes apprendront la difficulté de l'expérimentation et l'influence de la philosophie anglaise, cette dernière ne subissant pas le joug de la censure contrairement à la philosophie

française -l'encyclopédie française était inspirée d'un ouvrage similaire de l'anglais Chambers paru en 1729-. De plus, comment ne pas parler de Hobbes -contemporain des encyclopédistes- et de Hume. Hobbes fut en effet l'un des détracteurs du cartésianisme, et notamment du Cogito. Pour lui, tout dans la nature est utile, sauf Dieu.

Naville (1946), parlant du XVIII^{ème} siècle intellectuel, écrit: « Le XVIII^{ème} siècle, dans ses meilleurs représentants, a été en réaction, dans le domaine des sciences naturelles, contre les « géomètres », contre Descartes et contre Galilée. Il a été énergétiste avant la lettre, évolutionniste avant la lettre; il a vu dans les processus chimiques et biologiques toute autre chose que la « mécanique des corps solides », ce qui a fait dire à beaucoup d'historiens bourgeois qu'il avait été surtout naturaliste ou naturaliste. S'il s'est emparé du terme de mécanisme ou de machine, s'il s'est proclamé matérialiste, c'est parce qu'il était avant tout déterministe, qu'il refusait de croire aux idoles théologiques et qu'il croyait fermement à la réalité du monde et à sa transformation possible. ». Diderot (cité par Lénine, 1908) disait de Berkeley: « On appelle idéalistes ces philosophes qui, n'ayant pas conscience que de leur existence et des sensations qui se succèdent au dedans d'eux-mêmes, n'admettent pas autre chose: système extravagant qui ne pouvait, ce me semble, devoir sa naissance qu'à des aveugles; systèmes qui, à la honte de l'esprit humain et de la philosophie, est le plus difficile à combattre, quoique le plus absurde de tous (oeuvres complètes de Diderot) ».

b) D'Holbach (1723-1789) et Diderot (1713-1784)

D'Holbach comme Diderot croyaient à la transformation de l'homme, à la puissance de l'éducation. Nous parlerons davantage de d'Holbach que de Diderot; ce n'est pas tant par souci de copier Hegel -Bourdin (1992) débat ce point-, mais plutôt parce qu'il est considéré par beaucoup comme l'écrivain le plus matérialiste de son siècle, et surtout, par référence à l'ouvrage de Pierre Naville (1943): *d'Holbach et la philosophie scientifique au XVIII^{ème} siècle*, qui le considère comme « un véritable précurseur de la psychologie du comportement moderne ».

D'Holbach, dans la philosophie du XVIII^{ème} siècle, est certainement l'auteur qui s'est engagé pour un parti pris matérialiste le plus radical. « Lorsqu'à la fin de l'hiver 1770 paraît son *Système de la nature*, on y découvre une oeuvre majeure de la philosophie matérialiste du XVIII^{ème} siècle; ce n'est pas seulement une philosophie matérialiste que dresse le baron mais une synthèse des découvertes dont il tire des conclusions avec une logique implacable » (Naville, 1943). D'Holbach cautionne la science expérimentale, rejette la religion. Pour lui l'homme est une partie de la nature (Naville, 1943). De plus, il s'agira, dans cette partie, de mettre en évidence le travail de Pierre Naville dont nous évoquerons ultérieurement la contribution à l'introduction du behaviorisme en France.

Selon d'Holbach, c'est à la physique et à l'expérience que l'homme doit recourir dans toutes ses recherches. Il est intarissable lorsqu'il s'agit de montrer la dépendance des facultés intellectuelles de certaines causes physiques, tout comme Diderot, La Mettrie et nombre de leurs contemporains philosophes. « C'est l'orientation, la méthodologie utilisées par le baron -bien plus que le détail de nombres de ces analyses qui sont il est vrai très discutables-, qu'il faut retenir » (Naville, 1943).

Aujourd'hui la psychologie est venue élargir le champ des sciences, en cela la voie ouverte par les Encyclopédistes est indiscutable. Aucune forme sérieuse de la psychologie ne saurait se passer d'une méthodologie scientifique: de l'étude expérimentale du comportement. Comme le signalait Naville (1943): « D'Holbach avait bien compris que l'intervention du déterminisme physique, dans l'explication du comportement humain n'y introduisait pas précisément la simplicité; il souligne que la diversité et la variété des combinaisons y sont infinies, ou plutôt qu'elles varient avec chaque homme. Il n'est point douteux, dit d'Holbach, devant toujours nos préoccupations que le tempérament de l'homme ne puisse être corrigé, altéré, modifié par des causes aussi physiques que celles qui le constituent ... ». Il montre comment l'obscurantisme et les croyances religieuses sont nés du refus de recourir à l'expérience. L'affirmation centrale de d'Holbach c'est le monisme. Naville (1943) remarque « qu'avec ces affirmations capitales de d'Holbach, la philosophie manifeste qu'elle est prête à céder le pas à la

science; la spéculation métaphysique, toujours inspirée par le religion, s'efface devant le savoir réel. ».

Alors que chez la plupart des Encyclopédistes le dualisme nature-esprit persiste, le monisme de d'Holbach fait figure d'exception dans ce siècle des Lumières. C'est cette pensée maîtresse du baron qui nous fait nous intéresser à lui en premier lieu, dans ce XVIIIème siècle si fécond intellectuellement.

« D'Holbach affirme que la moralité concerne la façon d'agir -comportement, conduite-; et la façon d'agir n'est rien d'autre qu'un certain point de vue sur le comportement de l'homme physique » (Naville, 1943).

Quand d'Holbach aborde l'étude de l'homme, il y applique les lois de l'univers physique, comme peu de ses contemporains osèrent le faire: le behaviorisme ne veut-il pas appliquer au domaine du comportement humain, les mêmes méthodes que dans les autres sciences? Pour lui, l'homme fait partie de ce mécanisme universel, de cet univers physique. La thèse du déterminisme universel, que les Encyclopédistes, et d'Holbach en particulier furent les premiers à affirmer dans toute sa richesse, est devenue l'un des postulats de la science moderne. « D'Holbach demande que l'on cherche en quoi l'homme peut différer des autres êtres qui l'entourent ... que l'on examine s'il n'a pas avec eux des points généraux de conformité, qui font que, nonobstant les différences subsistantes entre eux et lui à certains égards, il ne laisse pas d'agir suivant les règles universelles auxquelles tout est soumis » (Naville, 1943).

S'intéressant à l'oeuvre de Diderot, Naville (1943) écrivait:

« Chemin faisant, Diderot affirme l'importance de l'anatomie comparée et fonde un des principes de la psychologie objective, l'étude du comportement. En effet, « douter si les bêtes ont cette faculté (de sentir), dit-il, c'est mettre en doute si nos semblables en sont pourvus, puisque nous n'en sommes assurés que par les mêmes signes ». Il ajoute que les animaux non seulement sentent, mais se souviennent, par conséquent comparent et jugent. Il explique ainsi un phénomène déjà bien connu: la réponse ou réflexe associé (conditionné). « L'idée (associée) une fois établie devient habituelle par la répétition des actes qu'elle produit, et elle épargne à l'animal toutes les tentatives inutiles... » En outre, l'animal est attentif, et « l'attention est le produit et la vivacité des besoins ».

« Des effets, si multipliés dans les animaux, de la recherche du plaisir et de la crainte de la douleur; les conséquences et les inductions tirées par eux des faits qui se sont placés dans leur mémoire; les actions qui en résultent; ce système de connaissances auxquelles l'expérience ajoute, et que chaque jour la réflexion rend habituelles, tout cela ne peut pas se rapporter à l'instinct, ou bien ce mot devient synonyme avec celui d'intelligence.» Diderot estime que les animaux ont un langage articulé, bien que les nuances ne nous en soient pas perceptibles. Mais ils n'ont point d'écriture, et c'est pourquoi ils ne feront point de progrès. »

« On voit tout ce qu'il y a de moderne chez Diderot, et aussi tout ce qui paraît limité dans ces connaissances. En tout cas, ces bornes ne sont relatives qu'au savoir accumulé dans son époque, et non aux erreurs de son raisonnement. Diderot était vraiment à l'avant garde. Il savait tirer partie des travaux des spécialistes. Avec d'Holbach et l'équipe de l'Encyclopédie, il dépouille et contrôle de son mieux tous les mémoires savants, surtout dans les sciences naturelles. Il ne rejette rien; au contraire, il absorbe tout ce qui se montre évidemment acquis, justifié, et en même temps vaste dans les conséquences, fécond, grandiose au surplus. ».

Nous trouvons chez D'Holbach et Diderot, les véritables précurseurs de la psychologie du comportement moderne. Voici pour s'en convaincre un passage de l'oeuvre du baron (cité par Naville, 1943) que Naville considère « comme une réponse comportementaliste et watsonienne avant la lettre »: « l'homme occupe une place parmi cette foule d'êtres dont la nature est l'assemblage (= l'organisation): son essence, c'est-à-dire la façon d'être qui le distingue, le rend susceptible de différentes façons d'agir ou de mouvements, dont les uns sont simples et visibles, tandis que les autres sont compliqués et cachés. Sa vie est une longue suite de mouvements nécessaires et liés, qui ont pour principe, soit des causes renfermées au dedans de lui-même, telles que son sang, ses nerfs, ses fibres, ses chairs, ses os, en un mot les matières tant solides que fluides dont son ensemble ou son corps est composé; soit des causes extérieures qui, en agissant sur lui, le modifient diversement, telles que l'air dont il est environné, les aliments dont il se nourrit et tous les objets dont ses sens sont continuellement frappés, et qui, par conséquent,

opèrent en lui des changements continuels »; Naville (1943) demande de ne pas oublier « que d'Holbach parle ici de l'homme total, et non pas simplement de son corps par opposition à son esprit ou âme. L'homme est un organisme, et cet organisme se distingue par ses différents mouvements et « façons d'agir ». C'est parfaitement clair, et la psychologie du comportement (behaviorisme) ne donne pas une définition essentiellement différente. D'Holbach ajoutait également -et cette addition est capitale- que les mouvements peuvent être apparents et simples, ou compliqués et cachés, et qu'ils réagissent tous les uns sur les autres. Watson parlera des mouvements implicites et explicites, de l'environnement externe et interne. La psychologie objective tout entière s'appuie sur ces notions. Il est vrai qu'elle les complète par l'intervention d'un phénomène dont le caractère absolument général ne s'est imposé que tout récemment: celle du réflexe. Le réflexe, conditionné ou non, est à la base de toutes les analyses biologiques et psychologiques. Mais sur ce point le XVIIIème siècle reste encore incertain: il ne parle encore que de mouvements, et parfois de réactions. La forme de ces mouvements ressemble trop à celle des mouvements étudiés par la mécanique newtonnienne et galiléenne. Le rôle du système nerveux, la chaîne de l'arc réflexe, sont encore tout mystérieux, bien qu'on reconnaisse déjà à Descartes l'honneur d'avoir fait dessiner un premier schéma du réflexe de retrait de la main sous l'effet de la brûlure.

Privée de la conception moderne de l'arc réflexe, et de la mécanique du réflexe conditionné, la psychologie holbachienne se rabattra sur un associationnisme des facultés auquel elle assignera les mêmes forces motrices qu'au système solaire, -la gravitation: attraction et répulsion devront approximativement rendre compte de ce qu'on appellera plus tard réaction réflexe, dont une série de lois un peu compliquées sont d'ailleurs tout aussi subtiles que la plupart des lois mises à jours par la physique contemporaine, et guère plus hypothétiques-.

Naville (1943), exprimant la pensée de d'Holbach écrivait: « Tous les mouvements ou changements que l'homme éprouve dans le cours de sa vie, soit de la part des objets extérieurs, soit de la part des substances renfermées en lui-même, sont ou favorables, ou nuisibles à son être, le maintiennent dans l'ordre ou le jettent dans le désordre, sont tantôt conformes, tantôt contraires à la tendance essentielle à cette façon d'exister, en un mot, sont agréables ou fâcheux. Dans tous les phénomènes que l'homme nous présente depuis sa naissance jusqu'à sa fin, nous ne voyons qu'une suite de causes et d'effets nécessaires et conformes aux lois communes à tous les êtres de la nature ... En passant, d'Holbach note que si les philosophes et les théologiens ont longtemps prétendu que l'homme était soustrait au déterminisme, c'est parce qu'ils croyaient que l'homme était le créateur libre de sa propre énergie; l'homme « a cru se mouvoir lui-même ... s'il se fut attentivement examiné, il eut reconnu que tous ces mouvements -mouvements de l'homme- ne sont rien moins que spontanés; il eut trouvé que sa naissance dépend des causes entièrement hors de son pouvoir; que c'est sans son aveu qu'il entre dans le système où il occupe une place; que depuis le moment où il naît jusqu'à celui où il meurt, il est continuellement modifié par des causes qui, malgré lui, influent sur sa machine, modifient son être et disposent de sa conduite ... ». »

Naville (1962) cite également un passage des *Eléments de physiologie* de Diderot, qu'il juge être « une belle hypothèse behavioriste »:

« Histoire expérimentale (de l'homme réel, agissant, occupé et mù). Je le suis et je l'examine. »

« C'était un géomètre. Il s'éveille; tout en ouvrant les yeux, et se remet à la solution du problème qu'il avait entamé la veille. Il prend sa robe de chambre, il s'habille sans savoir ce qu'il fait. Il se met à table; il prend sa règle et son compas; il trace des lignes; il écrit des équations, il les combine, il regarde l'heure qu'il est; il se hâte d'écrire plusieurs lettres qui doivent partir à la poste du jour. Ses lettres écrites, il s'habille, il sort, il va dîner rue royale, butte Saint-Roch (chez d'Holbach). La rue est embarrassée de pierres, il serpente entre ces pierres, il s'arrête court. Il se rappelle que ses lettres sont restées sur sa table, ouvertes, non cachetées et non dépêchées. Il revient sur ces pas, il allume sa bougie, il cache ses lettres, il les porte lui-même à la poste. De la poste il regagne la rue Royale, il entre dans la maison d'où il se propose de dîner, il s'y trouve au milieu d'une société de philosophes, ses amis. On parle de liberté, et il soutient à cor et à cri que l'homme est libre. Je le laisse dire; mais à la chute du jour, je le tire en un coin et je lui demande compte de ces actions. Il ne sait rien, mais rien du tout de ce qu'il a fait,

et je vois que, machine pure, simple et passive des différents motifs qui l'ont mû, loin d'avoir été libre, il n'a même pas produit un seul acte exprès de sa volonté. Il a pensé, il a senti, mais il n'a pas agi plus librement qu'un corps inerte, qu'un automate de bois qui aurait exécuté les mêmes choses que lui. ».

C'est sur ce thème de la liberté humaine que Naville (1943) développera, à partir de l'oeuvre du baron, des arguments très proches des conceptions de Skinner: « On nous dira peut-être, en passant sur un autre terrain, « que si l'on propose à quelqu'un de remuer ou de ne pas remuer la main, action du nombre de celles que l'on nomme indifférentes, il paraît évidemment le maître de choisir, ce qui prouve qu'il est libre ». Cet argument est un de ceux qui courent encore les rues ... mais il ne vaut pas plus cher aujourd'hui qu'hier. Le choix ne peut jamais être « quelconque »; bien des motifs secrets peuvent y concourir, fut-ce « le désir de montrer sa liberté ». A celui qui insistera: ne suis-je pas le maître de me jeter par la fenêtre? d'Holbach répond que non, « et tant qu'il conservera la raison, il n'y a pas d'apparence que le désir de me prouver sa liberté devienne un motif assez fort pour lui faire sacrifier sa propre vie ». Un fanatique ou un héros bravent la mort aussi nécessairement qu'un homme flegmatique ou qu'un lâche la fuit. »

Contrairement à Descartes, d'Holbach considère que le mouvement est l'essence de l'homme tout entier, et qu'il explique la conduite morale, la pensée elle-même. Naville (1943) précisait: « évidemment c'est sur la base de faits entièrement nouveaux que Watson développera le behaviorisme. La chimie biologique a ouvert un vaste champ aux recherches de mouvements "internes et cachés", de même que la physiologie des sens. Enfin l'étude des mouvements viscéraux et musculaires (par exemple ceux qu'implique l'expression orale) a mis Watson sur la voie d'une interprétation de l'acte de penser, dont on doit reconnaître que d'Holbach a été l'un des précurseurs. ».

Cependant, bien qu'il ait distingué deux fonctions du système nerveux: 1- « mettre en jeu les organes du corps » et 2- agir sur lui-même pour produire les facultés; d'Holbach se consacra surtout à la seconde fonction ... c' était là une mauvaise orientation. En effet, c'est l'étude des réactions qui mènera à l'étude des réflexes -base de la psychologie du comportement moderne-. On peut comprendre cette attitude de d'Holbach: les connaissances en physiologie et en anatomie cellulaire n'étaient pas suffisamment avancées à son époque.

Cherchons à présent, dans l'oeuvre du baron, les prémisses d'un behaviorisme, à travers ses conceptions de l'habitude, de l'instinct, et de la liberté.

Concernant l'habitude, il écrit (cité par Naville, 1943): « les hommes, ne sont que ce que les fait leur organisation modifiée par l'habitude, par l'éducation, par l'exemple, par le gouvernement, par l'opinion, par les circonstances durables ou momentanées ». Cette phrase pourrait avoir été écrite par les premiers behavioristes, près d'un siècle après. Puis d'Holbach de rapprocher l'instinct de l'habitude, insistant sur le caractère acquis de l'instinct (physique ou moral) -c'est une nouvelle fois l'orientation que prendra la psychologie du comportement-, « les sentiments d'amour que les pères et les mères ont pour leurs enfants, et que les enfants bien nés ont pour leurs parents, ne sont point des sentiments innés; ils sont des effets de l'expérience, de la réflexion, de l'habitude ... Depuis l'instant où nous commençons jusqu'à celui où nous cessons d'exister, nous sentons, nous sommes agréablement ou désagréablement remués, nous recueillons des faits, nous faisons des expériences qui produisent des idées riantes ou déplaisantes dans notre cerveau; aucun d'entre nous n'a ces expériences présentes à la mémoire, ou ne s'en représente tout le fil: ce sont pourtant ces expériences qui nous dirigent machinalement ou à notre insu dans toutes nos actions; c' est pour désigner la facilité avec laquelle nous appliquons ces expériences, dont souvent nous avons perdu la liaison, et dont nous ne pouvons quelque fois pas nous rendre compte à nous mêmes, que l'on a imaginé le mot instinct ». Bien sur d'Holbach n'utilise pas la terminologie qui sera employée par les behavioristes, mais cela n'est dû qu'à l'état des connaissances de son époque.

Arrêtons nous quelques instants pour remarquer qu'avant d'Holbach, Morelly (1755, -cité par Naville, 1943-) dans *Le Code de la Nature* avait déjà affirmé et développé la pensée selon laquelle l'homme n'avait ni idées ni penchants innés. Pourtant, Morelly était méprisé par les Encyclopédistes à cause de ses idées communistes égalitaires! Il prônait la démocratie « jusqu'à

une sorte de communisme de la vertu » (Naville, 1943), or, d'Holbach rejette les théories démocratiques et républicaines. Pour le baron l'existence de différences sociales paraît incontournable. Il loue la propriété privée -qui, au XVIIIème siècle, prend surtout le sens de propriété foncière -.

Refermons cette parenthèse pour aborder la conception de la liberté qui, comme nous l'avons entrevue, a posé des problèmes d'ordre épistémologique chez les Encyclopédistes. L'importance de la question de la liberté va s'amplifier durant le XVIIIème siècle. Des luttes pour la liberté de conscience, la liberté économique, la liberté politique vont être menées. Alors, comment les Encyclopédistes réussiront à accorder le déterminisme physique universel, c'est-à-dire, l'état de dépendance physique de l'homme, avec la liberté de celui-ci? Comme le fait remarquer Naville (1943), dans le *Système de la Nature* -résumé populaire de la doctrine matérialiste et athée d'une bonne partie des Encyclopédistes-, « d'Holbach affirme que dans le monde moral comme dans l'univers des choses, tout effet a une cause, que toute cause est elle-même produite par d'autres facteurs, que tout mouvement est réellement nécessaire, et que la liberté de choix n'existe pas en réalité. Il n'y a pas plus de hasard ni d'indifférence que de liberté; il n'y a dans certains cas que de l'ignorance de notre part, et rien de plus. ». L'homme est un organisme matériel faisant partie d'un univers et forcé d'en éprouver les influences. Quant à Diderot (cité par Naville, 1943), il écrivait: « regardez-y de plus près, et vous verrez que le mot de liberté est un mot vide de sens; qu'il n'y a point et qu'il ne peut y avoir d'êtres libres; que nous ne sommes que ce qui convient à l'ordre général, à l'organisation, à l'éducation et à la chaîne des événements. Voilà ce qui dispose de nous invinciblement. On ne conçoit pas non plus qu'un être agisse sans motif ... Ce qui nous trompe, c'est la prodigieuse variété de nos actions, jointe à l'habitude que nous avons prise, tout en naissant, de confondre le volontaire avec le libre ... ». Diderot (1769) déclarait à d'Alembert: « supposez au clavecin de la sensibilité et de la mémoire, et dites-moi s'il ne répétera pas de lui-même les airs que vous aurez exécutés sur ces touches. Nous sommes des instruments doués de sensibilité et de mémoire. Nos sens sont autant de touches qui sont pincées par la nature qui nous environne, et qui se pincent souvent elles-mêmes; et voici, à mon jugement, tout ce qui se passe dans un clavecin comme vous et moi. ».

Les Encyclopédistes n'avaient d'autres buts que des préoccupations sociales, au service desquelles ils mettaient les progrès de la connaissance scientifique. Leur philosophie avait un sens pratique. On trouve dans les écrits des Encyclopédistes, une énergie formidable, toute tournée vers un extraordinaire appétit de destruction des idées reçues, de rejet des préjugés, et vers une incroyable dynamique de construction de la connaissance -de la connaissance de l'homme-.

**NAISSANCE ET DEVELOPPEMENT
DE LA PSYCHOLOGIE SCIENTIFIQUE
ou
DES SCIENTIFIQUES A LA
PSYCHOLOGIE OBJECTIVE**

A) LES PREMIERS PAS

1) Introduction

La philosophie du XVIIIème siècle, dominée par la pensée Encyclopédiste, est une réaction contre la philosophie du XVIIème siècle. Les Lumières laisseront une trace indélébile dans l'histoire de la psychologie objective, posant les premières pierres de l'édifice d'une nouvelle psychologie, d'une psychologie scientifique. Quelle sera l'orientation du XIXème siècle intellectuel, riche de ce fabuleux héritage des Lumières?

Nous aborderons le domaine de la psychologie au XIXème siècle par des questions: comment se fait-il que la légitime ascension d'une psychologie scientifique ne perdure pas en cette première moitié du XIXème siècle? Comment se fait-il que les formidables progrès enregistrés chez d'Holbach et ses contemporains, jetant les bases d'une psychologie incontestablement objective, ne trouvent pas, en ce début du XIXème siècle, un véritable écho, un véritable essor ?

Ainsi, en France, le XIXème siècle « psychologique » sera d'abord dominé par Maine de Biran, qui se tourne vers l'observation de sa vie intérieure. Les éclectiques, puis Bergson, hériteront de cette prédilection pour l'expérience de la vie intérieure, justifiant tous d'une philosophie spiritualiste et croyant en l'introspection.

On pourrait expliquer que la psychologie scientifique tarde à s'établir, au cours de ce XIXème siècle, par le fait que les scientifiques hésitaient à prendre part dans un domaine traditionnellement réservé aux philosophes, et par le fait que les philosophes continuaient de considérer la psychologie comme une ramification de la métaphysique. De plus, comme le signale Cazayus (1977): « la physique sociale annoncée par Auguste Comte n'étant pas suffisamment avancée pour donner l'essor, éventuellement, à une psychologie sociale, la seule voie qui s'ouvrait à quelques pionniers ne pouvait être que celle de l'étude des relations entre phénomènes physiques et physiologiques d'une part et phénomènes psychologiques d'autre part ». C'est, en effet, par une psycho-physique et par une psycho-physiologie, comme nous pourrions le voir, que débuta une psychologie qui se voulait scientifique.

Vers le milieu du XIXème siècle un nouvel élan s'impose à la psychologie avec la création des premiers laboratoires de psycho-physique, de psycho-physiologie, et conjointement, avec l'apparition d'une nouvelle conception de la psychologie qui préconise l'usage de la méthode expérimentale comme dans les autres sciences de la nature -c'est-à-dire, l'objectivation et la quantification du fait psychologique, considéré non plus comme fait interne abordable uniquement par l'introspection, mais comme fait de comportement, observable et quantifiable par un tiers-.

2) La psychologie allemande

On trouve souvent chez les fondateurs de la psychologie, une double formation: les sciences physiques et la physiologie ont joué un rôle important dans le développement de la psychologie. C'est d'abord en Allemagne qu'eurent lieu les travaux les plus marquants permettant à la psychologie d'établir son indépendance. « Les travaux qui ont contribué le plus manifestement à faire prendre conscience de l'autonomie de la psychologie sont dus à des allemands. » (Reuclin, 1994). Les initiateurs de la psychologie scientifique dans ce pays furent Herbart, Weber, puis

Fechner -ce dernier publiant en 1860 *Éléments de psycho-physique* que d'aucuns considèrent comme les véritables fondements de la science nouvelle-

a) Herbart

Herbart (1776-1841) dénonçait le fait que Kant n'acceptait pas l'usage des mathématiques pour l'élaboration d'une psychologie scientifique. Plus que de lui fournir un instrument, les mathématiques lui fournissaient des modèles. Herbart tente, en fait, une reconstitution de la vie de l'esprit sur la base d'un mécanisme associationniste. Ses propositions restent abstraites. Comme le remarque Gréco (1967): « on trouverait chez Herbart bien des expressions évoquant par avance les théories du champ, le physicalisme en général, voire les premiers projets de Freud... ».

b) Weber

Ed. Weber (1795-1878), qui fut professeur d'anatomie puis de physiologie à Leipzig, observera le premier le phénomène d'inhibition, en manipulant sur un nerf vague de grenouille. Il montra, en 1834, l'existence du seuil de discrimination dans le domaine tactile, et il fut le premier à transposer au laboratoire le contrôle des hypothèses psychométriques.

c) Fechner

Gustave T. Fechner (1801-1887) -disciple de Weber- s'engouffrera dans la voie psycho-physique ouverte par Herbart et Weber. Fechner, physicien et mathématicien, voulait trouver l'équation établissant la relation entre l'âme et la matière. Il cherchera à établir des relations quantitatives, entre les données de l'environnement physique et les données de l'observation intérieure, qui permettraient le passage de la psychologie à la physique. Sa préoccupation reste métaphysique et sa tentative d'introduire l'objectivité en psychologie, en partant des mathématiques, « aboutit à une confusion entre la formule mathématique et la donnée psychologique d'une part, entre l'objectivité des mathématiques et l'objectivité de la psychologie d'autre part. » (Arnold, 1926). Fechner défend maladroitement l'idée de l'objectivité en psychologie en tentant de réduire la psychologie au modèle mathématique, transférant ses propriétés au modèle psychologique afin de le rendre positif. Mais, cette objectivité d'emprunt ne peut suffire, la psychologie doit devenir objective en elle-même; elle ne peut devenir scientifique « par la réduction de ces phénomènes aux termes d'une science déjà constituée » écrit Arnold (1926). Cependant, les travaux de Fechner ont eu le mérite d'introduire la mesure en psychologie, ainsi que les méthodes des seuils de discrimination.

d) Helmholtz

C'est ensuite Hermann von Helmholtz (1832-1920), physicien, qui abordera la physiologie puis la psychologie. Etudiant le problème de la vitesse de la conduction nerveuse, il montre, après Weber et Fechner, la fécondité des mesures en psychologie et des recherches systématiques dans ce domaine. Lénine (1908), dans *Matérialisme et empiriocriticisme*, consacre un chapitre à « La théorie des symboles et la critique de Helmholtz »; il écrit: « Helmholtz, une sommité en matière de sciences de la nature, fut en philosophie tout aussi inconséquent que l'immense majorité des savants ... il voyage entre l'agnosticisme et le matérialisme ... tantôt il inclinait vers la « réalité transcendante » du temps et de l'espace (c'est-à-dire, vers la façon matérialiste de les concevoir); tantôt il faisait dériver les sensations humaines des objets extérieurs agissant sur nos organes des sens; tantôt il déclarait que les sensations n'étaient que des symboles, c'est-à-dire, des désignations arbitraires détachées d'un monde « absolument différent des choses qu'elles désignent ». Helmholtz nous assène un demi matérialisme ... il fait une déviation inconséquente du matérialisme. ».

Freud se réclamera d'Helmholtz ou de Fechner. Parot-Locatelli (1992) écrit: « Quand Fechner meurt en 1887, il est devenu un personnage de légende à Leipzig, alors capitale mondiale de la psychologie expérimentale. Freud lui rend un hommage appuyé en lui empruntant quelques uns des concepts fondamentaux de la psychanalyse, comme ceux de principe de plaisir, celui aussi d'énergie mentale, de principe de constance, de répétition, en le citant dans plusieurs de ses ouvrages. »

e) Wundt

Enfin c'est Wilhem-Max Wundt (1832-1920) -élève puis assistant d'Helmholtz quand la psychologie est encore très proche de la philosophie-, d'obédience physiologique, s'intéressant à des domaines variés tels la médecine, la physique, la chimie, qui établira plus tard, et définitivement, l'autonomie de la psychologie expérimentale. Se consacrant essentiellement aux sensations et aux perceptions, il crée, en 1879 à Leipzig, le premier laboratoire de psychologie expérimentale au monde, dans lequel nombre de psychologues viendront se former à l'expérimentation. Wundt établit une équation entre les faits psychiques d'une part et les faits physiologiques d'autre part. Or, ce procédé est arbitraire et non scientifique; il essaye de justifier l'ancienne conception métaphysique des faits psychologiques. Wundt proclame la psychologie en tant que science expérimentale qui doit dorénavant étudier les faits psychologiques comme les autres faits naturels, mais sa psychologie reste essentiellement subjective et introspective. Comme nous l'avons remarqué pour Descartes, sa conception même de l'expérimentation semble bien faire de celle-ci un moyen d'illustrer, sur des points particuliers, un système général préalable, et non d'éprouver de façon radicale une hypothèse. Son système repose sur la dualité corps-esprit. Pour lui la psychologie a pour objet les expériences immédiates de l'individu, et comme moyen, l'introspection; sa méthode est analytique. Sa psychologie est une science abstraite, elle consiste en l'analyse des contenus de la conscience, et « elle peut à ce titre intéresser le philosophe, mais elle est dépourvue de toute valeur pratique, elle n'a pas d'applications elle n'est d'aucune utilité pour la conduite de la vie » (Tilquin, 1942). Malgré ces critiques, il faut noter que l'oeuvre de Wundt a grandement influencé la psychologie. « L'importance de l'oeuvre de Wundt se marque non seulement par cette oeuvre elle-même, mais aussi par le fait que les grandes influences qui ont infléchi le développement ultérieur de la psychologie expérimentale peuvent être présentées comme des réactions contre certaines caractéristiques de son système. Elles ont en effet consisté à aborder expérimentalement l'étude des processus supérieurs, à considérer les faits psychologiques comme des unités fortement structurées et non comme des juxtapositions d'éléments, à rejeter l'introspection. » (Reuclin, 1994). De même, Politzer écrivait (1929a): « Cette psychologie qui n'a éliminée aucune des erreurs vraiment fondamentales de la psychologie-philosophique; qui n'a réalisé aucune réforme vraiment essentielle; qui en fait et dans son ensemble, n'est rien moins que scientifique, est cependant celle qui a consolidée dans l'opinion l'idée que la psychologie est devenue une science. Car Wundt a accompli vraiment une grande réforme: il a fait passer la psychologie de l'état de personnalité spirituelle à l'état d'institution, c'est-à-dire, de puissance matérielle. Si les laboratoires et les instituts, conçus à la manière de Wundt, n'ont fait et ne font que de la physiologie déguisée, ils ont par contre permis à la psychologie de plonger des racines dans la réalité économique ». On peut également lire chez Cazayus (1977): « ... si l'on regarde cette oeuvre du point de vue de son rôle historique... Wundt a été le premier à introduire effectivement la psychologie au laboratoire et à soumettre les phénomènes étudiés à des contrôles instrumentaux et méthodologiques rigoureux. Il a ainsi inauguré une manière de faire de la psychologie dont la fécondité s'est grandement confirmée par la suite. ».

En ce début de siècle, force est de constater que tous ces psychologues avaient pour outil l'introspection: Wundt écrit en 1858 (cité par Reuclin, 1994) « toute psychologie commence par l'introspection » .

La psychologie expérimentale qui va se développer en Allemagne dans la deuxième moitié de ce XIX^{ème} siècle, trouvera ses bases dans les données de la psycho-physique et de la psycho-physiologie.

Nous avons introduit ce chapitre avec l'école Allemande de psychologie du début de ce XIXème siècle, car elle fut l'une des plus actives. C'est en Allemagne que naîtra véritablement la psychologie expérimentale dont les méthodes devaient vite se répandre dans les autres pays; il faut tout de même noter que la tradition intellectuelle de chaque pays marquera profondément les débuts de la psychologie expérimentale.

3) La psychologie anglaise

Paul Fraise écrit (1967b) que si « l'Allemagne avait su accueillir dans ses chaires de philosophie la nouvelle science, en Angleterre, les structures universitaires ont été longtemps fort résistantes et c'est hors de l'Université que la psychologie prit son essor, dans la dépendance de deux très grandes personnalités, Darwin et Galton, qui marquèrent d'un caractère particulier l'école anglaise. ». L'Université anglaise restait dominée par la philosophie traditionnelle.

En Angleterre la pensée psychologique va se développer par référence aux doctrines évolutionniste qui postulent l'hérédité des caractères biologique et psychologique. C'est ainsi une psychologie différentielle qui verra le jour, Francis Galton en étant le véritable fondateur.

Darwin (1809-1882) ne se résout pas à abaisser l'homme vers l'animal. Il pratique l'anthropomorphisme, élevant l'animal vers l'homme, lui octroyant à l'avance curiosité, imagination, raison, sens moral et religieux, etc. Romanes (1848-1894) poursuivra dans la même voie en développant une psychologie animale. Lloyd Morgan (1852-1936) s'opposera à cet anthropomorphisme de Darwin et Romanes, étudiant l'animal pour ce qu'il est, proposant de ne jamais interpréter une action par une faculté supérieure quand elle peut l'être à un niveau inférieur.

Galton (1822-1911), cousin de Darwin, s'orientera dans des recherches sur l'hérédité. Fraise (1967b) écrit: « Une sélection intelligente demande que l'on puisse faire un bilan des possibilités de chacun. Voilà Galton lancé dans la mesure des capacités humaines et d'abord dans l'établissement de méthodes et d'appareils. De là naît l'invention du test, moyen de mesure rapide sur des sujets multiples... Galton cherche d'ailleurs moins à analyser des processus qu'à mesurer des différences plus ou moins globales. « C'est le résultat total qui nous intéresse. » pendant longtemps la méthode des tests ne s'écartera pas de cette voie... Ses tests sont déjà de type behavioriste, tant il est vrai que l'on ne peut guère saisir les potentialités de l'homme qu'à travers ce qu'il fait. Cependant Galton reste un introspectionniste; il utilise un des premiers la méthode des questionnaires pour établir les types d'imagination. ». Galton sera l'initiateur des applications de la statistique à la psychologie.

4) La psychologie française

Alors que la psychologie expérimentale allemande prenait ses bases sur les données physiques et physiologiques, que la pensée psychologique anglaise se constituait à partir de l'élan évolutionniste, en France les bases de la psychologie expérimentale, qui seront jetées un peu plus tard, proviennent des données de la psycho-pathologie. Casayus (1977a) écrit:

« En France, un peu plus tard, dans le dernier quart du XIXème siècle, le point d'appui fut différent; les premiers expérimentalistes, ou seulement théoriciens de l'expérimentation, s'inspirèrent de la psychopathologie. Pour comprendre cette orientation il faut tenir compte du fait que, dans la toute première partie du XIXème siècle, la philosophie française héritière à la fois du sensualisme de Condillac, du mécanisme de La Mettrie, et pour ce qui concerne plus particulièrement la psychologie, de « l'intimisme » de Maine de Biran, professe un éclectisme dont l'inspiration spiritualiste est empruntée à l'école écossaise de Reid. Cet éclectisme condamne la psychologie à n'être qu'un secteur particulier de la philosophie de l'esprit consacré à l'étude des faits de conscience dans une perspective morale. Une telle tendance reprise ultérieurement par Bergson crée une tradition universitaire bien peu favorable à l'éclosion d'une psychologie d'inspiration scientifique. »

« Cependant durant la même période, la neuropathologie fait en France des progrès remarquables. Deux domaines de recherche se sont particulièrement développés: celui des affections mentales et celui des troubles du langage... »

La psychopathologie va prendre en France une importance particulière, s'édifiant sur la base du comportement des malades mentaux. Dès le début du XIXème siècle, la psychiatrie française s'est préoccupée des aliénés mentaux, sous l'influence de Pinel, puis Royer-Collard, Esquirol, puis Lelut, Baillarger, entre autres, puis au milieu du XIXème, Charcot (Canguilhem, 1989).

« Mais, pour renoncer à la psychologie philosophique -et même dénoncer le spiritualisme officiel- pour s'intéresser à la psychopathologie et pour passer de là à une conception générale de la psychologie comme science expérimentale, il fallait en France un penseur d'envergure. » (Cazayus, 1977c).

a) Ribot

Ce penseur auquel Cazayus fait allusion, c'est Théodule Ribot (1839-1916). Il joua en France le rôle que Wundt tint en Allemagne, se faisant le propagandiste écouté de la psychologie expérimentale. Il greffera la psychologie sur la neuropathologie mentale, domaine dans lequel la France était à la pointe. Parot-Locatelli (1992) écrit: « En France plus qu'ailleurs peut-être, l'histoire de la psychologie semble d'un coup, à la fin du XIXème siècle, converger vers un seul homme, Théodule Ribot. », ou encore: « il fait un bilan sans concession et très informé de ce qui s'est fait jusqu'alors et énonce les conséquences institutionnelles qu'il convient d'en tirer. ». Il fut chargé d'un cours de psychologie expérimentale à la Sorbonne de 1885 à 1889 et en 1889 fut titulaire de la première chaire de psychologie expérimentale au collège de France. Ses cours recevaient une belle audience, et son implication dans les orientations institutionnelles était telle, que Ribot marquera la psychologie française du XXème siècle. Il permit de passer d'une psychologie-philosophique à une psychologie expérimentale. Selon Ribot (1870, -cité par Cazayus, 1977a-) « la psychologie peut se constituer en science indépendante », ou encore c'est « l'étude pure et simple des faits psychologiques qui peut constituer cette science ». Ribot (1870, -cité par Cazayus, 1977a-) écrivait que « la psychologie dont il s'agit ici sera purement expérimentale; elle n'aura pour objet que les phénomènes, leurs lois et leurs causes immédiates; elle ne s'occupera ni de l'âme ni de son essence car cette question, étant au-dessus de l'expérience et en dehors de la vérification, appartient à la métaphysique. ». Bien qu'il veuille instituer la psychologie comme une science, Ribot reste attaché « aux phénomènes de l'esprit », adhérant à la thèse dualiste d'un parallélisme psycho-physiologique. Il commettra la même erreur méthodologique que Wundt, sa critique de la psychologie se faisant bien plus sur la forme que sur le fond. S'éloignant de la psychologie allemande, qui à son sens était trop attachée aux seules techniques de laboratoire, c'est dans la psychopathologie -qui est essentiellement une psychologie française- qu'il trouvera son terrain de prédilection. Il écrira d'ailleurs (1909, -cité par Cazayus, 1977c; et Fraise, 1967b-): « la méthode pathologique tient à la fois de l'observation pure et de l'expérience. La maladie, est, en effet, une expérimentation de l'ordre le plus subtil, instituée par la nature elle-même, dans des circonstances bien déterminées, et avec des procédés dont l'art humain ne dispose pas. ».

Ribot sera le fondateur, ou participera à la fondation de nombreuses revues (*La revue philosophique* (1876) qui fut le premier organe de la psychologie; *L'année psychologique* (1894) sur l'initiative de Beaunis et Binet -revue qui devint l'organe officiel de la psychologie scientifique-, *Le journal de psychologie normale et pathologique* (1904) -sur l'initiative de Janet et Dumas-). Il prit part en 1889 à la création du premier laboratoire de psychologie expérimentale à la Sorbonne; à la suite, d'autres laboratoires de psychologie verront le jour en province. L'oeuvre de Ribot allait marquer les développements futurs de la psychologie scientifique.

Le flambeau de la psycho-pathologie sera repris en France par Pierre Janet, et Georges Dumas -élève de Ribot- qui estimait que toute psychologie devait passer par l'introspection.

b) Janet (1859-1947)

A cette époque, la psychopathologie, qui ne peut guère utiliser l'introspection en toute confiance -puisque travaillant avec des malades-, remporte de grands succès, avec entre autres, Pierre Janet et Charcot son prédécesseur. Fontaine (1986) note que Janet « tente d'amorcer une perspective nouvelle en déclarant: « La psychologie doit-être objective en ce sens qu'elle doit s'occuper de ce que l'on voit, des actions, des mouvements, et des manières de parler, et par conséquent, tous les faits psychologiques, même si on les connaît autrement, doivent être exprimables dans le langage des faits extérieurs. », Janet (cité par Canguilhem, 1980) écrivait: « On a exagéré en rattachant la psychologie à l'étude du cerveau. Depuis près de cinquante ans, on nous parle trop du cerveau: on dit que la pensée est une sécrétion du cerveau, ce qui n'est qu'une bêtise, ou bien que la pensée est en rapport avec les fonctions du cerveau. Il arrivera une époque où l'on rira de cela: ce n'est pas exact. Ce que nous appelons la pensée, les phénomènes psychologiques, n'est la fonction d'aucun organe particulier: ce n'est pas plus la fonction du bout des doigts que ce n'est la fonction d'une partie du cerveau. Le cerveau n'est qu'un ensemble de commutateurs, un ensemble d'appareils qui changent les muscles qui sont excités. Ce que nous appelons idée, ce que nous appelons phénomènes de psychologie, c'est une conduite d'ensemble, tout l'individu pris dans son ensemble. Nous pensons avec nos mains aussi bien qu'avec notre cerveau, nous pensons avec notre estomac, nous pensons avec tout: il ne faut pas séparer l'un de l'autre. La psychologie c'est la science de l'homme tout entier: ce n'est pas la science du cerveau: c'est une erreur psychologique qui a fait beaucoup de mal pendant très longtemps. ». Ou encore: « La psychologie devait être objective en ce sens qu'elle devait s'occuper de ce que l'on voyait, des actions, des mouvements, des attitudes du sujet, en y ajoutant ses paroles et ses manières de parler et, par conséquent, tous les faits psychologiques même si on les connaissait autrement, devaient être exprimables dans le langage des faits extérieurs » (Janet, 1929, -cité par Fraise, 1967b-).

Janet utilise le terme de conduite, mais il englobe dans ce terme les contenus de la conscience qui lui semblent en être indissociables; il part de la conception de la psychologie comme science, mais c'est comme science des faits de conscience.

Le terme de conduite n'est pas innocent, il sous-tend l'existence de formes supérieures. Le comportement n'est plus que le signifiant d'états supérieurs, la conduite est le comportement en tant qu'il signifie, et ceci même si Janet défend l'idée que si l'on connaît les conduites autrement, on doit les exprimer « dans le langage des faits extérieurs » (Janet, 1929, -cité par Gréco, 1967-).

Janet avant sa mort, prenant ses distances avec le behaviorisme, fera un distinguo entre la psychologie animale -pour laquelle le concept de comportement semble pouvoir suffire-, et la psychologie humaine -dont l'objet est la conduite et qu'il convient de définir tout autrement-. Il écrira en 1946 (cité par Fraise, 1967b): « Pour appliquer aux hommes la psychologie du comportement, il faut non seulement faire une place à la conscience, mais encore la considérer comme une complication de l'acte qui se surajoute aux conduites élémentaires, sans oublier, dans la description de ces conduites, leurs formes supérieures, telles que la croyance. On peut désigner cette psychologie sous le nom de « psychologie de la conduite. ». Les auteurs cités dans cette partie considèrent, à l'instar de Fraise (1967b), que, loin de trahir la formulation behavioriste, « P. Janet a fait l'économie du détour watsonnien et sa psychologie de la conduite anticipe la psychologie moderne qui intègre, dans un schéma de la conduite, à la fois l'influence de la situation et celle des réactions conscientes et inconscientes de l'individu à cette situation, pour expliquer les actes que saisit l'observateur ou l'expérimentateur. ».

D'une manière générale, toutes ces tentatives qui ont voulu rendre la psychologie scientifique, laissent intacte la conception traditionnelle de la donnée psychologique. Partant de la notion de conscience, c'est de l'extérieur que les savants veulent opérer la réforme de la psychologie et lui apporter ce qui est nécessaire pour rendre scientifique l'étude de la conscience.

c) Alfred Binet (1857-1911)

Alfred Binet, biologiste de formation, sera le véritable précurseur de la psychologie expérimentale en France. En effet, ni Ribot ni Janet n'ont expérimenté, comme le note Cazayus (1977d): « son talent expérimental, non embarrassé par une formation philosophique, lui permettait d'aborder la psychologie de son époque sans préjugés doctrinaux. ». Binet, successeur de Ribot dans le domaine de la psychologie expérimentale, s'intéressera au processus de la pensée et à l'étude expérimentale de l'intelligence. Il aura recours dans ses travaux à « l'introspection expérimentale » -qui consistait à faire un travail d'observation des processus entrant en jeu durant le déroulement de l'expérience, et non plus à faire un simple travail d'enregistrement de données issues de l'expérience-, qu'il fut le premier à pratiquer. Il publiera, en 1905, une échelle métrique de l'intelligence -en collaboration avec le Docteur Simon-. Ce changement d'orientation fait suite à des demandes extérieures. C'est dans ce nouveau domaine que la contribution de Binet trouvera un rayonnement important. L'échelle métrique sera même traduite puis adaptée aux Etats-Unis. D'autres auteurs avaient tenté avant lui de mesurer l'intelligence, mais c'était à partir d'épreuves de nature sensorielle; l'originalité de Binet est de mesurer directement l'intelligence d'après ces effets. Il oeuvrera essentiellement pour l'utilisation de la psychologie dans le domaine de la pédagogie. Il tentera de repousser les limites de l'introspection, convaincu qu'une introspection, même intensive, n'atteignait pas l'essentiel des processus de l'intelligence; tous les faits psychiques ne pouvaient pas, selon Binet, être connus par la seule introspection. Il cherchera également l'essence de la pensée dans un système d'actions.

Avec des auteurs tels Charcot, Janet, Pinel, et Esquirol, la psychopathologie et la psychiatrie dominent le XIXème siècle de la psychologie en France. Cette orientation clinique marquera profondément la tradition de la psychologie française jusqu'à nos jours.

d) Henri Wallon (1879-1962)

Henri Wallon est un spécialiste très connu de la psychologie génétique et développementale dans le monde francophone. Comme la majorité des psychologues de son époque, il avait la double formation philosophique et médicale. Wallon qui affichait un « marxisme politique » indéniable, est également considéré comme un psychologue marxiste. Clanet et Laterasse (1973) affirment que « Wallon est le premier psychologue français à s'être réclamé explicitement du matérialisme dialectique ». René Zazzo, successeur de Wallon, écrit en présentation d'un livre intitulé *Psychologie et marxisme*, compilant quelques-uns des articles qu'il avait consacrés à Wallon:

« Tout d'abord je voulais intituler ce travail: Henri Wallon. J'ai accepté pourtant le titre *Psychologie et marxisme* proposé par l'éditeur parce que j'ai pensé que Wallon l'aurait lui-même accepté. Le premier ouvrage qu'il a dirigé était intitulé *A la lumière du marxisme* (1935) et dans plusieurs articles il a défini explicitement sa méthode comme étant celle du matérialisme dialectique (...) Wallon fut le premier à éclairer à la lumière du véritable marxisme les chemins de la psychologie; la psychologie, la plus difficile des sciences, parce que les illusions de la subjectivité y trouvent leur dernier refuge, par l'insatisfaction et l'impatience qu'elle nous fait éprouver, est propice à tous les mysticismes, à toutes les impostures. »

« Wallon, c'est l'introduction et l'illustration de la méthode marxiste en matière de psychologie. » (Zazzo, 1975).

Zazzo affirme également que la reconnaissance universelle que Wallon est en droit d'attendre ne se manifeste pas « du fait que Henri Wallon est un savant marxiste, tout simplement (...) je voudrais ... montrer que le marxisme n'est pas chez Wallon surajouté à son oeuvre scientifique comme une simple pensée généreuse, et moins encore comme le cadre d'un dogme. Qu'il est le mouvement même de son oeuvre, la méthode grâce à laquelle Wallon a pu briser toutes les contradictions doctrinales pour atteindre aux contradictions même des choses, pour étreindre l'esprit de l'homme dans toute sa complexité. » (Zazzo, 1975). Jalley (1971) déclare que Wallon est un « grand pionnier d'une véritable psychologie marxiste ».

A l'occasion de son ouvrage: *De l'acte à la pensée* (1942), Wallon élabore une psychologie génétique en rupture avec le behaviorisme. Il défendra la psychologie de la conduite de Janet, par

opposition à la psychologie du comportement, écrivant qu'elle « a un objet particulier, tend vers un but, implique une finalité ... » (Wallon, 1959). Néanmoins, elle lui paraît insuffisante et légitime l'existence d'une psychologie de la « motivation »: « L'étude des individus ne doit pas être mise en marge des recherches psychologiques comme simple collection de contingences. Elle mérite plutôt d'être prise pour axe de convergence entre deux marges, l'une qui répondrait aux simples relations dites objectives, c'est-à-dire directement perceptibles, comme le veut le positivisme strict, dont s'inspire le behaviorisme, l'autre où les relations de cause à effet appartiennent au domaine de déterminations subjectives, utilisent un matériel idéologique et par là représentent l'apport de la société dans les conduites individuelles, mais sont aussi plus détournées, plus polyvalentes, plus ambiguës » (Wallon, 1959).

Freixas i Baqué (1985) évoque une conversation avec Pierre Naville -qui connaissait fort bien Wallon- qui avouait que le marxisme de Wallon était simplement idéologique, a-critique. Wallon n'était pas matérialiste. On retrouve dans ses écrits le dualisme esprit-corps cher à la psychologie traditionnelle. Avec Clanet et Laterasse (1973), nous soulignerons que Wallon se pose les problèmes de la psychologie traditionnelle: problème de la vie mentale, du psychisme, de la conscience... ceux-ci notant que « c'est une conception dialectique du psychisme que propose Wallon ».

Ainsi, celui qui fut ami de Piéron, résistant au côté de Politzer durant la seconde guerre mondiale (cf. Bergeron, 1963), ne doit pas être considéré comme un psychologue marxiste. Son oeuvre est en opposition au matérialisme dialectique sur de nombreux points.

5) Conclusion

Bien que se revendiquant psychologues modernes, et critiquant la vieille psychologie, ces auteurs ne lui reprochent en fait que sa forme et n'opèrent pas une critique de fond bien plus nécessaire. S'ils ne parlent plus de l'âme, ils ne la rejettent pas fermement et continuent à pratiquer l'introspection. Des psychologues tels que Wundt ou Ribot, pourtant véritables pionniers de l'expérimentation en psychologie, n'ont pas réussi à se débarrasser du dualisme, « leurs travaux de psycho-physique sont un compromis entre les exigences de la tradition et les progrès de la méthode expérimentale » (Dorna, 1977a).

Cependant, les faiblesses de l'introspection apparurent assez vite: son manque total d'objectivité était frappant, et les méthodes employées en sciences naturelles n'auraient pu s'en contenter -les avancées en physiologie notamment n'auraient pu se faire à l'aide de celles-ci-. De plus, la psychologie animale, qui ne pouvait avoir recours à l'introspection, était très dynamique et ses travaux des plus fertiles; alors, pourquoi ne pas adopter pour l'observation de l'homme, les mêmes principes méthodologiques utilisés en psychologie animale ou en sciences naturelles?

En dépit de leurs intentions scientifiques, la psychologie de ces auteurs était loin de remplir son contrat. Ils s'accordaient tous sur deux points au moins: le fait que l'objet d'étude de la psychologie ne pouvait être que la conscience, et sa méthode privilégiée l'introspection.

Cette psychologie expérimentale, bien qu'elle se soit démarquée de la psychologie philosophique lui précédant, n'a pas réussi à s'instaurer en science. Elle se distingue de la psychologie philosophique par sa méthode qui se veut celle des autres sciences et qui cherche à établir les faits de manière objective, mais elle ne s'en distingue pas en ce qui concerne son objet qui demeure la conscience.

« En dépit des apparences, Ribot, non plus que Wundt ou qu'Alfred Binet, n'ont transformé l'épistémologie psychologique en défendant la méthode expérimentale. Tout autre est l'épistémologie behavioriste: le concept de comportement est strictement défini; « conscience » ou « signification » sont exclues ou réduites à l'observable, de sorte que la méthode expérimentale apparaisse non seulement comme nécessaire, mais comme suffisante à constituer exhaustivement une « psychologie », fut-elle nommée autrement, c'est-à-dire, une science autonome, en tout cas bien distincte de la physiologie. » (Gréco, 1967).

Ce courant de pensée balayera la psychologie introspectionniste de la première moitié du XIX^{ème} siècle.

B) LA REVOLUTION OBJECTIVISTE

1) Du refus de l'introspection

C'est vers le milieu du XIX^{ème} siècle qu'une poussée originale s'est imposée à la psychologie. Elle devra abandonner cette dualité corps-esprit comme avait commencé à le faire le XVIII^{ème} siècle. La métaphysique du début du XIX^{ème} siècle est une catastrophe pour la psychologie, un demi siècle de philosophie a renié la pensée Encyclopédiste. La seconde moitié du XIX^{ème} siècle va s'employer à replacer l'homme comme objet vivant, faisant partie intégrante de la nature. La psychologie devra balayer l'introspection et s'intéresser au comportement. Le sujet doit être conçu et étudié scientifiquement, dans ces comportements, comportements susceptibles d'objectivation et de quantification, comme d'autres faits naturels. La psychologie deviendra alors une science.

En France, la psychologie apparaît n'être qu'un secteur particulier de la philosophie de l'esprit consacrée à l'étude des faits de conscience. Cette psychologie n'est guère satisfaisante pour l'esprit scientifique; le dualisme devra céder la place à un monisme matérialiste, afin de permettre l'instauration de la psychologie en science. Comme le signale Cazayus (1977d): « En définitive, l'ardeur des hommes de science à mettre de l'ordre dans l'univers et à soumettre tout phénomène observable à la loi du déterminisme ne pouvait qu'entraîner un nombre croissant d'entre-eux dans le camp du scientisme -ce dernier n'impliquant pas, en principe, un choix métaphysique décisif, mais répondant au moins à une attitude opératoire qui infléchit peu à peu les prudentes interprétations initiales, et même, aboutit chez les psychologues à une sorte de révolution objectiviste-. Révolution par laquelle les problèmes de l'esprit cessant d'être considérés comme spécifiques devaient être réduits sous la forme de problèmes de physiologie, puis de physique générale et de mathématiques. ».

Comme nous l'avons écrit, la physiologie a joué un rôle très important dans la constitution d'une psychologie expérimentale. Les progrès réalisés en ce début de XIX^{ème} siècle par les physiologistes, permirent à certains d'envisager l'application de leurs méthodes aux faits intellectuels. Claude Bernard (1889, - cité par Reuchlin, 1994-) écrivait que: la physiologie « veut expliquer les phénomènes intellectuels au même titre que tous les autres phénomènes de la vie »; Pavlov (1903, -cité par Reuchlin, 1994-) demandera: « Quelle raison aurait-on de changer de méthode pour étudier les adaptations d'un ordre supérieur?... ».

2) La nouvelle psychologie: le contexte historique

Tout un courant de pensée va s'opposer à l'analyse des attitudes en terme d'introspection. L'expérience en psychologie devra porter sur des comportements observables; cette conception prélude à la thèse behavioriste qui s'imposera ultérieurement avec Watson.

a) le rôle de l'évolutionnisme

Ce courant de pensée n'est pas uniquement issu des thèses physiologiques: le rôle du thème de l'évolution est indéniable. Le fait qu'il affirme que le règne animal s'insinue aussi bien psychologiquement que physiquement dans le prolongement du règne des autres espèces, et qu'il comporte sa propre évolution, a permis de relier entre eux les phénomènes de la vie et les sciences de l'homme. Ainsi va-t-on pouvoir entreprendre une psychologie comparée -le règne humain s'inscrivant dans la continuité du règne animal, les racines du comportement humain doivent donc se retrouver dans le comportement animal- et une psychologie différentielle -

l'évolutionnisme est lié aux variations individuelles qui conduisent à la sélection naturelle et donc à la conservation des modifications les plus favorables pour l'espèce-. On se rappellera que déjà au XVIIIème siècle, l'idée d'évolution était apparue mais, faute d'avoir une théorie avancée sur ce sujet, les Encyclopédistes avaient une conception plus physicaliste de l'homme. L'attitude physicaliste, qui prétendait réduire la vie à des mécanismes physico-chimiques immuables, va être bousculée par la théorie de l'évolution qui apporte dans les sciences de l'homme une dimension nouvelle: la dimension historique et temporelle. Le sens du temps va devenir une donnée importante, le temps étant vecteur de changements.

La nouvelle psychologie s'imposera; on dit qu'elle commence vers le milieu du XIXème siècle. Le changement d'orientation est certainement dû au contexte idéologique et à l'avancement des connaissances. La nouvelle psychologie ne considérera plus la psychologie humaine comme foncièrement différente de la psychologie animale. Elle s'attachera à étudier les interactions entre l'homme, ou l'animal, et son environnement; l'étude va se porter sur le comportement. Les comportements, observables et quantifiables, sont liés à des conditions extérieures qui sont susceptibles d'être reproduites et contrôlées, permettant par là même l'expérimentation. Cette psychologie trouve ses racines dans la Renaissance, et se propage jusque dans le XVIIIème siècle sous la forme des courants mécaniste, associationniste et matérialiste.

b) Les changements sociaux et économiques

Ces influences se mêlant à des changements d'orientation philosophique, à des changements socio-politique et économique, modifièrent l'image que l'homme se faisait de la nature humaine :

1- il se produit un changement dans l'appréciation philosophique que l'homme se fait de ces rapports avec lui-même et avec la nature surtout. Prétendre posséder et maîtriser la nature, ne peut se faire que par le moyen de l'expérimentation et de la mesure, et c'est le schéma mécaniste et déterministe qui correspond à cette intention. Ce modèle épistémologique se propageant au monde matériel de la vie en général, il fera de l'homme un objet de la connaissance comme tout autre objet de l'univers, abordable par les mêmes méthodes. Il devient possible d'utiliser grâce au schéma mécaniste, des lois s'appliquant à l'homme, il n'est alors plus nécessaire, comme avec la conception théologique qui fait référence à l'âme, d'employer la métaphysique.

Cette voie, qui s'est ouverte au XVIIIème siècle, se retrouve à l'honneur vers la fin du XIXème siècle. Ceci est dû au développement de sciences comme la biologie, l'anatomie, la physiologie expérimentale, etc, qui conduiront à étudier les rapports entre l'activité cérébrale et les fonctions de relation, et à abandonner la notion de conscience comme explication du fait psychologique. Pour le courant mécaniste, le fait de conscience cède le pas au fait de comportement. En cela, le mécanisme du XVIIIème siècle préfigure la psychologie objective du XXème siècle. Une psychologie à visée scientifique doit s'inspirer de la méthode expérimentale - dont Claude Bernard physiologiste se fera le théoricien éclairé, publiant en 1865 *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*-. La psychologie devra reconsidérer l'objet de ses préoccupations. La philosophie du XIXème siècle voit le déclin de la métaphysique et le développement du matérialisme -en particulier le matérialisme dialectique de Marx et d'Engels-. La conviction dans les pouvoirs de la science est très important, la science doit maintenant pouvoir régler les problèmes de l'homme et lui permettre de mieux vivre. L'affirmation d'un déterminisme universel -la nature étant un système ordonné, la science va pouvoir en découvrir les lois et donc prévoir ces développements futurs- en devient le point central.

2- Les changements socio-politiques concernent essentiellement la Révolution française de 1789. Les hommes ne veulent plus croire aux valeurs de privilège social, la notion d'égalitarisme se diffuse. L'égalité, l'idée de démocratie, requièrent l'existence d'une psychologie utilisant des méthodes objectives, lui permettant d'évaluer les capacités individuelles afin de définir la place qu'une personne mérite dans la société, en fonction de ses compétences: « La nouvelle psychologie, devra s'ériger en expertise du comportement. Elle recherchera les méthodes

objectives permettant de dresser le bilan individuel des capacités dans l'univers laborieux de l'homme, depuis les exercices de l'école jusqu'à l'exercice des professions. » (Cazayus, 1977c). Ou encore « la conscription et l'instruction publique devenant affaire d'état, la revendication d'égalité devant les charges militaires et les fonctions civiles (à chacun selon son travail, ou ses oeuvres, ou ses mérites) est le fondement réel, quoique souvent inaperçu, d'un phénomène propre aux sociétés modernes: la pratique généralisée de l'expertise, au sens large, comme détermination de la compétence et dépistage de la simulation. » (Canguilhem, 1989).

3- La situation économique: en Occident le XIXème siècle voit l'essor très rapide d'un nouveau régime industriel, lié notamment à l'exploitation massive de la houille, et caractérisé par la disparition plus ou moins totale de l'entreprise artisanale, par la concentration des travailleurs en ateliers, par la généralisation de la machine et par un début d'émigration des campagnes vers la ville. Ces changements qui modifient les rapports sociaux, produisent de nouvelles formes d'aliénation et donc de nouveaux besoins en terme de psychologie. Cependant, c'est plutôt l'industrie qui se servira de la psychologie, ceci moins dans un but humanitaire que dans la recherche d'une meilleure productivité, traquant le comportement le plus efficace, « le développement d'un régime industriel, orientant l'attention vers le caractère industriel de l'espèce humaine... » écrit Canguilhem (1989).

c) Conclusion

Le XIXème siècle fait place à une nouvelle conception de l'homme: il est être intégrant la nature, citoyen intelligent, et unité de production; ceci implique la nécessité d'une science de l'homme.

Malgré tous ces changements, l'ébullition dans la vie économique, les progrès en sciences naturelles, le développement de l'expérimentation en science, le XIXème siècle psychologique semble en retrait par rapport aux progrès de son siècle. La psychologie apparaît amorcer un recul dans son approche de l'homme. Le spectaculaire enthousiasme du XVIIIème siècle cède la place à une psychologie de « grand-père » qui a pour objet d'étude la conscience.

3) Pour une nouvelle psychologie

Le courant physicaliste et mécaniste a diffusé l'idée que la vie est un phénomène de même essence que les autres phénomènes naturels. Elle doit s'expliquer avec la même méthodologie que les sciences.

Le dualisme philosophique, de rigueur au XVIIème siècle, déclinant dans le XVIIIème siècle philosophique, et trouvant un second souffle chez une grande partie des psychologues du XIXème siècle, va devoir s'effacer au profit du monisme -monisme matérialiste, considérant l'activité cérébrale et les processus de pensée comme analogue, ou monisme méthodologique, qui ne conteste pas l'existence d'états psychiques intérieurs, mais ceux-ci étant inaccessibles, prend le comportement comme objet d'étude-. Le courant déterministe entraîne cette attitude scientifique et la psychologie vers l'objectivisme.

Si, au départ, malgré les bonnes intentions de ces initiateurs, la nouvelle psychologie ne correspondait pas au schéma scientifique -comme nous l'avons vu chez Wundt, Ribot, etc.-, d'autres auteurs vont prendre comme objet d'étude l'activité nerveuse supérieure ou le comportement.

a) L'influence de l'école russe

Comme le remarque Parot-Locatelli (1992): « La fin du siècle en Russie est marqué par une opposition croissante au régime tsariste... qui favorise le développement d'une attirance toujours grandissante pour le monde occidental... les ouvrages de Darwin et de Spencer, ... sont rapidement traduits et deviennent vite populaires; ces théories semblent conforter une pensée « matérialiste » qui envahit peu à peu l'intelligentsia russe parce qu'elle est porteuse d'une critique radicale du système politique et contredit la transcendance du pouvoir tsariste, héréditaire et de droit divin. Ce n'est d'ailleurs pas tant à la religion que s'oppose ce matérialisme en Russie... ».

1- Sechenov (1829-1905)

La psycho-physiologie russe trouve ses racines chez Sechenov qui fut influencé par les courants physiologistes allemand et français. Sechenov a étudié à Berlin, travaillé avec Helmholtz à Heidelberg, rencontré Claude Bernard à de nombreuses reprises. Il étudie le Système Nerveux Central et les réactions réflexes. Selon lui, l'étude des réflexes doit pouvoir résoudre les problèmes qui se posent en psychologie. Cette conception de la psychologie est celle qui présage l'école de réflexologie russe -Bechterev et surtout Pavlov en feront la renommée-.

2- Bechterev (1857-1927)

C'est avec V. M. Bechterev que le terme de réflexologie apparaît en 1917, pour la première fois, comme le nom d'une discipline scientifique qui se propose d'étudier les réponses à des stimuli. Dès 1904 il affirma délibérément l'attitude objective en prétendant à la validité d'une psychologie sans conscience. Pour lui, la psychologie est « la science de la vie neuropsychique en général » (cité par Chateau, 1977c); ou encore: « tout acte neuropsychique peut être réduit au schéma d'un réflexe où l'excitation atteignant l'écorce cérébrale éveille les traces de réactions antérieures et trouve dans celles-ci le facteur qui détermine le processus de décharge » (cité par Chateau, 1977c). Bechterev introduit dans son discours la notion essentielle de traces de réactions antérieures, amenant là une distinction entre le réflexe "simple" et les réflexes d'origine "supérieure" -on envisage déjà la possibilité d'apprentissage ou de réactions conditionnées !-.

3- Pavlov (1849-1936)

C'est I. P. Pavlov, très influencé par la pensée de Sechenov, qui marquera réellement la psychologie moderne de son empreinte. Sa découverte, en 1903, du réflexe conditionné et des techniques de conditionnement fera faire à la psychologie moderne un progrès capital. Pavlov avait d'abord qualifié de sécrétion psychique le phénomène de salivation constaté lors de travaux sur la sécrétion des sucs gastriques chez l'animal, ne lui accordant que peu d'attention. Avec cette découverte, Pavlov s'orientera de la physiologie vers la psycho-physiologie qui le conduira à l'étude du conditionnement, mais ne se revendiquera jamais psychologue. Il rejette la psychologie à cause de ses préjugés philosophiques et de son dualisme latent. Il écrira (cité par Cazayus, 1977b) : « Des expressions telles que l'animal s'est souvenu, l'animal a voulu, l'animal a désiré, ne sont que des formules du domaine de l'adéterminisme, ne recherchant pas encore de véritables causes », ou encore: « Pour que l'étude des fonctions du système nerveux supérieur soit précisée et progresse rapidement, il est indispensable que les notions fondamentales soient exclusivement physiologiques ». Comme le remarque Windholz (1983), il substitua une « physiologie objective à une psychologie subjective ». Pavlov critiqua fermement la psychologie européenne du début du XIXème siècle. Sa position n'implique pas le rejet de l'existence d'un psychisme, seulement, pour lui, aucune psychologie n'étant capable d'atteindre la conscience objectivement, on ne doit donc pas l'étudier. L'unique voie scientifique d'étude de la psychologie devient la physiologie; l'activité psychique est chez Pavlov, subordonnée à l'activité nerveuse supérieure. Après la physiologie organique, on assiste à la naissance de la physiologie de la relation, qui va s'attacher à découvrir les relations existantes entre l'organisme et le milieu.

Le domaine de l'école de réflexologie russe fut surtout la mécanique du réflexe conditionné ou associatif, et sa relation avec l'activité corticale. Ce qui intéressait Bechterev,

Pavlov, et leurs contemporains russes, c'était le mécanisme physiologique des réactions, ils plaçaient l'étude des processus nerveux au premier plan.

Nous retrouvons, dans l'école de réflexologie russe, la méthode expérimentale chère aux sciences de la nature.

Cette théorie du conditionnement soulève bien plus d'implications que Pavlov ne le concevait. Les réflexes conditionnés révélaient une importante modalité d'adaptation au milieu: les variations du milieu ayant subordonné une modification servent de signal, quand elles réapparaissent, à une adaptation physiologique de cette modification. Le monde extérieur est une source constante de modifications qui conduisent à une adaptation de l'organisme. La théorie de Pavlov est bien plus qu'une théorie de l'apprentissage partant du réflexe, en fait, c'est une théorie générale du comportement. Sur la fin de sa vie, Pavlov ayant généralisé ses conceptions de l'animal à l'homme, va parler du langage en l'assimilant à un second système de signalisation propre à l'homme. Ce second système de signalisation est un moyen économique de contrôler les signaux du premier système, mais n'est pas de nature différente de ce premier système, car pour Pavlov il s'agit toujours « du fonctionnement des mêmes tissus nerveux. Le langage, et notamment les stimulations kinesthésiques allant des organes de la parole au cortex constituent des signaux seconds, des signaux de signaux. Ils sont une abstraction de la réalité, ils en permettent la généralisation; c'est ce qui constitue notre appoint supplémentaire, spécifiquement humain, la pensée abstraite... » (cité par Cazayus, 1977b). En effet, la parole agit comme stimulus conditionnel, remplaçant le stimulus conditionnel initial.

4- Conclusion

Les expériences de Pavlov et Bechterew, qui tendent à constituer une nouvelle psychologie en dehors de la psychologie traditionnelle idéaliste, constituent l'une des origines essentielles de l'élaboration d'une nouvelle psychologie -d'une psychologie scientifique objective, c'est-à-dire, d'une psychologie matérialiste-. Reconnaissons d'ailleurs le mérite à Bechterew d'avoir tenté de développer une psychologie objective, Pavlov n'ayant pas cherché à exploiter le principe de sa découverte dans le domaine de la psychologie, se cantonnant dans l'étude du fait physiologique de l'association conditionnelle. C'est Bechterew qui appliqua ce principe à la psychologie humaine. Comme le fait remarquer Arnold (1926): « La psychologie est selon Bechterew, la science de la vie neuro-psychique en général, non seulement de ses manifestations conscientes, et comme d'autre part il affirme que tout acte neuro-psychique est réductible à un réflexe, la psychologie devient une réflexologie. ». Bechterew nie la possibilité, pour une psychologie objective, de prendre les faits de conscience pour objet d'étude, mais, bien qu'excluant le problème de la conscience du domaine de la psychologie, il ne va pas jusqu'à la négation de ces faits.

Ces auteurs, qui peuvent légitimement être reconnus comme les précurseurs d'une psychologie scientifique, n'en seront pas encore les bâtisseurs, restant prisonniers des conceptions anciennes. Bechterew se perd d'ailleurs quelquefois dans des explications plutôt confuses que nous cite Naville (1946): « Il affirme d'une part que la réaction des corps animés « n'est nullement déterminée par des états internes spéciaux; et d'autre part il estime que l'organisme diffère de la machine « par la faculté qu'il a de se mouvoir spontanément », qu'il « détermine lui-même son activité » et « la dirige conformément aux besoins intérieurs qu'il éprouve ». ». Ainsi, bien que revendiquant le désir d'une approche scientifique exclusive pour les faits psychologiques, il est resté prisonnier d'une psychologie « tout aussi spéculative, et tout aussi arbitraire que la conception adverse qu'il combat, comme partielle et inadéquate. » (Arnold, 1926).

Bechterew, qui se servait de sujets humains dans ses travaux sur les réflexes conditionnés moteurs, alors que les travaux de Pavlov portaient sur les réflexes conditionnés glandulaires - domaine que les psychologues ne pénétraient guère à l'époque-, eut, au départ, une plus grande influence sur le behaviorisme que ce dernier.

L'école de réflexologie russe débouchera sur une psychologie que l'on peut aisément qualifier d'humanisme scientifique du conditionnement éducatif et social du comportement.

b) L'erreur d'orientation

Les différents courants que nous avons abordés jusqu'à maintenant, qui ont tenté l'élaboration d'une psychologie objective, nous instruisent sur l'incompatibilité de construction d'une psychologie scientifique à partir de la notion de conscience. Tous ces courants se sont fourvoyés en essayant de réduire les problèmes psychologiques aux termes d'une science déjà objective afin de trouver l'objectivité en psychologie, en considérant la conscience comme un épiphénomène comme une simple doublure spirituelle des réactions, en maintenant l'existence de deux règnes séparés tentant d'en atténuer l'antagonisme. Cependant, elle ont permis de faire reculer l'importance de la conscience dans l'étude du fait psychologique.

Fraisse (1967a) écrit qu'à cette époque « Les psychologues ... prenaient peu à peu l'habitude de partir des performances et, plus généralement, de ce que le sujet fait et de ce que le sujet dit. Peu à peu, ils ne parlèrent plus de mouvement mais d'activité et même d'action. »

c) En France: Henri Piéron

Alors que les travaux de Pavlov sur le conditionnement étaient peu connus, et que le behaviorisme n'existait pas encore sous la forme que Watson lui donnera, Henri Piéron - psychophysiologiste, successeur de Binet au laboratoire de psychologie expérimentale de la Sorbonne-, devait s'imposer comme le fer de lance de la psychologie objectiviste, rompant avec la tradition bergsonnienne. Piéron (1958) se reconnaît quatre maîtres: Alfred Giard, Albert Dastre, Pierre Janet, ainsi que celui qu'il déclare être « le fondateur de la psychologie scientifique française, Théodule Ribot. ». Prenant assez vite la mesure de la portée et de l'importance des travaux de Pavlov et de Bechterew, Piéron exposera dès 1908 sa conception de la psychologie, la définissant comme science du comportement. Le Ny (1994) écrit: « La communauté des psychologues français a été, somme toute, assez vite informée de la longue suite des travaux par lesquels le champ de connaissance du conditionnement s'est construit progressivement au laboratoire de Pavlov. Mais un assez petit nombre d'entre ces psychologues s'est rendu compte de leur importance: au premier rang, sans doute, Henri Piéron qui reconnaissait dès cette première décennie du siècle, leur considérable intérêt. ». Piéron lors de sa *leçon inaugurale à l'École Pratique des Hautes Etudes* de 1907 (publiée en 1908), déclarait:

« Il est moins facile de s'entendre sur l'objet à étudier que sur la méthode d'étude; le mot de psychisme éveille en effet des significations très variables. D'une manière générale, on admet que la psychologie, après avoir été l'étude de l'âme et avoir fait partie, à ce titre, de la trinité métaphysique, à côté de la cosmologie rationnelle et de la théologie rationnelle, soit devenue l'étude des phénomènes de conscience. Mais, comme les phénomènes de conscience ne peuvent être connus par chacun qu'en soi-même, la psychologie dès lors se condamne à n'être plus qu'un des divers aspects de la réflexion philosophique, et ne peut sortir du domaine subjectif où elle s'enferme, domaine dont l'exploration systématique est loin d'être méprisante mais qui, par son caractère individuel, ne répond pas aux exigences de la science car, les Grecs le savaient déjà, « il n'y a de science que du général. »

« C'est donc une troisième conception du psychisme qu'il nous faut adopter, conception purement objective cette fois, et qui permette à la psychologie de prendre la place qui lui revient parmi les sciences biologiques (Cette place, la psychologie l'a conquise en Amérique, où le poids des traditions est moins lourd, et où l'on a peine à comprendre qu'en France il soit nécessaire de vaincre tant de résistances pour aboutir à un résultat qui leur paraît si naturel, de l'autre côté de l'Atlantique! »). Cette conception, qui se dégage des tendances contemporaines, n'apparaît pas encore avec netteté parce que le problème passionnant de la conscience s'impose malgré eux à la plupart des esprits, qui cherchent vainement à se libérer des entraves de la philosophie. Et pourtant il est possible, autant que nécessaire, non point de nier, mais d'ignorer la conscience dans ces recherches évolutives sur le psychisme des organismes. »

« Mais si ces recherches ne portent pas sur la conscience, sur quoi donc porteront-elles, qui ne soit déjà étudié par la physiologie? Elles porteront sur l'activité des êtres et

leurs rapports sensori-moteurs avec le milieu, ce que les américains appellent "The behavior", les allemands "Das Verhalten", les italiens "il comportamento", et ce que nous sommes en droit d'appeler "le comportement des organismes »,

et plus loin: « les phénomènes humains sont soumis à un déterminisme aussi rigoureux que tous les autres phénomènes naturels; ils peuvent être exprimés dans le même langage scientifique et se rattachent à tous les autres par une série continue de transition. ».

Piéron considérait que la psychologie devait être abordée dans une perspective darwinienne, devant porter aussi bien sur l'homme que sur les animaux.

Il écrira en 1915: « Il est incontestable que c'est dans la psychologie animale que s'est posé d'abord le problème d'une psychologie sans conscience...puisqu'il y avait continuité des phénomènes présentés par les animaux, et qu'on devait se passer de la conscience à la base, il parut qu'il pouvait en être ainsi jusqu'au sommet; et, la psychologie apparaissant par définition comme l'étude des phénomènes de conscience, on en vint à déclarer qu'il n'y avait pas de psychologie des animaux, mais seulement une physiologie, impliquant un langage propre... on ne pouvait limiter l'attitude objective aux animaux, créer un hiatus entre l'homme et les mammifères supérieurs, à beaucoup de points de vue si proches de lui. La physiologie objective substituée à la psychologie devait gagner l'humanité. ».

Dans la conception de Piéron, l'étude des mécanismes physiologiques ne sert pas à pénétrer dans la conscience « la psychologie est la science des réactions globales des organismes envisagés dans leur ensemble » (Piéron, 1908).

André Tilquin (1942) dira de Piéron, qu'il distinguait peut-être avec plus de netteté que Watson la psychologie, science du comportement, de la physiologie. Tilquin (1942) cite pour exemple cette phrase de Piéron: « Alors que la physiologie s'applique à déterminer le mécanisme des fonctions de relations prises isolément, la psychologie doit étudier le jeu complexe de ces fonctions, le mécanisme de leur utilisation qui permet la continuation et la perpétuation de la vie; alors que les sexes sont différenciés, par exemple, la recherche de la femelle, l'acceptation du mâle sont les précurseurs indispensables de la fonction reproductrice, et pourtant la physiologie les ignore. ».

Piéron (1908) écrivait que « le jour où les progrès de la physiologie fourniront une expression adéquate aux modalités du comportement des organismes, la psychologie scientifique perdra son individualité... ». L'histoire montre que, malgré les progrès de la recherche, les tentatives de réductionnisme de la psychologie à la physiologie ne sont pas fondées, et que l'assimilation qui a pu être annoncée est loin d'avoir eu lieu; en fait, il y a eu une différenciation des problèmes inhérents à chacune de ces sciences.

Tilquin (1942) affirme qu'Henri Piéron a pratiqué et préconisé l'attitude behavioriste avant les américains. Cette position Piéron la soutiendra en 1958, écrivant: « Dès le début de formation de ma pensée, j'avais renoncé à l'étude subjective des phénomènes de conscience, et j'avais affirmé la validité de cette science biologique des comportements de l'homme et des animaux qu'était à mes yeux, la psychologie, à un moment où ne s'étalait pas encore ce « Behaviorisme » psychologique que Watson déclare spécifiquement américain, et qui n'a de spécifique que ses exagérations souvent puérides. ». Piéron ajoute aussitôt: « ... l'étude des lois de comportement peut et doit se compléter par une recherche des mécanismes physiologiques qui aboutissent à telle ou telle manifestation d'activité. »; cette réflexion, qui est emblématique dans sa pensée, le distingue en fait de ce behaviorisme dont il réclame la paternité.

Fraisse (1970) défend également avec ardeur l'idée selon laquelle Piéron est incontestablement LE premier behavioriste, écrivant: « Sa pensée était en avance sur son temps et sur les décennies suivantes. Trente années furent nécessaires au behaviorisme et au neo-behaviorisme pour atteindre la position qui était la sienne en 1907. », ou encore (Fraisse, 1967a): « ... celui qui pour la première fois a formulé avec une parfaite netteté le point de vue et le programme de la psychologie du comportement est Henri Piéron ... L'oeuvre toute entière de H. Piéron porte témoignage de cette conception. S'il s'est gardé de créer une école, c'est qu'il a toujours préféré l'étude des faits aux luttes doctrinales. Mais il avait fait sa propre révolution avant Watson. ». Littman (1971) s'offusquant de cette confusion, écrira: « Il est regrettable, bien que compréhensible, que le professeur Fraisse ait situé l'apport de cet homme distingué -Piéron- dans

le cadre d'une fierté nationale. ». Littman (1971) replace, à l'occasion de cet article, l'apport de Piéron dans son contexte historique, remarquant qu'il ne fut pas le seul précurseur d'une psychologie du comportement, mais qu'il se situait dans une dynamique historique dont les apports pour le développement d'une psychologie objective étaient multiples. En effet, il note que Piéron, dans son oeuvre, évoque des auteurs comme Bechterew, ou même Watson, dont les travaux étaient tout à fait contemporains des siens -Piéron a fait référence à Bechterew et également à Watson ou plutôt à la psychologie américaine, dans nombres de ces articles-, et qu'il connaissait. Il montre également à quel point l'année 1907, année où Piéron rédige son discours d'introduction pour l'EPHE, fut riche de publications traitant d'une psychologie objective.

D'autres auteurs remarqueront que Piéron ne peut pas être considéré comme le premier behavioriste. En effet, la psychologie de Piéron propose une investigation physiologique et une étude des processus nerveux, s'opposant en cela comme le signale Cazayus (1977b) « au behaviorisme strict de Watson en refusant de réduire l'analyse psychologique au couple stimulus réponse », ou encore: « ... sans se poser en chef d'école, l'éminent psychophysiologiste français, adoptait une attitude doctrinale et méthodologique qui l'apparentait à la fois aux thèses de Pavlov sur l'étude analytique de l'activité nerveuse supérieure, et à celle de Watson sur le comportement conçu comme global ou « molaire ». Comme le signale Bresson (1994), il y a une différence « entre la position de Piéron et celle qui va se développer aux Etats-Unis de Watson à Skinner... Pour les behavioristes américains, la psychologie n'a pas à se préoccuper des mécanismes cérébraux. On se limite à la détermination des lois de comportement, on ne s'occupe pas des processus et des conditions de leurs relations que la physiologie pourrait éventuellement mettre en évidence. ». Piéron (1908) n'écrivait-il pas: « la conscience se manifeste à nous même comme révélateur de nos états internes, révélateur tout spécial, tout personnel, et incompatible par là-même avec la généralité scientifique... ». Ainsi, pour Parot-Locatelli (1992), si Piéron assignait à la psychologie le comportement pour objet, « s'il peut en cela apparaître comme l'un des fondateurs de la psychologie « objective », il imprima cependant à la psychologie française une spécificité qui n'en fit pas une « psychologie du comportement », en raison de son appel constant à la physiologie, absent des préoccupations behavioristes ». Piéron (1915) écrivait: « La physiologie doit s'efforcer de sous-tendre la psychologie: à cette tâche, j'ai voulu participer. ».

Piéron (1908), lorsqu'il parle du progrès phylogénétique, nous semble bien plus proche de la pensée de Freud que de celle de Watson: « La mémoire individuelle joue un rôle qui ne cesse de croître dans le progrès du psychisme, absolument conditionné par la continuité d'une chaîne qui réunit à chaque moment du présent et du passé, chère à M. Alfred Giard, qui en a montré toute l'importance, a été maintes fois vérifiée; mais elle ne doit pas rester localisée à l'individu, car les acquisitions se transmettent, et ce n'est qu'en jouant sur les mots qu'on peut nier l'hérédité des caractères acquis, sans laquelle il n'y aurait point de progrès phylogénétique, point d'évolution. », -nous reviendrons sur ce point plus loin, un commentaire l'éclairera à la lumière du marxisme-.

Pour clore cette série d'arguments montrant les positions de Piéron, nous le citerons dans un extrait, que la connaissance des positions behavioriste pourrait rendre suffisant à montrer que l'on ne peut lui octroyer la paternité du behaviorisme: « Dussè-je paraître soutenir un paradoxe, je dirai... qu'il n'y a nulle opposition entre l'introspection et la psychologie objective... » (Piéron, 1908). Il écrira un peu plus tard que, des méthodes qu'utilisera la science du comportement, « la méthode introspective n'est certes pas la plus satisfaisante. » (Piéron, 1916).

Il deviendra le directeur de *L'année psychologique* en 1912, succédant à Alfred Binet, revue qui, outre la publication de nombre de ces travaux, sera un pilier de l'introduction de la psychologie objective en France. L'idée fondamentale qui avait présidée à la création de cette revue -sous la direction de Binet-, était de faire de la psychologie une discipline scientifique, une science de la nature, qui utiliserait la méthodologie expérimentale de la physiologie pour étudier les phénomènes psychologiques.

On peut tout de même regretter que les positions de Piéron n'aient pas eu un écho plus important. Ses travaux auraient pu être l'occasion du développement d'une véritable psychologie du comportement française.

Littman (1971) voit plusieurs raisons à ce « mutisme ». Il les trouve chez Piéron, qui ne s'est pas imposé comme le chef de file charismatique d'une nouvelle discipline, « ne développant pas les implications du programme de la doctrine du comportement qu'il avait énoncé », s'occupant plutôt du domaine neurophysiologique, et devant, par là même, « accepter la responsabilité d'expliquer la conscience » -lui refusant cependant un statut causal-.

Il importe de constater que les travaux de Piéron tombent en France dans un désert intellectuel. Ce qu'il préconise semble connu des milieux intellectuel et scientifique. Cependant, la psychologie scientifique et expérimentale, représentant une partie relativement petite du système universitaire français -la psychologie étant encore dominée par la médecine et la philosophie-, et le point de vue d'une psychologie objectiviste ne paraissant pas primordial auprès des étudiants, Piéron n'avait donc pas accès à un large public ou même à un public réceptif. Littman (1971) écrit: « En conséquence, il y avait seulement quelques personnes pour lesquelles le message de Piéron pouvait avoir une portée polémique; ils étaient marginaux et plutôt sans influence sur la scène intellectuelle française; et dans tous les cas, les positions de Piéron étaient trop modérées. ».

La psychologie française n'était pas encore préparée, intellectuellement et institutionnellement, à recevoir des idées comme celles de Piéron et à leur donner un écho. Le poids de la tradition des structures traditionnelles régissant alors l'université française, que Piéron dénoncera, sera l'un des obstacles majeurs que rencontreront ses idées. Fraisse (1967a) écrit que « Si l'École Pratique des Hautes Etudes et le Collège de France accueillent la psychologie scientifique, les Universités sont restées longtemps sur la réserve. A Paris, c'est par le truchement de l'Institut de Psychologie fondé en 1921 par H. Piéron que s'est d'abord enseignée la psychologie scientifique et les étrangers étaient, jusqu'en 1939, plus nombreux que les français à suivre son enseignement. ».

Contrairement à ce qui se passe aux Etats-Unis, en Europe, la psychologie doit conquérir sa place. Pour s'instaurer comme discipline scientifique, elle devra déborder la philosophie.

De plus, les prédécesseurs de Piéron en France, les auteurs qu'il cite souvent comme ces référents, Ribot, Janet, Binet, ont imprimé une orientation psychopathologique et psychiatrique à la psychologie française, la marquant d'une empreinte clinique caractéristique qui subsiste encore aujourd'hui.

d) La psychologie de réaction en Amérique: Watson (1878-1958)

C'est en mars 1913 -alors que Watson s'est rendu compte, que la psychologie ne sera jamais une science exacte si elle ne produit pas elle-même son objectivité, c'est-à-dire, si elle ne définit pas son objet scientifiquement- que paraît dans la *Psychological review*, sous la plume de John Broadens Watson, le texte inaugural, ou plutôt le manifeste, de la pensée behavioriste, intitulé: *Psychology as the behaviorist view it*, que l'on traduit en français par: « La psychologie telle que le behavioriste la voit »; les fondements de la conception behavioriste de la psychologie y sont formulés. C'est l'acte de naissance d'une conception psychologique nouvelle. Pour Watson, la méthode qu'utilise la psychologie animale est féconde, et l'on se doit de procéder en psychologie avec l'homme comme on le fait avec l'animal.

Jennings (1868-1947) sera le premier à populariser l'emploi en biologie et en psychologie animale du mot « behavior ». L'importance de la conception darwinienne de l'origine des espèces -qu'il développa en 1859 dans son ouvrage: *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle*- est ici primordiale. En effet, le darwinisme a permis d'admettre la continuité des séries biologiques. Tilquin (1942) considérait le behaviorisme comme « le petit-fils de la biologie darwinienne. ». Cette conception a permis une réelle offensive contre le finalisme, offensive que les biologistes tentèrent de développer dès la fin du XIXème siècle. Cependant, ils partaient d'une

conception trop simplement mécaniste, cherchant à démontrer que toute activité animale pouvait s'expliquer d'une façon purement mécanique. Les précédentes tentatives de réforme des différentes écoles qui prônaient l'établissement d'une psychologie scientifique, adoptaient un point de vue résolument physiologique, tendant à assimiler la psychologie à la physiologie. L'idéal scientifique du behaviorisme sera plutôt la biologie -à commencer par la biologie darwinienne-, notamment cette branche de la biologie évolutionniste qui se consacre à l'étude des phénomènes de comportement chez les animaux inférieurs. La psychologie animale à laquelle Watson s'est d'abord adonnée semble bien proche de cette biologie. L'intérêt de la psychologie devra se porter sur l'organisme pris comme un tout. Au départ, la conception de Watson est d'inspiration nettement biologique, mettant l'accent sur les interactions de l'organisme avec son milieu. Le fait fondamental de la conception darwinienne est le caractère adaptatif des actions humaines et animales. Watson assignera comme tâche à la psychologie, en tant que science naturelle, l'étude de la totalité des adaptations humaines. La psychologie est l'étude du couple stimulus-réponse, Watson se trouve alors dans un schéma mécaniste car, écrit Tilquin (1942): « d'une part, la relation de stimulus à réponse est une relation de cause à effet et, d'autre part, l'adaptation est conçue par Watson comme le retour à un équilibre détruit ou compromis par la stimulation. ». Les variations dans les réponses, que l'on peut observer quand on passe d'un organisme simple à un organisme plus complexe, tel qu'un animal supérieur comme l'être humain, sont des variations de degré et non des variations essentielles. A cette époque Watson n'est pas encore le behavioriste strict qu'il allait devenir, il cherchait à reformuler les notions classiques de la psychologie traditionnelle en se proposant de les étudier scientifiquement.

La psychologie de Pavlov et Bechterew, que l'on peut qualifier de psychologie de réaction, voulait rester sur le terrain expérimental. La psychologie de Watson, ou plutôt le behaviorisme de Watson, se présente comme une doctrine visant à apporter une solution scientifique à l'ensemble des problèmes posés par le développement et le comportement de l'homme dans son environnement. Il souhaitait une psychologie fondée sur l'observation de la vie réelle, et destinée à fournir une aide pratique aux individus et à la société. Le domaine d'étude que la réflexologie plaçait au premier plan, était le processus nerveux. Le behaviorisme va se préoccuper du corps total, et pas seulement de son système nerveux ou des autres organes pris séparément. Watson (cité par Naville, 1942) écrivait: « Bien que le behaviorisme n'ait pas utilisé immédiatement les méthodes de réflexes conditionnés, on doit admettre que Pavlov et Bechterew ont fourni la clef de voûte de cette construction. ». C'est en 1914 que Watson prend connaissance des travaux de l'école de réflexologie russe, et en particulier, de Bechterew et de Pavlov. La véritable révolution watsonnienne se fera à partir des travaux de Pavlov et Bechterew. Watson se rendait compte du parti que pouvait tirer une science autonome du comportement du phénomène du conditionnement, ce fait offrait une méthodologie d'investigation objective et expérimentale et également un principe d'explication du comportement. « En niant l'existence substantielle de la conscience et en adoptant comme méthode d'investigation et comme principe d'explication le processus de conditionnement, la psychologie behavioriste rompt toutes les attaches qu'elle avait d'abord conservées avec la psychologie subjective et introspective. » (Tilquin, 1942).

Entre 1914 et 1919 Watson passe d'un behaviorisme méthodologique à un behaviorisme que l'on peut qualifier de radical, niant les notions de la psychologie traditionnelle -la conscience par exemple n'est plus simplement ignorée, elle est niée- qu'il juge inopportunes et représentant un frein à l'établissement d'une psychologie véritablement objective. C'est à partir de 1919 que l'on ne trouve plus chez Watson des termes empruntés à la psychologie traditionnelle -tels que: sensation, image...-. Cette nouvelle évolution dans la pensée de Watson, qui ne s'assigne plus la tâche de redéfinir les concepts de la psychologie traditionnelle introspective, est considérée par nombre d'auteurs comme « la révolution » watsonnienne dans le domaine de la psychologie. L'inconvénient capital du maintien de la notion de conscience autonome consiste à consacrer un dualisme insurmontable dans la nature humaine. La conscience est devenue le réceptacle de tout ce que l'homme n'est pas à même d'expliquer convenablement dans le comportement humain, en termes d'événements matériels.

Le behaviorisme de Watson est une tentative de constitution d'une psychologie scientifique, excluant toute référence à la conscience, niant son existence comme principe autonome -en tant que phénomène distinct du comportement objectif de l'organisme animal-, et se donnant, pour objet d'étude des phénomènes psychologiques, le comportement objectivement observable. Le behaviorisme va essayer de comprendre l'homme, en supprimant le dualisme classique persistant en psychologie. Avec Gray (1980) nous pouvons dire que le behaviorisme de Watson est déterministe et matérialiste. Le behaviorisme, au départ, ne nie pas radicalement la conscience, mais sa théorie classique. Il nie, écrit Arnold (1926), « que la conscience soit autre chose que le fonctionnement de certains processus physiologiques, c'est-à-dire, non plus le résultat de ces processus, mais les processus eux-mêmes. ». Elle est comportement. Sa négation chez Watson est la marque de son hostilité face au dualisme, de sa volonté d'imposer le monisme en psychologie. Avec la disparition de la notion de conscience, la théorie traditionnelle de l'introspection, qui repose sur la conviction que le mental peut se saisir lui-même, disparaît. L'introspection était la méthodologie de base de la psychologie traditionnelle, car elle était la seule méthode qui donnait accès au royaume du psychisme. Puisqu'inexacte elle meurt avec le behaviorisme; ne pouvant être l'objet de vérifications objectives, elle est antiscientifique.

Les premiers travaux de Watson portent sur la psychologie animale. Il proposera d'appliquer les mêmes procédés méthodologiques pour la psychologie humaine, établissant la continuité entre celle-ci et la psychologie animale. Watson transposa l'étude du comportement chez l'animal à l'homme. Ses prédécesseurs dans le domaine de la psychologie animale furent l'anglais C. Lloyd Morgan qui, sous l'influence de la pensée évolutionniste, rompit le premier avec les interprétations anthropomorphiques de l'activité animale -montrant la nécessité pour une psychologie animale de décrire le comportement-; puis Thorndike (1874-1949) qui s'appuyant sur les conclusions de Morgan, fit des expérimentations plus systématiques, dégageant sa célèbre « loi de l'effet ». Pour Thorndike, la récompense, le succès, ou l'échec, sont les mécanismes qui sélectionnent les réponses les plus adaptatives. A la même époque Jennings (1868-1947), étudiant des organismes inférieurs, aboutit à des conclusions similaires. Ces deux auteurs feront école, et de nombreux travaux leurs succéderont, des laboratoires spécialisés seront créés aux Etats-Unis. Cohen (1978) dans une courte évocation de l'histoire de Watson, considère celui-ci comme un précurseur en éthologie et précise que « Ces études sur les oiseaux et sur les singes ont permis à Watson de découvrir les limites des expériences en laboratoire sur les animaux. Lorsque Watson passa de la psychologie animale à la psychologie humaine, il n'oublia pas les enseignements qu'il avait tirés de l'observation des animaux dans leur milieu naturel. ».

Le behaviorisme devait naître de l'application stricte à l'homme de la méthode qui consiste chez l'animal à se borner exclusivement à l'étude du comportement observé -cette attitude n'était pas exclusive en psychologie animale et la méthode qui consistait à observer le comportement animal, et à en inférer la situation mentale à laquelle il correspond, demeurait tenace-.

Comme le signale Arnold (1926): « Tandis que d'autres « psychologues objectifs » développaient leurs conceptions nouvelles tout en conservant dans le fond, les idées qu'en apparence ils avaient écartées, seul Watson ose aller assez loin pour briser définitivement avec une conception de l'homme qui n'avait jamais donnée de preuves de sa fécondité et avec des méthodes discréditées par l'insuccès. »; et plus loin: « Watson a démoli l'édifice de la psychologie orthodoxe et a érigé à sa place les fondations d'une science véritablement exacte. ».

Le behaviorisme réfute l'introspection, il nie la possibilité à la psychologie d'avoir comme objets des faits mentaux, des données de la conscience. Le behaviorisme sera l'étude du comportement, il observera, décrira, et éventuellement prédira, le comportement. Il ne voit dans le comportement « que les réactions spécifiques à certains être organisés pour utiliser le milieu (y compris l'organisme qui est lui-même un milieu particulier), dont l'une des plus caractéristiques est chez l'homme le langage, qui permet une combinaison presque infinie de réflexes associés, conditionnés, et constitue la trame même de ce qu'on appelle la conscience. » (Naville, 1946). Le behaviorisme, contrairement à la réflexologie de Bechterew, ne connaît pas que des déterminismes extérieurs, n'oppose pas organisme et environnement.

Watson se démarque également de la physiologie, réfutant l'utilité de connaître les processus nerveux dans l'étude psychologique des comportements. Si l'explication physiologique

est moléculaire, l'explication behavioriste ne peut-être que molaire, le behaviorisme s'occupera de l'organisme dans son ensemble. Watson écrivait d'ailleurs (cité par Arnold, 1926): « Il est parfaitement possible pour un observateur du comportement ignorant absolument tout du système sympathique, des glandes et des muscles lisses, ou même ignorant tout du système nerveux central, d'écrire une étude parfaitement compréhensive et exacte sur les émotions. ». Arnold (1926) commentera les positions de Watson: « Une science behavioriste non physiologique n'existe pas encore, mais il serait prématuré d'affirmer que l'existence d'une telle science est impossible. Les phénomènes du comportement sont beaucoup trop complexes pour être expliqués en termes physiologiques; la conception physiologique est donc beaucoup trop étroite pour englober tous les phénomènes du comportement. ».

L'objet du behaviorisme sera le couple stimulus-réponse. Seules les actions du milieu et de l'environnement sont capables de déterminer le comportement et ses variations, l'hérédité et les instincts ne prenant pas part dans les processus de maturation psychologique de l'homme. Pour Watson, le behaviorisme est mécaniste, en ce sens qu'il considère l'enfant comme une « masse protoplasmique vivante » que l'on va pouvoir former « suivant les spécifications nécessitées » par les règles sociales en vigueur. Il se règle sur une hypothèse déterministe intégrale. La science ne fait pas autrement, elle bannit la téléologie, refuse la notion de finalité. L'explication scientifique repose uniquement sur le principe du déterminisme: le présent ne s'explique pas par le futur mais par le passé. Les instincts sont considérés comme des réactions plus nécessaires à la vie que d'autres -mais dont l'origine réside également dans un stimulus immédiat-, et la mémoire comme un mécanisme de rétention de l'expression.

Le behaviorisme est une science naturelle, il doit utiliser les outils des sciences naturelles et atteindre une objectivité totale. Watson, écrit Naville (1946) « nie tout ce qui dans l'individu ne dérive pas directement de modifications organiques ou fonctionnelles survenues par suite du comportement dans un milieu donné. ». Le comportement doit pouvoir expliquer tout ce que l'on rapporte habituellement au psychisme. Il n'y a pas deux substances dans l'être vivant, le problème de la conscience est donc rejeté d'emblée avec l'abandon du vieux dualisme. « Comme toute science, le behaviorisme postule le déterminisme. La croyance au déterminisme, combinée avec le monisme matérialiste, fonde un déterminisme matérialiste qui exclut évidemment toute causalité psychique. » (Tilquin, 1942).

En France, le premier traité de psychologie collectif fut publié en 1925 -sous la direction de Georges Dumas-. Il n'accordait encore que peu d'importance à la psychologie objective, et c'est aussi pourquoi l'exposé et la critique de la psychanalyse, au lieu de prendre une allure scientifique, furent surtout menés d'un point de vue littéraire, moral, ou purement thérapeutique. Voici par exemple, comment, dans la première édition du Traité de Psychologie (1925, -cité par Naville 1946-), était présentée la psychologie objective:

« Ce serait être incomplet que de ne pas dire quelques mots d'une direction nouvelle, beaucoup plus pratique que théorique, qui ne tend à rien moins qu'à constituer une « psychologie de réaction », comme nous l'avons appelée dans notre chapitre de méthodologie. »

« Il y a une psychologie de réaction très étroite, issue des travaux de Pawlow et de Bechterew sur les réflexes conditionnels, qui prétend, avec Bechterew, substituer à l'étude des états de conscience une étude des réflexes neuro-psychiques, considérés dans leurs manifestations sécrétoires ou motrices et se distinguant des réflexes ordinaires uniquement parce qu'ils impliquent une modification de la réaction actuelle sous l'influence de l'expérience antérieure de l'individu. « Tout acte neuro-psychique, écrit Bechterew, peut-être réduit au schéma d'un réflexe où l'excitation, atteignant l'écorce cérébrale, éveille les traces de réactions antérieures et trouve, dans celles-ci, le facteur qui détermine le processus de la décharge, » Et sous le nom de Psychologie objective, Bechterew a écrit tout un livre pour étudier la diversité des phénomènes psychiques de ce point de vue extérieur qui devient d'autant plus difficile à défendre à mesure qu'on s'élève de la vie sensitive et instinctive à la vie intellectuelle et réflexive, où, pour une variété infinie de processus mentaux, nous n'avons jamais affaire qu'à quelques réflexes invariables et grossiers. »

« Une forme beaucoup plus large de la psychologie de réaction, dont Watson a formulé la doctrine sous le nom de behaviorisme, est née d'une analyse du comportement animal sous l'influence des multitudes excitants du monde extérieur. Il s'agit, dans ce cas, non plus précisément de déterminer un processus réactionnel biologique et le mécanisme d'un réflexe, mais de considérer l'ensemble des réactions animales et de les mettre en relation avec leurs excitants.

« Le chapitre de psychologie zoologique, qu'on a pu lire dans notre second volume, est particulièrement représentatif de cette conception, et, comme le remarque l'auteur, l'application du behaviorisme à la psychologie animale est d'autant plus justifiée que l'existence de la conscience animale a été niée par Descartes, sans que cette négation paradoxale puisse être réfutée directement par les faits. »

« ... Quoique le principe même de la psychologie de réaction soit très discuté et que beaucoup de psychologues estiment encore qu'un observateur est dupe d'une illusion quand il croit pouvoir interpréter, sans le secours de l'introspection, cet ensemble de réactions de l'organisme sur son milieu, qui, pour le behavioriste, constitue l'esprit, il n'en reste pas moins que cette nouvelle direction peut être féconde et qu'elle peut aboutir à une psychologie qui, ne considérant que des faits susceptibles d'observation sensorielle, tendra, par là-même, à se rapprocher des conditions d'expérience et de contrôle qui sont celles de la physiologie, de la physique et de la chimie. ».

En 1926 paraît, sous la plume de Valérie H. Arnold, une thèse de doctorat d'université - presque entièrement rédigée par Georges Politzer-, qui tente d'éclairer la psychologie française sur les positions de *La psychologie de réaction en Amérique* -comme l'indique son titre-. C'est la première tentative de compréhension et d'introduction du behaviorisme watsonien en France. Suivront, en 1942, les livres de Pierre Naville: *La psychologie du comportement*, et d'André Tilquin: *Le behaviorisme*.

Comme le soutient Naville (1942), si le behaviorisme est plus précis que la réflexologie issue des travaux de Pavlov, c'est « parce qu'il est plus catégorique, plus radical dans sa méthodologie et ses postulats, tandis que la réflexologie, à cause même de sa spécificité, laisse dans le vague des problèmes importants, des conclusions nécessaires, comme celles qui touchent au problème de la conscience. ».

Naville (1957) écrira également que la psychologie moderne use de « méthodes objectives parce qu'elle a un objet réel et circonscrit. Cet objet n'est pas le psychisme ou la conscience, c'est-à-dire, une substance hétérogène au corps ou même mélangé à lui. Cet objet c'est le comportement, ce que l'organisme ou les ensembles d'organismes font et disent. Par conséquent, la parole et l'écriture, exprimant ce que nous appelons traditionnellement et à tort « la pensée » sont aussi des comportements. Les comportements de l'être humain sont des manières d'être de son organisme, tel que l'a engendré l'espèce, et les résultantes des rapports entre les hommes, où se manifeste l'élément social de leur existence et de leur activité. Par son trait essentiel, la psychologie moderne est donc une science du comportement. »

Fontaine et Rognant (1986) écrivent que la période charnière entre le XIXème et le XXème siècle « est décisive pour l'histoire de la psychologie, elle voit le déclin de la méthode introspective, remplacée dans les laboratoires de psychologie expérimentale par une méthodologie objective telle qu'elle est utilisée depuis des décennies dans les sciences naturelles. Concurrentement se développe une méthodologie clinique dont Freud fut le grand initiateur. »

« De façon schématique, on peut dire que là où la psychologie expérimentale progresse du plus simple au plus complexe, de l'animal à l'homme, du normal au pathologique, du laboratoire à la psychothérapie, la méthode clinique part de la recherche immédiate d'une pratique thérapeutique et évolue en sens inverse, du pathologique au normal, sans ce soucier le plus souvent de l'expérimentation. Le fait que cette seconde démarche ait débouché rapidement sur des thérapies, en même temps que sur une théorie cohérente du fonctionnement du psychisme humain, est pour beaucoup dans le succès qu'elle rencontra, succès qui allait laisser momentanément dans l'ombre le patient cheminement des comportementalistes. En ce sens, ce

que l'on appelle la « révolution behavioriste » n'est en fait que le regard de l'existence d'une autre voie d'approche de la connaissance de l'homme ».

Il est certainement pensable que la primauté de la psychanalyse dans le domaine de la thérapie, lui ait assuré son succès et sa pénétration dans les sphères universitaires, et surtout médicales; il est également probable que l'attachement ainsi opéré ait donné, à la psychanalyse, une légitimité aux yeux des institutions et du tout venant. Cependant, on peut se demander si, évoquer le behaviorisme comme n'étant qu'« une autre voie d'approche de la connaissance de l'homme », ou la psychanalyse comme ayant débouchée « sur une théorie cohérente du psychisme humain », n'est pas une grave incompréhension des thèmes behavioristes. Nous pouvons remarquer la ténacité des conceptions psychanalytiques. Agathon (1982) s'interroge d'ailleurs sur l'intérêt de la tendance qui se développe en thérapie comportementale et qui consiste à intégrer les thérapies comportementales avec différentes psychothérapies. L'auteur se demande si cet éclectisme qui émerge, quoiqu'intéressant, n'implique pas le risque « que la thérapie comportementale perde cette précision scientifique qui fait d'elle une discipline thérapeutique unique »; elle ajoute que « réduire la thérapie comportementale à quelque thérapie cognitive n'est pas pertinent... » (Agathon, 1982).

e) La psychanalyse

Pour retracer brièvement l'arrivée de la psychanalyse en France, nous citerons Van Rillaer (1980): « Il a fallu attendre 1911 pour que paraisse en France un premier petit article sur la psychanalyse. Publié dans la *Gazette des hôpitaux*, il est dû à R. Morichau-Beauchant, de Poitiers. Le chauvinisme et le fait que les français ont leurs propres explorateurs de l'inconscient (en particulier P. Janet) pourraient peut-être expliquer la lenteur de la diffusion du freudisme dans l'hexagone. »

« En 1914, E. Régis et A. Hesnard publient à Paris le premier ouvrage psychanalytique français: *la psychanalyse des névroses et des psychoses*. Les années de guerre sont peu propices au développement de cette nouvelle discipline « made in Germany ». »

« En 1921, arrive à Paris une fervente élève de Freud: Eugénie Sokolnicka. Animée d'un zèle apostolique peu commun, elle réussit à convaincre non seulement des hommes de lettres, mais encore des médecins. E. Pichon et R. Laforgue font une analyse didactique sous sa direction et publient en 1923 un article dans *Le progrès médical*. La « Société psychanalytique de Paris » est créée en 1926, soit 15 ans après la fondation de l'Association américaine... »

Nous ne pouvions débiter ce chapitre sans évoquer en premier lieu, Georges Politzer - Hongrois, venu en France pour poursuivre ses études philosophiques, il défendra la France devenue sa patrie d'adoption-, dont la contribution à une épistémologie de la psychologie à partir des thèmes marxistes, est tout à fait remarquable. Politzer s'impose comme l'auteur emblématique pour notre recherche. Marxiste s'intéressant aux problèmes de psychologie il devait subir, au départ, l'influence de la méthode psychanalytique de Freud. Il eut très vite un regard critique sur celle-ci; d'ailleurs, cette position de critique constructive refusant toute compromission allait fortement marquer les rapports entre la psychanalyse et le marxisme en France.

Le fait que Freud lui-même luttait pour la conquête du monde scientifique amènera Politzer à s'intéresser en premier lieu à la psychanalyse. Naville (1945) écrivait que « les faits dominants de l'évolution intellectuelle à cette époque furent le déclin du bergsonnisme, sa crise, puis l'apparition de la psychanalyse et de la théorie de la relativité. Les travaux des behavioristes furent beaucoup moins répandus. Mais il faut dire cela de façon plus exacte. D'un côté, de grands travaux scientifiques s'établirent définitivement dans la science: c'est le cas de la physique relativiste. De l'autre, des sciences plus neuves débroussaillèrent de nouveaux terrains: c'est le cas avec la psychanalyse, le behaviorisme et certaines parties de la physiologie nerveuse et de la neurologie... Dans cette période (1919-1923 environ), le marxisme lutte surtout sous la forme politique. Les incidences sur les autres domaines de l'activité et de la pensée sont encore faibles. Les textes fondamentaux de Marx, d'Engels, de Plechanov, de Luxembourg, de Lénine, sont à

peu près inconnus... La philosophie du XVIIIème siècle est mise sous le boisseau; il n'existe pas un livre convenable sur Diderot, sur d'Holbach ou sur l'Encyclopédie. »

« Les jeunes étudiants « cherchent le réel » dans une atmosphère saturée de l'idéalisme universitaire, à travers les nouveautés de la science, et plus ou moins influencés par le développement politique du communisme. Dans ces conditions la psychanalyse de Freud présente des traits attirants. »

La question qui pourrait résumer une partie des réflexions et de l'évolution de la pensée de Politzer, concernant son apport à la psychologie, pourrait être: à quelles conditions une psychologie concrète est-elle possible? Au départ, la critique de Politzer ne se fera pas du point de vue du matérialisme dialectique. Il cherche d'abord une conception « d'un concret » qu'il n'a lui-même pas bien défini -il tend à définir la psychologie concrète par son caractère individuel spécifique-. Puis c'est négativement qu'il finira par régler le problème des conditions d'une psychologie concrète. Naville (1945) écrivait: « Sa propre notion du concret se dissoudra dans la conception classique du matérialisme dialectique et de la lutte sociale. ».

Le terrain des sciences de l'homme de l'époque est marqué par le bergsonnisme et la psychanalyse, la pensée de Politzer va progresser à travers leurs critiques.

Le regard que nous pourrions porter sur les écrits de Politzer et l'étude des solutions qu'il a pu proposer, nous transporte au centre de notre travail sur l'introduction de la psychologie objective. Politzer tentait dès 1928, dans sa *Critique des fondements de la psychologie*, de créer une psychologie « concrète » s'opposant à la psychologie idéaliste traditionnelle. Il formulait dès 1929, l'exigence d'une articulation de la psychologie avec la théorie marxiste. Il avait auparavant publié ses premières notes importantes sur la psychanalyse, s'interrogeant sur son statut dans *Médecine ou philosophie* en 1924. Cherchant à donner une idée des doctrines psychanalytiques, de la méthode et de sa valeur thérapeutique, mais gardant une certaine réserve, il avait entrepris la défense de ce qu'il appelait une « science jeune et alerte ». Il se plaçait comme un observateur curieux et critique de cette théorie. Ne refusant pas le corps de doctrine de la psychanalyse il soutenait la nécessité d'une reformulation totale de sa charpente théorique, écrivant: « tout le fondement théorique de la psychanalyse est à refaire » (Politzer, 1924). La psychanalyse d'après Politzer (1924) s'éloignait par trop de la psychologie contemporaine en empruntant le langage et les explications à la psychologie du XIXème siècle; « il ne faut pas être très clairvoyant pour deviner que la psychologie ne pourra s'assimiler la psychanalyse qu'en la remettant à neuf » (Politzer, 1924). Politzer, bien qu'à la recherche du concret, demeure sur des positions idéalistes, et cet idéalisme se manifeste dans ses écrits jusqu'en 1927-28.

A cette époque divers moyens sont mis en pratique contre la psychanalyse par ces adversaires. Cependant, alors que les déclarations contre la psychanalyse se basent sur le fait qu'elle n'est pas une science, sa réfutation a lieu sur un terrain qui n'est pas celui de la science: les adversaires de la psychanalyse en appelant au bon sens, à la morale! Les adversaires radicaux de Freud rejettent le seul critère qui vaille quant à la réfutation de la doctrine psychanalytique: le contrôle expérimental. Politzer, en 1925, se pose en défenseur de la psychanalyse -dans *Le mythe de l'antipsychanalyse*-, s'opposant à Charles Blondel parti en guerre contre la psychanalyse; il écrira: « Pour lui, la psychanalyse est un ensemble de textes plus ou moins grotesques, une avalanche de prétention démesurées, une collection d'anecdotes « court-vêtues ». Elle est condamnée à disparaître ... En réalité, quant à moi, la psychanalyse me semble excellente comme « position d'attente ».... Je pense qu'il n'y a aucune raison de s'arrêter au dogmatisme freudien et qu'on peut très bien le dépasser ou faire des réserves, là où la nécessité s'en fait sentir. ». En 1929 il défendra encore cette position: « La psychologie toute entière n'est possible qu'enchâssée dans l'économie... La détermination des faits psychologiques est matérialiste... Il n'y a aucune espèce de contradiction entre la méthode psychanalytique ou la méthode marxiste comme veulent le faire croire certains confusionnistes. » (Politzer, 1929d).

Politzer, bien que critique envers l'idéologie psychanalytique, nie le droit à ces contemporains de supposer que la psychanalyse veut arriver à la vérité par des moyens antiscientifiques. Il se pose en défenseur de l'ambition freudienne de scientificité et de matérialité, déclarant: « c'est précisément avec la psychanalyse que pour la première fois, une psychologie véritable tend à se constituer. Avant la psychanalyse, la psychologie était toujours restée bien en

deçà ou bien au delà de l'homme concret. Elle reste en deçà, en tant que psycho-physiologie ou psychologie générale, et au delà, en tant qu'étude de la conscience, comme le bergsonisme, trop métaphysique au sens le plus honorable du mot, pour pouvoir atteindre la conscience concrète, vivant sa petite vie individuelle ... Quels que soient les prédécesseurs que l'on peut découvrir à Freud, c'est lui qui a pour la première fois, pris par le biais scientifique un problème qui, dans toute sa force, n'avait été traité jusque là que dans la littérature. » (Politzer, 1929d). Politzer voit dans la psychanalyse la première tentative d'étudier l'homme concret, l'homme-acteur. Mais il observe qu'elle devra subir des transformations multiples avant de prendre sa forme définitive, et qu'« il n'est pas impossible qu'elle soit dans sa forme actuelle condamnée à disparaître » (Politzer, 1929c). Il s'oppose à la conception selon laquelle la psychiatrie officielle et antipsychanalytique de son époque est supérieure à la psychanalyse. Il affirme que les adversaires radicaux de Freud ne sont en possession d'aucune vérité scientifique qui puisse justifier leur attitude vis à vis de la psychanalyse, attitude qui n'a, à son avis, rien de rationnel. La psychanalyse est peut-être tout à fait fautive selon Politzer, mais ses adversaires sont incapables de le démontrer.

Rappelons qu'en 1926 Politzer avait rédigé entièrement -à l'exception des réflexions finales- la thèse d'Université de Valérie H. Arnold intitulée: *La psychologie de réaction en Amérique*. Cet ouvrage est la première tentative de compréhension et de diffusion, en langue française, du behaviorisme dans notre pays.

En 1929 Politzer fonde la *Revue de psychologie concrète* -pour Politzer, les expressions psychologie concrète, psychologie matérialiste, et psychologie positive sont alors équivalentes-, dans le but d'unifier les diverses tentatives de fondation d'une psychologie scientifique et de ne pas laisser l'unité de la psychologie -« passage obligé de la constitution d'une science »- dégénérer en compromis. Il affirmait en outre que l'établissement de la psychologie en science implique une conception claire de ses fondements, et « l'élimination de la forme mythologique et de la forme préscientifique sous lesquelles toute science existe d'abord. ». Il écrira, dans l'éditorial du premier numéro de cette revue: « Et comme il y a encore des psychologues qui croient que le nouveau mouvement a remis en question tout, sauf l'hypothèse de la vie intérieure, il faudra commencer par insister ici, très particulièrement sur la critique de la doctrine de la vie intérieure, sous toutes ces formes, et organiser une discussion systématique du behaviorisme dans toute son étendue. » (Politzer, 1929a); ou encore: « il s'agira notamment de soumettre à un examen l'actuelle structure théorique de la psychanalyse, qui, après un grand essor, est arrivée aujourd'hui à une période de stagnation qui s'explique peut-être par le fait que les recherches psychanalytiques sont emprisonnées dans des constructions théoriques insuffisantes. C'est en ce sens que nous ouvrons dès maintenant un chapitre permanent consacré à la crise de la psychanalyse. » (Politzer, 1929a). Il aborde dans ce numéro la crise de la psychanalyse, affirmant le besoin d'une rénovation de la psychanalyse. Si, à cette époque, Politzer s'intéresse au behaviorisme, c'est par rapport à sa négation de la vie intérieure et par référence à la notion de comportement. Cependant, il n'y voit encore qu'une tentative avortée de plus, proclamant l'insuffisance de la notion de comportement (Politzer, 1929f). Lors de cette tentative de rénovation de la psychanalyse, Politzer se trouve face à des contradictions insurmontables. C'est l'étude plus approfondie du matérialisme dialectique qui lui montrera l'impasse dans laquelle il s'est lui-même avancée. Il écrira: « Il est possible... que la réforme (de la psychologie) implique un sacrifice beaucoup plus grand que les critiques les plus avancés ne l'ont pensé. Il est possible, en effet, que la réforme doive consister justement à rompre avec toute la psychologie telle qu'elle a été jusqu'ici. Qui sait? La « psychologie » n'est peut-être qu'une illusion de philosophes, prise au sérieux par des physiologistes, et l'idée même d'une psychologie scientifique un mensonge caractéristique des deux dernières générations. Le dernier mot du mouvement critique contemporain pourrait bien être qu'il n'y a dans l'ensemble des sciences de l'homme aucune place pour une « science » psychologique. » (Politzer, 1929b).

Politzer rédigera, sous le pseudonyme de T. W. Morris (1939), un dernier article intitulé *La fin de la psychanalyse*, où il propose un ultime bilan de l'état de la psychanalyse et remarque que les espoirs placés dans la psychanalyse ont été injustifiés.

Commentant le retrait de Politzer du domaine de la psychologie, Lefevre (1957) écrit « Or, à ce moment là, parmi les cercles marxistes, s'était répandue une thèse aujourd'hui inacceptable mais qui parut alors un pas en avant. On estimait généralement que le marxisme constituait une

science, mais une science unique: l'économie politique. Effectivement, dans la période immédiatement antérieure, le marxisme passait pour une vague philosophie, ou pour une sociologie confuse. A partir de 1930 environ, la philosophie et la sociologie, et les autres sciences, eurent mauvaise presse chez les marxistes. Il y eut des discussions sur ce point, d'ailleurs confuses. La thèse de la réduction à l'économie politique triompha d'autant plus durement qu'elle resta presque toujours inexprimée, implicite. On se mit à faire de l'économie politique (ce qui n'était pas un mal) en rejetant la philosophie au niveau d'une vague introduction à l'économie politique, et la psychologie dans le néant (ce qui était une grave erreur et une mutilation). »

« A partir de cette époque, Politzer abandonna ses ambitions de psychologue. Se réservait-il d'y revenir un jour? cherchait-il à s'équiper intellectuellement, à se préparer pour ce jour? Peut-être. Mais en fait il n'écrivit plus que rarement sur les questions de psychologie, et surtout sur le mode polémique. ».

Nous devons ajouter que la mort tragique de Politzer -qui fut arrêté en février 1942 et exécuté par la Gestapo, après avoir refusé de servir la propagande nazie-, mit fin à toute possibilité d'évolution ultérieure de sa pensée.

L'un des problèmes que rencontrera la psychologie, pour liquider la psychologie classique, en dehors des difficultés idéologiques, réside dans l'aspect matériel de la crise. En sus de réfuter des idées, il faut réfuter une institution, éliminer une réalité économique. De même, l'unification d'une psychologie nouvelle n'est pas pure entreprise idéologique, des données matérielles découlant des lois économiques.

Politzer, en créant sa *Revue de psychologie concrète*, souhaitait que sa publication soit le premier organisme matériel de la nouvelle psychologie en voie d'unification. Seulement, cette tentative, prématurée sans doute, se soldait en quelque sorte par un échec; la revue ne vécut que le temps de parution de deux numéros. L'écho qu'allaient recevoir les propos de Politzer, dans sa tentative de reléguer la psychanalyse à une doctrine idéaliste réactionnaire, ne fut que de peu d'importance. Il semble que Politzer n'ait pas été entendu lorsqu'il a abordé le problème de la psychologie...

f) La psychologie objective

La psychologie positive devra faire abstraction de l'âme, de la conscience, et plus généralement de la vie intérieure. « La psychologie devra indiquer le fait précis dont il s'agit de s'occuper, et cela objectivement, en mettant en évidence la structure même du fait, et non le motif humain qui nous y rattache. » (Politzer, 1929f).

Les représentants du mouvement issu de Wundt opéraient une critique de la forme. Le mouvement se développant avec la Gestalttheorie, et le behaviorisme semble s'attaquer au fond lui-même. Il ne s'agit pas, pour le behaviorisme, de discuter sur la forme à donner à l'étude de la vie intérieure, puisque justement il nie l'existence d'une vie intérieure. Politzer (1928) écrivait:

« En fait, il n'y a qu'une seule tentative sincère de psychologie objective: le behaviorisme, tel qu'il résulte des idées fondamentales de Watson. Il a fallu cinquante ans et les échecs successifs de Wundt, Bechterew et d'autres, la révélation du caractère mythologique de la psychologie physiologique dès qu'elle dépasse la physiologie des sensations, pour que, de l'étude du comportement animal, jaillisse enfin une conception positive au sens rigoureux du terme. »

« Le grand mérite de Watson... c'est d'avoir enfin compris que l'idéal de la psychologie, science de la nature, implique un renoncement absolu et sans conditions à la vie intérieure. Jusque là les psychologies objectives ne l'étaient que dans les préfaces et elles avaient l'habitude de réintroduire dans le texte, avec plus ou moins de naïveté les notions introspectives. Watson a compris que l'attitude sincèrement scientifique exigeait que l'on fit table rase de tout ce qui est introspection et spiritualité, et il a réussi ce qui avait échappé aux plus grands champions de la psychologie objective: penser jusqu'au bout l'exigence de l'objectivité en psychologie... »

« Mais bien qu'elle arrive à présenter une conception de la psychologie enfin conforme à l'idéal de l'objectivité, la tentative de Watson est frappée de la même insuffisance que les précédentes: elle sauve l'objectivité, mais perd la psychologie... »

« En effet, seul le comportement et son mécanisme observé du dehors peuvent intéresser un behavioriste au sens propre du mot. Mais, alors, la psychologie est tellement objective qu'elle se noie, pour ainsi dire, dans l'objectivité, et tout ce que le behaviorisme pourrait nous enseigner serait de l'ordre de la mécanique animale. Il y a là une solution désespérée; le behaviorisme supprime l'énigme de l'homme et ne peut mettre, lui aussi, précisément parce qu'il a éliminé le propre du fait psychologique, que des promesses à la place. ».

Cette position que Politzer adopte à l'encontre du behaviorisme évoluera avec le cours de sa pensée. Naville (1945) précise que Politzer se heurtait alors à une contradiction: « comment fonder une psychologie scientifique qui soit à la fois objective, et qui respecte le caractère spécifiquement subjectif de l'activité humaine? La psychanalyse répond largement à la seconde condition, tandis que le behaviorisme satisfait évidemment à la première. ». Politzer (1928) écrivait que « La psychologie concrète représente la véritable synthèse entre la psychologie objective et la psychologie subjective. Elle donne raison à l'une de n'avoir pas voulu d'une psychologie qui ne fut pas objective, et à l'autre d'avoir voulu conserver le caractère propre de la psychologie, mais elle condamne les deux à la fois pour avoir tout sacrifié à ce qui ne représente que l'une des conditions d'existence de la psychologie positive. Elle réalise en même temps ce qu'aucune d'elles n'a pu faire: une psychologie objective, en même temps que proprement psychologique. ».

Politzer franchira le pas qui le séparait de la psychologie objective, lorsqu'il déclarera que la psychologie concrète c'est la psychologie matérialiste -ce matérialisme étant celui que Marx et Engels ont développé et qui est devenu le matérialisme dialectique-. Il écrira dans le numéro 2 de sa *Revue de psychologie concrète*: « La psychologie tout entière n'est possible qu'enchâssée dans l'économie... C'est donc bien le matérialisme dialectique qui représente la véritable base idéologique de la psychologie positive. » (Politzer, 1929d). A partir de cette période Politzer commencera à tourner le dos à la psychologie. Nous pouvons comprendre cette attitude à travers ce nouvel extrait, où il subordonne la psychologie à l'économie, à l'étude des rapports sociaux -le fait psychologique se trouvant surdéterminé par le fait économique-: « Le déterminisme psychologique en lui-même n'est pas un déterminisme souverain: il n'agit et ne peut agir qu'à l'intérieur, et pour ainsi dire dans les mailles du déterminisme économique... Si l'on veut une comparaison, on peut dire que la psychologie est à l'économie ce que la physiologie serait à la physique et à la chimie, s'il était vraiment possible de réduire entièrement les faits physiologiques à des processus physico-chimiques; bref, une science qui n'est qu'une étape dans l'étude complète dans l'étude des faits dont elle s'occupe... La psychologie ne détient donc nullement le « secret » des faits humains, tout simplement parce que ce secret n'est pas d'ordre psychologique. Les faits humains sont soumis à une détermination qui est matérielle, bien qu'elle ne soit pas simplement celle de la matière. C'est pour cela que nous disons que la psychologie positive n'est possible que sur le terrain du matérialisme moderne, tel qu'il est issu des recherches marxistes. » (Politzer, 1929d).

g) La difficile installation d'une psychologie nouvelle

Toute tentative de critique de la psychologie classique soulève systématiquement une tentative de réduction de cette critique, visant à montrer qu'il n'y a pas d'opposition, de coupure, entre la nouvelle psychologie et la psychologie classique, allant même jusqu'à montrer que ce qui est bien dans cette nouvelle psychologie a été voulu et préparé par l'ancienne.

Beaucoup de psychologues, pris dans la psychologie classique de part leur formation et leur pratique professionnelle, et sollicités par les tentatives de la nouvelle psychologie, se trouvent déchirés entre deux mouvements; ils veulent alors prendre ce qui est prégnant dans chacun des deux mouvements et cherchent à les articuler. Certains de ces psychologues semblent procéder par intuition, d'autres cherchent à démontrer la validité de leur point de vue.

La psychologie classique adopte une attitude de résistance passive. Les critiques les plus acharnés de la psychologie classique se montrent encore solidaires de celle-ci. Il y a une course à la psychologie concrète, la psychologie classique espérant se sauver en adoptant un autre langage. Avec Politzer (1929c) nous remarquerons que ceci montre que la volonté de rénovation des psychologues est bien moins sincère que nous ne pourrions le croire d'après leurs déclarations.

La crise de la psychologie pourrait s'interpréter sous cette forme: la psychologie est idéaliste alors qu'elle devrait être matérialiste, et comme elle ne peut s'instituer comme science qu'en devenant matérialiste, des idéalistes voudraient faire oeuvre de matérialisme. Les psychologues contemporains de Politzer se trouvent incapables de renoncer à l'idéalisme, mais ils ne se réclament pas moins de la psychologie concrète, cherchant à bénéficier du prestige qui s'attache à l'épithète « concrète » (Politzer, 1929d).

Faisant référence au behaviorisme Politzer (1929b) écrira: « il n'y a qu'une seule tendance qui ait adoptée jusqu'ici une attitude critique parfaitement claire et qui ait donné, en même temps qu'une formule nette de sa condamnation de la psychologie précédente, un critérium clair pour juger de ce qui est à rejeter ou à conserver. C'est pour la première fois que l'élimination ou la conservation de tel ou tel résultat ou théorie est arrachée au hasard des appréciations individuelles. Tout ce qui implique, de quelque manière que ce soit, l'hypothèse de la vie intérieure, et tant qu'il l'implique est à éliminer », et plus loin: « c'est par une certaine interprétation du couple stimulus réponse qu'on parviendra à une définition véritable du fait psychologique. Il est manifeste qu'il n'y a là qu'une complaisance, en vérité assez servile, pour le point de vue biologique, mais comme ce point de vue n'est pas étranger à la psychologie d'hier, celle-ci pourra ne voir dans le behaviorisme au sens propre du mot qu'un mauvais emploi d'un bon principe et réclamer ensuite le retour à un emploi plus sain, c'est-à-dire à celui qui n'exclut pas la vie intérieure. ».

On comprend comment la psychologie d'hier absorbera la psychologie d'aujourd'hui, profitant de chaque brèche ouverte pour s'y réintroduire. C'est en rompant avec toute la psychologie, telle qu'elle a été jusque-là, qu'une nouvelle psychologie pourra prétendre prendre place.

L'une des positions du mouvement critique envers le behaviorisme à cette époque, est qu'il ne peut y avoir dans l'ensemble des sciences de l'homme de science psychologique, que même s'il peut exister une science psychologique, elle ne pourrait se confondre avec la psychologie. La vision particulière de l'homme, élément central de la psychologie classique, ne doit pas être remis en cause. Il ne semble d'ailleurs pas nécessaire, pour nombre d'auteurs, de chercher une formule convenant en même temps à la psychologie humaine et à la psychologie animale -Politzer défend cette position, alléguant que le fait de chercher une formule s'appliquant à la fois à l'homme et aux animaux, implique de trouver un point commun pour les deux, ce qui entraîne irrémédiablement vers le point de vue biologique, et il fait remarquer que ce point de vue est déjà vicié par la psychologie classique-.

Il ne sera pas facile d'installer une nouvelle psychologie. Comme le note Kanitz (1929), la psychologie classique n'ayant été pendant longtemps que celle de l'homme, de l'homme adulte, blanc et civilisé, la vision qu'elle nous donne de ce dernier et de sa vie psychologique relève étroitement du point de vue de la classe dominante. La reconnaissance de ce point rencontre à l'époque le plus de difficultés. Si les psychologues officiels « ont pu comprendre la réalité de l'influence de la religion et de la morale sur la psychologie, par contre cette influence plus fondamentale qu'exerce sur elle l'économie de la société actuelle est d'autant moins reconnue que la psychologie classique doit précisément fournir un point d'appui à son idéologie. » (Kanitz, 1929). Les théories psychologiques se sont trouvées et sont toujours faussées par le point de vue de la classe dominante. La psychologie classique, ne pouvant reconnaître l'influence du facteur économique, veut établir des causes psychologiques là où la causalité est économique. Il n'est pas possible d'établir une psychologie objective si ce facteur de subjectivité n'est pas éliminé. Comme le relevait Politzer (1929g) on ne peut réclamer la connaissance objective des faits et en même temps subordonner ces faits à la manière de voir et aux exigences d'une classe.

Soulignons que ce n'est pas la nécessité d'une synthèse entre le marxisme et la psychologie qui révèle le fait que l'analyse psychologique ramène à l'organisation économique de la société. Ce fait est justement une confirmation du matérialisme, il ne peut être question de synthèse entre une affirmation et une autre qui en est l'application. Le rôle de la psychologie consiste à ce point de vue de montrer la détermination économique dans la forme même sous laquelle elle a lieu effectivement (Poltzer, 1929g).

4) Idéalisme ou matérialisme

En 1939, Poltzer écrira: « la seule direction qui permettra enfin à la psychologie de devenir quelque chose se trouve dans la direction du matérialisme moderne ... en dépit de l'inextricable enchevêtrement des tentatives et des tendances, la psychologie matérialiste ne se trouve en présence que d'un seul adversaire unique: la psychologie idéaliste. » .

La question fondamentale qui se pose alors, est celle de l'exactitude en matière de psychologie. Les représentants du mouvement matérialiste voulaient introduire, en psychologie, l'idéal d'exactitude des sciences de la nature. Ils accusaient le mouvement idéaliste de faire de la littérature. Selon le mouvement idéaliste, la spécificité des phénomènes psychiques ne permet pas cette introduction, ses tenants accusaient le mouvement matérialiste de scientisme.

Nous pouvons remarquer que la crise de la psychologie prend la forme d'une opposition entre la psychologie classique et la psychologie nouvelle, c'est-à-dire, entre la psychologie idéaliste et la psychologie matérialiste. Le signe le plus frappant de l'idéalisme en psychologie est le spiritualisme, autrement dit: le réalisme de la vie intérieure. Le spiritualisme est le révélateur de l'idéalisme qui l'engendre. A la place d'étudier les faits humains réels, la psychologie idéaliste invente un nouveau monde n'ayant aucune réalité. En fait, pour la psychologie idéaliste il existe une réalité qui s'explique par des significations. La psychologie matérialiste quant à elle ne veut expliquer des réalités que par d'autres réalités.

Il semble utile de rappeler que c'est par une levée de boucliers que la bourgeoisie accueillit la psychanalyse. Au départ, les portes de la science officielle se sont fermées devant elle. La psychanalyse mit vingt ans à atteindre le grand public. Naville (1946) observe que « c'est d'ailleurs après la guerre de 1914-1918 que l'on s'est mis à crier au scandale d'une théorie qui « reflétait » la culture pourrie de la bourgeoisie d'après guerre, bien qu'elle ait été élaborée entre 1900 et 1903. ». Puis, la psychanalyse va gagner du terrain jusqu'à pénétrer dans les sphères officielles, et ceci « parce qu'elle tend à s'édulcorer au lieu de se critiquer, et à se soumettre aux tendances idéalistes qu'elle contient, plutôt qu'à se rapprocher du matérialisme dialectique. » (Naville, 1946).

a) Freud à la lumière du marxisme

Nous nous emploierons à mettre en évidence les rapports entre la psychanalyse et le matérialisme historique. Des critiques plus générales ont été formulées à de nombreuses reprises -le lecteur intéressé par ces travaux pourra consulter l'ouvrage de Van Rillaer (1980): *Les illusions de la psychanalyse*, ainsi que de nombreux articles sur le sujet: citons à titre d'exemple: Edward Erwin, 1981; E. Erwin, 1984; Jacques Lecomte, 1991a; J. Lecomte, 1991b-.

Freud est docteur en médecine en 1881 et privat-docent de neuropathologie en 1885. Il s'établit comme médecin à Vienne en 1886. Il fera deux séjours en France au début de sa carrière de clinicien: l'un auprès de Charcot en 1885, et l'autre auprès de Bernheim en 1889.

Force est de constater que Freud n'évoque pas Marx, qui n'a jamais fait partie de son champ culturel. Il a méconnu l'apport du marxisme. Nous nous interrogerons donc sur le fait que différents mouvements se réclamant de la psychanalyse associèrent leurs noms au marxisme. Lors de cette évocation, le freudo-marxisme, de par sa diffusion, est certainement le nom qui viendra spontanément au lecteur. Cette doctrine qui opère un piratage de la psychanalyse d'une part et du marxisme d'autre part -et cela dans une même mesure-, et qui est bien trop ouvertement mystificatrice pour l'érudit, a marqué son époque. Nous nous devons de l'évoquer, en parlant notamment d'auteurs tels que Reich ou Marcuse. Cependant, si le freudo-marxisme a certainement laissé une empreinte importante dans le paysage populaire, d'autres doctrines -qui apparaîtront plus tard-, marquent une opposition aux usages idéologiques de la psychanalyse, considérant l'oeuvre de Freud comme scientifiquement homologue à celle de Marx. Elles refusent de cautionner l'usage politique qui a été fait de la psychanalyse.

Nous chercherons à démasquer les tentatives consistant à concilier le marxisme et la psychanalyse, quelquefois dénoncées par des psychanalystes, d'autre fois par des marxistes.

Il est d'ores et déjà important de souligner que c'est Freud lui-même qui s'est prononcé pour une perception large de ses idées. Il voulait assigner à la psychanalyse le rôle explicatif fondamental du point de vue de la société. Toute tentative de négation de ce rôle était perçue par Freud comme une résistance affective:

« je ne crois pas inutile de rappeler expressément qu'en établissant ces rapports, je n'oublie nullement la nature complexe qu'il s'agit de déduire et que ma seule intention est d'ajouter aux causes connues ou non encore reconnues de la religion, de la morale et de la société, un nouveau facteur qui se dégage des recherches psychanalytiques. Je dois laisser à d'autres le soin d'opérer la synthèse de tous ces facteurs. Mais la nature du nouveau facteur que nous signalons est telle qu'il ne pourra jouer dans la future synthèse que le rôle principal, alors même que pour lui faire assigner ce rôle il faudra vaincre de fortes résistances affectives. » (Freud, 1912).

Il écrira plus tard:

« En tant que psychologie des profondeurs, doctrine de l'inconscient psychique, elle (la psychanalyse) peut devenir indispensable à toutes les sciences traitant de la genèse de la civilisation humaine et de ces grandes institutions, telles qu'art, religion, ordre social. Je l'entends ainsi: la psychanalyse a déjà notablement aidé à résoudre les problèmes que posent ces sciences, mais ce ne sont là que de faibles contributions au regard de ce qu'elle pourrait faire quand historiens de la civilisation, psychologues des religions, linguistes seront mis à même de se servir eux-mêmes du nouvel outil d'investigation que l'analyse leur met en main. » (Freud, 1925).

Le champ des sciences humaines, comme nous l'avons vu, tend à s'établir comme science objective avec le matérialisme historique qui se présente comme la base de la science des rapports sociaux. Le matérialisme historique, c'est le matérialisme dialectique appliqué à l'histoire des sociétés humaines; il n'y a pas lieu de relever une opposition entre le terme historique et le terme dialectique souligne Naville (1946). Néanmoins, il est utile de signaler que le matérialisme historique est en quelque sorte perçue comme une vulgarisation de la dialectique matérialiste; « ... le progrès de l'un à l'autre est évident et mériterait d'être à nouveau soigneusement analysé... En un sens la dialectique et l'histoire ne qualifient pas le matérialisme sur le même plan. La base historique d'une conception du développement de l'humanité ne préjuge pas entièrement de ses autres aspects. » (Naville, 1946).

Quelle est la place de la psychanalyse -qui se présente comme la science de l'inconscient- dans ces sciences humaines ?

La psychanalyse est présentée comme l'Explication des faits humains, de tous les faits humains. Elle cherche à s'établir comme système de référence, et ceci en entrant en opposition avec le matérialisme historique dont elle conteste la portée explicative.

Nous allons examiner la psychanalyse à l'aide du marxisme et du matérialisme dialectique. La question pourrait donc se poser ainsi: quels sont les rapports entre psychanalyse et marxisme? Nous pouvons même poser la question: psychanalyse ou matérialisme historique? La psychanalyse

tend à occuper la place du matérialisme historique dans l'explication des faits humains dans leur ensemble.

Quelle est la place de la psychanalyse dans le champ des sciences humaines, quels sont les rapports entre psychanalyse et sciences sociales? C'est dans le sens de la relation entre la psychanalyse et les sciences sociales, que l'on trouvera la place de la psychanalyse dans le champ des sciences humaines.

Que cela concerne la religion, l'art, la philosophie..., Freud va dans le sens d'une psychologisation des processus sociaux. Il se sert de l'analogie entre la névrose -rappelons que la psychanalyse a pour origine une théorie des névroses- et le fait social qu'il considère. Il écrit dans *Totem et Tabou* (1912): « les névroses présentent des analogies frappantes et profondes avec les grandes productions sociales de l'art, de la religion, et de la philosophie; d'autre part elles apparaissent comme des déformations de ces productions ». Sur la religion il écrit, dans *L'avenir d'une illusion* (1907): « Je demeure persuadé que les phénomènes religieux sont comparables aux symptômes névrotiques individuels ». Il part donc d'une comparaison tout à fait subjective pour postuler ensuite une relation objective. Freud écrit que la religion a de fortes analogies avec la névrose individuelle, et qu'elle « n'est qu'une névrose de l'humanité » -dans *Moïse et le monothéisme* (1939)-. Le psychisme devient le point de départ, la forme première des faits sociaux. Il apparaît évident que cette extrapolation du champ du psychisme -au sens freudien- au champ des faits sociaux, soulève bien des critiques du point de vue du matérialisme historique. Séve (1977) souligne que pour Freud: « la colossale réalité historico-sociale des institutions et des idéologies religieuses comme des rapports sur lesquels elles reposent, loin d'être la base objective de la religiosité individuelle, ne serait en quelque sorte qu'une simple projection de la conscience croyante. », c'est là un des points essentiels de l'opposition de la psychanalyse au matérialisme historique. Chez Freud la réalité sociale est considérée comme la manifestation collective de l'individualité psychique -qui est la forme première-, et non comme le fondement réel des comportements individuels. La psychanalyse met l'individu au centre du monde, or, pour les marxistes, l'individu pur n'existe pas, ce qui en subsiste à l'analyse est plus ou moins le résidu d'inter-actions collectives et sociales. Il y a chez Freud conversion d'un fait social objectif en un processus psychique. Freud en arrive en dernière analyse, à expliquer la société à partir de la psychologie collective, qui elle-même s'étaye sur l'analyse du moi -pour cela on se référera à *Psychologie collective et analyse du moi* (1921)-. Comme le relève Naville (1946): « on voit tout de suite par où pêche l'analogie entre la doctrine freudienne du refoulement et la conception marxiste des superstructures idéologiques. D'abord, Freud met l'accent sur l'aspect individuel du mécanisme, bien qu'il ait ensuite tenté de l'étendre aux sociétés (dans *Totem et Tabou*, dans *La crise de la Civilisation* et dans *L'avenir d'une Illusion*). Mais justement, il renverse alors l'ordre naturel des termes, car c'est en partant des interdits sociaux et de leur contenu économique historique que prennent tout leur relief les conflits individuels qui aboutissent au refoulements, et non l'inverse. », pour l'auteur cette erreur constitue l'aspect le plus dangereux de la psychanalyse.

De la même manière, s'il est incontestable que certaines conduites humaines peuvent être caractérisées comme étant la reproduction de conduites passées, la notion d'automatisme de répétition « fondamentale dans la psychanalyse, est mythique lorsqu'elle se réfère à des complexes et instincts pris en soi, hypostasiés par rapport aux conditions réelles, à l'histoire réelle déterminant les conduites ainsi dénommées. » (Bonnafe *et al.*, 1949). Chez l'individu les circonstances génératrices de conflits non conscients résultent toutes, directement ou indirectement, des mythes régnants dans une société donnée et non, comme le prétend la psychanalyse, de conflits instinctuels. L'apport de Freud concernant la découverte, derrière certaines manifestations psychopathologiques, de situations imaginaires intensément ressenties par l'individu, est indiscutable; il n'en demeure pas moins que ces situations ont pour nous valeurs de mythes, et il ne saurait être question d'interpréter ces situations avec les grilles de lecture du refoulement. L'origine, la signification et le rôle des mythes ont été développés par la critique marxiste: ils expriment et masquent à la fois les souffrances de la société. Bonnafe *et al.* (1949) écrivaient: « Il n'est pas surprenant de les retrouver chez des malades dont le trouble porte essentiellement sur certaines modalités de leur rapport avec les autres membres de la collectivité. Ce n'est pas le fait du hasard ou d'une disposition fondamentale de l'esprit humain que mythes et

symptômes parlent le même langage. Ils sont le fruit des mêmes situations concrètes, transposées du plan de la collectivité à celui de l'individu. Une profonde analogie se laisse ainsi découvrir entre l'idéologie mystifiée et la névrose. Celle-ci apparaît lorsque dépérit une idéologie de classe, lorsque l'évolution historique permet chez certains individus une prise de conscience qui vient heurter la puissance magique du mythe. Elle est le vide, le désarroi, l'angoisse de sa disparition, ensemble niée et pressentie. ». La psychanalyse découvre les mythes à l'origine des symptômes et ne peut donc saisir cette signification profonde de la névrose qu'est le moment et l'aspect de la lutte des classes. Elle tend au contraire à considérer les mythes comme causes nécessaires et suffisantes de ces symptômes, et finalement à consacrer leur existence en tant qu'entité interne de l'homme. Ceci montre la méconnaissance du marxisme où les mythes « constituent seulement des facteurs médiats à travers lesquels la réalité sociale atteint l'individu. » (Bonnafe *et al.*, 1949). Ces pensées fantasmatiques, ces productions imaginaires, ne sont pas des réalités en elles-mêmes. Les psychanalystes se limitent au monde des images, images prises pour la réalité sur le critère de ces images elles-mêmes, démarche tautologique. Nous insistons donc sur l'irrationalisme sous-tendu par la doctrine psychanalytique. Lorsqu'il est fait référence aux rêves dans la psychanalyse, Naville (1946) fait remarquer que: « Parler des rêves de la société comme des rêves de l'individu, des volontés de puissances collectives comme de l'instinct sexuel personnel, c'est détourner encore une fois l'ordre naturel des choses, puisqu'au contraire, ce sont les conditions économiques et sociales des luttes de classe qui expliquent et déterminent les conditions réelles dans lesquelles s'exprime la sexualité individuelle, et que le contenu des rêves d'un être humain dépend aussi, en fin de compte, des conditions générales de la civilisation dans laquelle il vit. ».

On trouve également chez Freud une assimilation du déroulement général de l'histoire à celui d'une vie individuelle. Il demande de convenir: « que l'humanité dans son ensemble passe, au cours de son évolution, par des états analogues aux névroses » (Freud, 1907); ou encore: « qu'il est possible de faire un rapprochement entre l'histoire de l'espèce humaine et celle de l'individu. Cela revient à dire que l'espèce humaine subit elle aussi, des processus à contenus agressivo-sexuels qui laissent des traces permanentes bien qu'ayant été, pour la plupart, écartés et oubliés. Plus tard, après une longue période de latence, ils redeviennent actifs et produisent des phénomènes comparables, par leur structure et leur tendance, aux symptômes névrotiques » (Freud, 1907). Nous devons nous demander comment un traumatisme infantile de l'humanité, s'il existe, pourrait resurgir. Il est acceptable que la resurgence d'un tel traumatisme puisse se produire au niveau de l'individu, mais comme l'écrit Séve (1977): « ... même supposée admise l'hypothèse globale d'un traumatisme infantile de l'humanité, un point au moins demeure tout à fait obscur dans le fonctionnement scientifique de l'analogie: comment cette « enfance de l'humanité » peut-elle « redevenir active » après des millénaires de « latence », et sous quelle forme se conserve-t-elle? Quand il s'agit de l'individu, l'explication proposée, quoi qu'elle vaille d'ailleurs, est pensable: le passé infantile s'est inscrit dans l'organisme, ou par lui, et c'est là ou par là, qu'il s'est conservé, à partir de là qu'il peut redevenir actif. Mais quand il s'agit de la société, on voit à ce point précis de la démarche explicative combien son assimilation à un individu est en réalité une métaphore sans vérité matérielle: où est donc l'organisme qui aurait emmagasiné les traces de l'« enfance de l'humanité »?

Freud présuppose « l'existence d'une âme collective ... dans laquelle s'accomplissent les mêmes processus que ceux ayant leur siège dans l'âme individuelle » (Freud, 1912). Il montre son ignorance du matérialisme historique pour lequel le comportement humain s'objective socialement et se conserve en dehors des individus. Freud introduit l'idéalisme. Il signalera tout de même dans *Moïse et le monothéisme* (1939) que « lorsque nous transposons ainsi la psychologie individuelle en psychologie collective, nous nous heurtons à deux difficultés de nature et d'importance différentes ». Si la première difficulté qui est l'extrapolation de l'interprétation de la religion juive en terme de névrose collective à l'explication de la religion en général ne semble guère le gêner, la seconde, qui lui paraît plus délicate, l'amènera à affirmer contre la biologie de son époque l'hérédité des caractères acquis, postulant l'existence d'une hérédité psychologique afin d'expliquer « sous quelle forme persiste la tradition efficiente dans l'existence des peuples ».

Résumons ce qui vient d'être exposé: la psychologisation de la réalité des faits sociaux oblige à supposer que l'histoire -qui est un processus éminemment ouvert comme peut le signaler le matérialisme dialectique- soit assimilée à une biographie individuelle -processus quant à lui relativement fermé-.

Freud cherche dans la biologisation des faits humains une matérialité qu'il ne trouve pas avec la psychologisation de la société. Il assimile le psychique au biologique afin de plaider l'assimilation du social au psychique.

Séve (1977) observe que la psychologisation « nous conduit à faire dépendre la compréhension des faits humains dans leur ensemble d'un des dogmes les plus périmés du siècle dernier: l'application à la psychologie humaine et à l'histoire du principe biologique de reproduction des étapes fondamentales de la phylogenèse dans celle de l'ontogenèse, moyennant une assimilation préalable de la « phylogenèse sociale » à une « ontogenèse psychique ». Dégageons plus encore l'essentiel: la psychologisation de la société, c'est-à-dire la méconnaissance de ses bases matérielles spécifiques, conduit inexorablement tout théoricien convaincu que la science est matérialiste ou qu'elle n'est pas, ce qui était le cas de Freud, à chercher un substitut à cette matérialité historico-sociale dans la voie d'une biologisation radicale des faits humains dans leur ensemble. ».

Freud déclare dans *Malaise dans la civilisation* (1930) que « le processus culturel de l'humanité comme le développement de l'individu qui sont des processus vitaux doivent donc participer du caractère le plus général des phénomènes de la vie », soutenant qu'ils seraient « de nature très semblable, si même ils ne sont pas des processus identiques, s'appliquant à des objets différents ». Dans *Ma vie et la psychanalyse* (1925), il écrira que « l'enfant au cours de son développement psychique, refait en abrégé l'évolution de l'espèce ». L'évocation des instincts animaux dans *Moïse et le monothéisme* (1939), va lui permettre d'affirmer que les choses se passent de la même façon chez l'homme et chez l'animal: « l'instinct des bêtes, cet instinct qui leur permet de se comporter dans une situation nouvelle comme si elle leur était déjà familière, peut-être expliqué, ce sera de la façon suivante: les animaux profitent dans leur nouvelle expérience de l'expérience acquise par leur espèce, c'est-à-dire qu'ils gardent en eux-mêmes le souvenir de ce qu'ont vécu leurs ancêtres. Chez l'animal humain, les choses se passent de la même façon. ». Ce recours à l'hérédité psychologique, dans l'explication des faits humains, montre une incompréhension de la biologie de son époque. En effet, si depuis le XIXème siècle la biologie a montré que l'origine de l'homme est animale, il n'en demeure pas moins que l'homme est très différent de l'animal. Séve (1977) écrit justement: « les progrès les plus significatifs des sciences de l'homme au XXème siècle nous contraignent et nous permettent de comprendre ce passage de l'animalité à l'humanité non pas comme une simple complexification évolutive et génétique mais comme un processus dialectique où la continuité des modifications quantitatives supporte une rupture qualitative, une négation des propriétés les plus essentielles de la réalité originaire, de sorte que l'humanité, tout en prolongeant à certains égards l'animalité, est fondamentalement tout autre chose, et même d'un certain point de vue le contraire. ». Le comportement animal est sous l'étroite dépendance du patrimoine génétique de l'espèce, et, de ce fait, les progrès comportementaux de l'espèce seront limités par son évolution biologique. Le mode de stockage des comportements de l'espèce est interne, sous forme de patrimoine génétique. Il en est tout autrement chez l'homme. En effet, la caractéristique majeure qui différencie l'espèce humaine de l'espèce animale, est le fait que l'apprentissage individuel s'affranchit des limites du patrimoine génétique par la transmission de savoirs selon des formes comportementales extérieures à ce patrimoine, ces savoirs étant susceptibles de transformations et de cumulations historiques en dehors des organismes individuels, construisant ainsi un patrimoine social transmissible aux générations suivantes et libéré du carcan de la seule évolution du patrimoine génétique. On passe chez l'homme à un mode de stockage externe des comportements qui se trouvent ainsi objectivés sous une forme matérielle -qui est le patrimoine social de l'espèce-. Nous montrons donc à quel point la notion d'hérédité psychologique chez l'homme est totalement obsolète. Le fait que l'homme soit passé de l'animalité à l'humanité est dû au dépassement de cette hérédité psychologique, à sa capacité de cumulation d'un patrimoine social qui lui permettra d'élargir, au delà des étroites limites de l'individualité et dans des

proportions seulement limitées par les conditions historiques, l'étendue de ses comportements possibles.

Faisons ici un petit encart, pour citer cette phrase de Marx et d'Engels (cité par Bruno, 1977): « Dès le début, une malédiction pèse sur « l'esprit », celle d'être entachée d'une matière qui se présente ici sous forme de couches d'air agitées, de sons, en un mot sous forme de langage. Le langage est aussi vieux que la conscience, le langage « est » la conscience réelle pratique, existant aussi pour d'autres hommes, existant donc alors seulement pour moi, mais aussi et tout comme la conscience, le langage n'apparaît qu'avec le besoin, la nécessité du commerce avec d'autres hommes. Là où il existe un rapport, il existe pour moi. L'animal « n'est en rapport » avec rien, ne connaît somme toute aucun rapport. Pour l'animal, ses rapports avec les autres n'existent pas en tant que rapports. La conscience est donc d'emblée un produit social et le demeure aussi longtemps qu'il existe des hommes. »

Les progrès de la biologie ont été marqués par une conquête constante sur le domaine des instincts au profit des apprentissages de conduites. Il paraît aujourd'hui clair que ce que l'on pouvait nommer instincts correspond à des comportements dépendant autant du développement de l'organisme que des conditions environnementales. Se raccrocher à cette notion d'instinct revient à réifier, à mystifier le caractère dynamique des processus vitaux, ce qui est le propre de toute philosophie idéaliste (Bonnafe *et al.*, 1949).

On se trouve en présence d'une tentative d'instinctualiser le psychisme individuel où la fixation à un objet serait héréditaire, et côtoyant cette notion, la notion de pulsions où la fixation à un objet se ferait à travers l'histoire de l'individu.

Comme le fait remarquer Séve (1977): « toute la démarche de Freud lorsqu'il cherche à attribuer à la psychanalyse le rôle explicatif principal dans le champ des sciences de l'homme revient à instinctualiser le psychisme individuel, à biologiser les faits humains, l'hérédité psychique apparaissant comme le seul moyen de donner au social une base individuelle, à l'individu une portée sociale. Mais, par une ultime récurrence, la biologisation inévitable des faits humains implique à son tour la négation de leur caractère fondamentalement historique, c'est-à-dire la croyance en une nature humaine immuable en son fond : psychologisation du social, biologisation du psychique, naturalisation de l'humain sont ainsi les trois postulats majeurs sur lesquels repose l'installation de la psychanalyse au centre des sciences de l'homme. ». On voit combien la psychanalyse se trouve en opposition avec le matérialisme dialectique.

Chez Freud le psychisme devait être la figure de référence de tous les faits humains. Il prétendait centrer le champ des sciences humaines sur le psychisme individuel. D'où la psychologisation de la société, la biologisation du psychisme, et la naturalisation de l'homme: ceci débouchant sur sa théorie de la nature humaine - « dont les termes sont foncièrement non historiques » écrit Séve (1977)- qui devait pouvoir rendre compte de l'histoire.

Il faut préciser que la nature humaine prend, dans l'oeuvre de Freud, une place importante. Un livre comme *Malaise dans la civilisation* (1930) traite de ce sujet: pour l'auteur, ce qui menace le progrès de la civilisation, qui perturbe la vie en commun, ce sont les pulsions humaines d'agression et d'autodestruction. L'agressivité, la méchanceté, la destruction, la cruauté constitueraient une disposition instinctive primaire et autonome de l'être humain. Il est par trop évident, ici encore, que la pensée de Freud est en totale opposition avec celle de Marx. Freud, qui suit Marx d'un demi siècle, fait montre d'une ignorance totale du matérialisme dialectique. Il n'a pas compris ce qu'est l'histoire des faits humains, des faits sociaux. La psychanalyse restant attachée au mythe des instincts ne peut quitter le plan individuel. Ainsi, tendant à expliquer les rapports de l'individu et de la société sur la base d'une conception de la « nature » de l'individu isolé pris comme essence, elle fausse d'emblée le sens du problème. Politzer (1929d) constate qu'« elle cherche à expliquer l'histoire par la psychologie et non la psychologie par l'histoire ». Mais la psychologie n'est pas au commencement. Tout ce qui arrive à un homme est déterminé dans l'ensemble des faits vécus par cet homme -ensemble qui lui même découle à son tour d'une structure économique-. Comme l'indique Politzer (1929d): « on peut parfaitement parler d'une détermination en détail, point par point, et vouloir ériger l'explication « psychologique » en explication dernière, ne serait-ce que pour la connaissance de l'homme, révèle instantanément l'idéalisme pour l'ensemble des choses humaines. Lorsque nous disons, en effet, que le caractère

fondamental de la psychologie idéaliste est la transmutation dans le néant, nous nous plaçons sur le terrain du réalisme de la vie intérieure. La chose est simple; elle paraîtra même simpliste: la vie intérieure n'étant rien, tout recours à elle n'exprime que la volonté d'escamoter la réalité. ».

Lorsque la psychanalyse intervient dans le domaine de la lutte des classes, les mouvements sociaux sont ramenés à l'agressivité ou au ressentiment des meneurs, et la guerre au sadomasochisme de chefs d'Etats (Bonnafe *et al.*, 1949). Si l'on ne peut évidemment pas négliger le rôle des individus dans un mouvement social, ce rôle ne saurait être expliqué dans ces déterminants historiques par l'individu seulement: « Ce qui dépend de l'individu, c'est le choix que sa « psychologie » fera parmi les possibilités historiques données à une époque. Cette « psychologie » ne peut-être, elle non plus, séparée de l'histoire concrète de l'humanité. Des « mécanismes psychologiques » sélectionnent les uns pour le rôle de héros et les autres pour le rôle de lâches, mais ces « mécanismes » ont aussi leur genèse historique et leurs conditions sociales d'existence .» (Politzer, 1929d).

Pour Freud, si les hommes se sont rapprochés et ont créé la civilisation, c'est afin de se protéger de la nature et « le souvenir de la libération qu'ensemble ils avaient réalisée, les liens sentimentaux aussi qu'ils avaient noués durant leur bannissement, les amenèrent à une entente, à une sorte de contrat social. Il en sortit une première forme d'organisation sociale avec renoncement aux instincts, acceptation d'obligations mutuelles, établissement de certaines institutions déclarées inviolables, sacrées, bref début de la morale et du droit. » (Freud, 1912).

Ainsi, l'oeuvre freudienne pense être capable de rendre compte de l'évolution de la civilisation avec des individus vus sous la lumière des pulsions, dans leur histoire individuelle essentiellement familiale, et avec la société considérée comme étant composée de structures ayant pour fonctions essentielles la prohibition. On comprend mieux, comme le remarque Séve (1977), « par quel tour de passe-passe, d'ailleurs largement inconscient, la psychanalyse peut s'émerveiller d'ouvrir toutes les portes des sciences de l'homme avec le passe-partout des mécanismes névrotiques: faisant presque totalement abstraction au départ de tout ce qui constitue la société réelle -forces productives, rapports sociaux, vie politique, formes spécifiques de la conscience sociale, lutte des classes, lutte des idées- et des activités correspondantes chez les individus réels -du travail social à la pensée théorique en passant par les comportements politiques- elle ne retient par définition de la société -par exemple de l'ensemble des faits religieux- que ce qui apparaît dans les cases vides de la grille oedipienne; le succès de la lecture oedipienne est ainsi assuré d'avance. ».

La théorie des complexes est indissociable de celle des instincts. On sait aujourd'hui par diverses études réalisées dans des sociétés dites primitives -on se référera, par exemple, aux études de l'anthropologue Malinowski (1980) sur les sociétés des îles Trobriand du Pacifique- que l'Oedipe n'est ni universel ni constant. Les conduites rapportées à ce complexe, lorsqu'elles existent, sont liées aux conditions sociales et historiques dont dépend la structure familiale (Bonnafe *et al.*, 1949).

Chaque fois que Freud évoque les conflits sociaux, il opère comme s'il s'agissait d'une des facettes d'un conflit indélébile entre individus et société, au lieu de l'aborder comme une contradiction entre des réalités sociales. La société est chez Freud une institution de nature prohibitrice de type paternel, tout est rapporté et expliqué par le complexe d'Oedipe. Il associe le social au paternel en même temps qu'il explique l'individuel à partir de l'infantile

Il paraît évident que la méconnaissance que Freud avait de la pensée de Marx, et notamment de ces avancées en matière d'économie politique -au sens marxiste du terme, c'est-à-dire du champ social- le place en totale contradiction avec le matérialisme dialectique développé par ce dernier. L'oeuvre de Freud bien que se réclamant du matérialisme est empreinte d'idéalisme. Freud ignore le concept marxiste des rapports de production, c'est-à-dire de ces rapports entre les hommes qui débouchent sur la production collective de biens matériels.

Evoquant le communisme, il conteste la portée de celui-ci, considérant que les masses sont « inertes et inintelligentes, elles n'aiment pas le renoncement à l'instinct » (Freud, 1907), ou encore que l'« on peut tout aussi peu se passer de la domination des foules par une minorité que de la contrainte qui impose les labeurs de la civilisation » (Freud, 1907). Freud ne reconnaît que l'individu, il n'a aucune notion des classes -telles que Marx et Engels les ont définies-. De plus, il

apparaît comme un métaphysicien lorsqu'il écrit que « la nature la toute première, par la souveraine inégalité des capacités physiques et mentales réparties aux humains, a commis des injustices contre lesquelles il n'y a pas de remède » (Freud, 1930), que les traits de la nature humaine sont indestructibles, que « contre la nature tous les efforts sont vains. C'est elle en effet qui a disposé parmi les hommes des différences d'intelligence, de talent, d'habileté, de santé, de force; différences nécessaires, d'où naît spontanément l'inégalité des conditions. » (Freud, 1930).

Il est donc paradoxal que certains aient cru voir dans la psychanalyse une conception dialectique qui pourrait même confirmer le socialisme. Selon Bonnafe *et al.* (1949): « l'argument tient ici à ce que l'on tente de faire passer l'opposition métaphysique des instincts de mort et des instincts de vie pour une contradiction dialectique. C'est ainsi également que l'on présente le problème des rapports: individu et société. C'est là la source des bavardages sur la « synthèse du marxisme et de la psychanalyse ». ». Or, ces rapports individu-société sont des rapports d'exclusion mutuelle, l'individu restant pour les psychanalystes une entité par rapport à la société autre entité, il ne saurait y avoir de relations dialectiques entre elles. La psychanalyse est restée prisonnière d'une idéologie de classe et en particulier d'« une conception idéaliste des rapports individu-société » (Bonnafe *et al.*, 1949), et encore: « toute doctrine tendant à expliquer les rapports de l'individu et de la société sur la base d'une conception de la « nature » de l'individu isolé fausse d'emblée le sens du problème » (Bonnafe *et al.*, 1949).

Nous citerons Naville (1946):

« En somme, qu'est-ce qui constituera pour nous le trait essentiel de la psychanalyse? Qu'est-ce qui nous permettra de porter sur elle un jugement valable? C'est d'abord de savoir s'il s'agit d'une véritable science, autrement dit de savoir s'il s'agit d'une théorie véritablement psychologique, matérialiste et déterministe, ou bien si nous avons affaire à une construction métaphysique, plus ou moins idéaliste, et destinée comme telle à desservir les recherches objectives. »

« Or, nous devons répondre que si la psychanalyse ne peut pas être reconnue comme une discipline matérialiste, elle apporte quand même des matériaux importants à l'élaboration d'une véritable psychologie matérialiste. » -les propos de Naville rejoignent la position que Georges Politzer avait défendue quelques années auparavant-

« ... d'où vient son vice foncier: c'est de n'avoir superposé au déterminisme purement physiologique et biologique qu'une signification individuelle des actes, au lieu d'en avoir compris la surdétermination sociale dans son aspect moderne, élaboré. De plus, la dialectique de l'inconscient chez Freud reste purement abstraite et théorique. Au lieu d'être un principe d'explication scientifique, l'inconscient est, chez Freud, une « clef » commode, un x algébrique. L'inconscient est postulé avant d'être démontré, et comme c'est un postulat qui ne résiste pas à l'analyse, rien ne garantit sa nécessité. Enfin, la psychanalyse a beau greffer la vie inconsciente sur les instincts, ceux-ci, qui sont des pulsions concrètes dans leurs effets, deviennent à leur tour des entités douées, comme des personnages, de charme, d'un « caractère » propre qui cherche seulement à s'exprimer. La considération des pulsions instinctives paraît réintroduire le matérialisme dans la théorie, mais il le fait d'une façon bornée et unilatérale. Le déterminisme des instincts est brutalement opposé à celui du milieu, de sorte que l'individu n'est plus qu'une « volonté », plus ou moins puissante qui se débat dans un milieu hostile. C'est là un déterminisme, mais abstrait et sans ouverture, parce qu'il préforme tout l'adulte dans l'enfant et presque dans le nouveau-né, et qu'il soumet l'évolution de la famille éternellement aux malédictions des complexes qui ne sont en réalité que l'image des relations matrimoniales qu'impose la société capitaliste fondée sur l'exploitation de l'homme par l'homme. ».

La théorie psychanalytique n'est pas une science. C'est tout au plus un système philosophique, construit sur la base d'un certain nombre de faits.

Freud n'avait aucune méthode scientifique pour expliquer les faits qu'il a découverts. Sa culture était une culture bourgeoise classique, littéraire et médicale, dont le marxisme était étranger. Il n'avait aucune notion de la méthode dialectique. De plus, son déterminisme est un déterminisme abstrait dans l'un de ses aspects essentiels car s'appliquant à une sphère mentale sur laquelle seule la prise indirecte de la thérapeutique nous renseigne; Naville (1946) affirmait:

« rien ne nous garantit son existence objective, que le behaviorisme conteste même absolument ... C'est là un déterminisme, mais abstrait et sans ouverture... ».

La sociologie freudienne qui découle de la psychanalyse « est inventée de toutes pièces par le procédé d'une transposition purement abstraite sur le plan social des théories concernant la psychologie individuelle. » (Politzer, 1933). Expliquer les caractères historiques du rôle qu'un individu est amené à jouer par l'individu seulement n'est pas possible. Ce rôle est engendré par le développement historique. Pour Freud et ses disciples ce sont les actions individuelles et les mécanismes de psychologie individuelle qui sont à la base des mouvements sociaux. La psychanalyse en cherchant à expliquer « l'histoire par la psychologie et non la psychologie par l'histoire » (Politzer, 1939), est tombée dans une conception métaphysique de l'homme.

Lorsque les psychanalystes parlent de conflits ou de luttes, ce ne sont pas des conflits ou des luttes réelles mais métaphysiques. De même, s'il existe bien un conflit réel entre le développement de l'instinct sexuel et l'ordre social, celui-ci est ramené par les psychanalystes à un conflit idéal entre des instances psychanalytiques. Dans la sociologie psychanalytique le conflit réel de la lutte de classe est ramené au conflit idéal des instances psychanalytiques. La psychanalyse cherche à déterminer le social par le sexuel.

La sociologie psychanalytique -qui est une pièce maîtresse de l'oeuvre de Freud- parvient à contenter la société bourgeoise, contrairement au marxisme qui ne peut que la heurter. Tout ce que le marxisme dévoile, la psychanalyse l'excuse en le ramenant à la libido. Le fait même que la psychanalyse ait supprimé le rappel du génital dans la libido -qui heurtait la bourgeoisie- au prix de périlleuses acrobaties, montre sa soumission à la morale bourgeoise. Lorsque les psychanalystes dépouillent les bourgeois de leurs vertus, ils font de même avec le prolétariat. La psychanalyse offre à la bourgeoisie l'explication libidineuse du socialisme, « La révolution n'aura plus de bases objectives, mais seulement des bases subjectives libidineuses. La sociologie psychanalytique apparaît ainsi comme un contre-poison contre la sociologie marxiste. » (Politzer, 1933). Affirmer la sociologie freudienne, c'est nier la sociologie marxiste.

Le freudisme est une doctrine idéaliste, et tenter de lui donner un caractère matérialisme relève des falsifications les plus outrageantes du matérialisme.

La psychanalyse n'est pas une doctrine anticapitaliste et antibourgeoise, elle devient d'ailleurs de par ses applications sociologiques un instrument de manipulation de la bourgeoisie pour combattre le marxisme.

Le mérite historique qui est reconnu à Freud, dans la littérature marxiste française, est d'avoir le premier considéré la sexualité comme objet de science, et ceci par-delà les tabous sociaux et les préjugés idéologiques. Cependant, Freud est resté prisonnier des idéologies dominantes de son époque sur l'homme, la société, et leurs rapports. La psychanalyse est restée ancrée dans les rapports sociaux de la bourgeoisie, rendant caduques ses propres constructions théoriques et condamnant Freud dans sa tentative de scientificité. Comme l'a indiqué Naville (1946):

« Freud et ses disciples ont orienté leurs recherches scientifiques dans un sens qui les éloignait toujours plus des enseignements de la science officielle, et cependant ils ont fait tous leurs efforts pour s'incorporer à cette science, pour montrer qu'ils la continuaient et voulaient en être solidaires. Cette inconséquence s'explique facilement. Les médecins psychanalytiques n'ont pas compris en quel sens leurs travaux pouvaient les amener à rompre avec la psychologie classique et l'idéologie officielle de la classe dominante. Ils vivent sur un demi-malentendu avec leur classe. Et il en a été ainsi de presque tous les véritables penseurs et savants de valeur qui n'ont pas assimilé le matérialisme moderne, dialectique, et continuent à ignorer le rôle des facteurs sociaux dans les contradictions « personnelles des individus ». ».

L'erreur de Freud est d'avoir voulu étendre la validité des schémas de la psychanalyse à tous les domaines, et en particulier à l'histoire et à la sociologie.

Attachons nous maintenant aux rapports que peuvent entretenir le marxisme et la psychologie scientifique.

b) La psychologie objective et le marxisme

Intéressons nous en premier lieu à un thème fortement teinté d'un accent marxiste: l'économie. D'après Politzer (1929d) la psychologie doit s'appuyer sur les données de l'économie marxiste si elle veut connaître exactement la structure et le fonctionnement des événements humains dont elle s'occupe. Son caractère matérialiste provient de ce que la détermination des faits psychologiques eux-mêmes est une détermination économique. Le déterminisme psychologique n'est pas intrinséquement un déterminisme souverain, il ne peut agir que dans les mailles du déterminisme économique (Politzer 1929d). La signification de l'économie est primordiale lorsque l'on parle des sciences auxiliaires intervenant dans l'orientation et l'organisation de la psychologie, et ce bien plus que la médecine par exemple. La psychologie devra toujours s'adapter à la détermination de facteurs matériels. Les faits humains sont soumis à une détermination matérielle, ils ne sont pas d'ordre psychologique. La psychologie positive n'est donc possible que sur le terrain du matérialisme moderne, tel qu'il est issu des recherches marxistes (Politzer, 1929d). Marxisme et psychologie se trouvent intimement liés lorsque l'objet d'étude de la psychologie est l'ensemble des faits humains réels, considérés du point de vue de son actualité individuelle

D'autre part, nous devons nous demander si l'on ne trouve pas dans les travaux de Marx des éléments, mêmes embryonnaires, d'une science du comportement, sur lesquels la psychologie objective aurait pu se développer, sur la base des connaissances que pouvait apporter le début du XXème siècle: c'est la thèse que défend Naville. Il considère que c'est « la science du comportement, la psychologie moderne, qui est l'héritière légitime de la méthodologie de Marx, et non cette prétendue « philosophie marxiste » imposée comme métaphysique d'Etat, comme théocratie. Ce sont les principes fondamentaux et les prémisses d'une science du comportement que l'on trouve chez Marx, et non ceux d'une métaphysique. » (Naville, 1957). Bien que ni Engels ni Marx ne se soient préoccupés directement de la psychologie, « ils ont dégagé plusieurs points de méthode, qui fondent leur propre matérialisme, et que l'on peut considérer à bon droit comme des principes fondamentaux de la science du comportement d'aujourd'hui. Ces principes sont les suivants: 1. principe du comportement: l'homme est ce qu'il fait; le concept de production est donc fondamental; 2. principe de l'unité du comportement: l'homme n'est pas composé d'un esprit et d'un corps, mais d'un organisme unitaire, dont toutes les manifestations s'expliquent, à différents niveaux, par leur réalité et leurs effets matériels; 3. principe de l'objectivité du comportement: l'individu ne peut exister et agir pour lui que s'il existe et agit en fonction des autres, des tiers, c'est-à-dire en société. Ces trois principes sont les axiomes d'une science du comportement, et non d'une philosophie ou d'une ontologie. » (Naville, 1957).

Marx et Engels ont essentiellement développé l'analyse de la société, se préoccupant peu ou prou du comportement individuel. Leur sociologie s'engageait sur la voie « de l'objectivité, de la génétique, et de l'expérimentation » écrit Naville (1957), terrain sur lequel la psychologie objective allait également s'immiscer. C'est donc plus d'une orientation globale de recherche que la psychologie allait hériter que d'un système achevé.

Naville (1946) écrit: « Le marxisme se préoccupe de connaître l'homme dans ces rapports avec les autres hommes et avec la nature, en tant qu'être social, c'est-à-dire en tant qu'être qui travaille, parle, agit et réagit de mille manières, toutes choses parfaitement connaissables et définissables en dehors de l'expérience « intime », de « l'intuition » et de l'« imagination spontanée ». ».

Marx et Engels ont défendu l'idée selon laquelle l'existence objective du monde extérieur était liée à l'existence de toutes nos lois scientifiques, progressivement dégagées et corrigées. Ce monde extérieur, c'est le monde extérieur au sujet et non le monde tel que le sujet se le représente. Ainsi, il est possible pour des personnes différentes de s'accorder sur une description commune de l'univers. Si l'on se tient dans les limites du sujet, on observe uniquement le monde propre au sujet et on abandonne tout point de vue scientifique.

Comme le signalait Naville (1946): « le matérialisme dialectique ne peut s'enrichir dans le domaine de la psychologie que dans la voie ouverte par le behaviorisme tel que Watson l'a formulé ». Les théories idéalistes -dont fait partie le behaviorisme philosophique- quant à elles, ne peuvent que vivre et prospérer sur le terrain de l'oppression sociale. Naville (1946) écrira à propos du behaviorisme philosophique -que certains auteurs ont voulu développer afin de contrer le matérialisme dialectique-:

« Il est d'ailleurs très significatif que ce behaviorisme philosophique ait été embrigadé par la bourgeoisie américaine et d'ailleurs aussi exporté en Europe pour venir doubler dans le domaine de la culture toute son action économique. Comparé à l'usage fait par les USA des principes de cette psychologie philosophique bien pensante, celui qu'en fait Eastman pour le compte de la révolution sociale paraît tout à fait illusoire. Le psychologue est devenu aux Etats Unis, et pas seulement là, l'auxiliaire du chef militaire, du patron, de l'administrateur. Des laboratoires de psychologie sont adjoints aux usines, aux services de police, aux administrations civiles. En principe tous ces laboratoires, munis de techniciens fabriqués en série assez crédules et d'une science bien courte, servent à utiliser les hommes au mieux de leurs capacités mentales et physiques; exactement ce qu'Eastman voudrait voir faire dans les rangs des révolutionnaires. Mais en réalité il s'agit de bien autre chose. Ce n'est pas de la psychologie scientifique que pratiquent la plupart du temps ces « savants »: c'est du service commandé aux ordres des industriels ou de l'appareil étatique. C'est la poursuite du meilleur rendement, de la superexploitation, de l'augmentation de la plus-value, qui constitue le plus clair des résultats de leur activité. Pour le corps, une étude scientifique des capacités et du rendement; pour l'esprit, la Bible et les dix commandements: voilà comment se traduit dans la réalité le behaviorisme philosophique. On comprend qu'une pareille théorie soit devenue aux Etats-Unis un enseignement quasi-officiel. »

« Les révolutionnaires américains, comme les autres, doivent donc rejeter ces demi-mesures, ces côtes mal taillées, ces compromis pseudo-scientifiques. Ils ne peuvent appuyer leur lutte pour l'affranchissement que sur le matérialisme moniste, débarrassé des oripeaux idéalistes dont la bourgeoisie veut le masquer- et en ce qui concerne la psychologie, ils peuvent s'en rapporter aux résultats les plus objectifs de la psychologie de réaction et particulièrement du behaviorisme de Watson. »

« Naturellement ce behaviorisme philosophique qui fait rage dans la bourgeoisie américaine et reflète bien ses aspirations a trouvé un assez bon terrain en Europe... »

Watson défend l'hypothèse selon laquelle les hommes naissent avec des propriétés structurelles, physiques et chimiques, sensiblement identiques, et que c'est dès leur naissance l'action du milieu qui les différenciera. Le behaviorisme va à l'encontre des théories racistes de plus en plus répandues dans les classes sociales dirigeantes, aussi bien en Europe qu'en Amérique. Naville (1946) épinglait les représentants du behaviorisme philosophique: « Eterniser les hiérarchies économiques, sociales et raciales qui caractérisent actuellement la planète est un de leurs buts les plus évidents et cependant les mieux dissimulés. Aussi bien toute psychologie qui prétend passer outre aux tabous impérialistes est-elle considérée comme grossière, simpliste, et pire encore. ». La conception égalitariste watsonnienne n'est pas une conception purement abstraite. Bien que chaque être humain possède un potentiel de comportement très proche, lorsque l'on passe du comportement individuel au comportement social, les différences seront très marquées. Chaque individu s'adapte spécifiquement en fonction des conditions sociales qui l'ont vu naître et croître. Les variations de comportement inter-individuel pourraient être taxées d'infinies: ceci est l'aspect dialectique de l'égalité des possibles. La psychologie devra se battre contre les classes dirigeantes pour lesquelles l'hérédité psychologique, aussi bien que l'hérédité biologique, est une donnée absolue: le passé des ascendants légitimant la valeur des enfants

Seul le behaviorisme en tant que psychologie scientifique peut permettre à la psychologie de figurer parmi les sciences de la nature. Il permet au matérialisme dialectique de progresser dans un domaine que ni Marx ni Engels n'ont eu le temps d'aborder. Le déterminisme et le matérialisme sont certainement le symbole de la révolution de la psychologie du comportement, assurant un caractère scientifique indiscutable à ses résultats.

Abordons à présent le problème de la « conscience » -la conscience prise dans son acception faisant référence à un élément spécifique de la composition de l'être humain-, problème central de la psychologie guidant sa méthodologie. Marx ou Engels n'ont apporté au problème de la conscience que des solutions très générales ou insuffisamment précises. Les travaux qui vont leur succéder confirmeront les thèses du matérialisme dialectique, et les confirmeront dialectiquement, c'est-à-dire, en les débordant. Ce problème de la conscience a pris, depuis la constitution d'une psychologie objective, une nouvelle voie. Le dualisme métaphysique classique, cartésien, de l'âme et du corps, se voit balayé, la psychologie objective se préoccupant du comportement en tant qu'entité observable. Le maintien de la notion de conscience autonome consacrait le dualisme dans les sciences humaines. L'une des grandes révolution watsonnienne, qui devait marquer l'acte de naissance du behaviorisme, est passée par ce refus de l'utilisation de la conscience en psychologie. Il était motivé par le fait que l'utilisation de la conscience, comme moyen d'interprétation de tout ce que la psychologie n'était pas capable d'expliquer dans le comportement humain en termes d'événements matériels, n'était qu'un frein aux recherches véritables de la psychologie objective et permettait au dualisme de se maintenir. Marx, Engels ou encore Lénine affirmaient la primauté de l'être (matière) sur la pensée; mais seul le behaviorisme, en refusant comme objet d'étude les faits mentaux -mêmes déterminés par l'être-, et en adoptant à leurs places le comportement observable de toutes les espèces animales, allait permettre de dépasser le dualisme latent. Il n'est pas possible de poser comme principe, à l'instar de Descartes, l'existence intrinsèque d'un être pensant, c'est-à-dire d'une conscience libre propre à chaque être humain.

5) La dynamique historique en France: entre psychanalyse et marxisme

La psychanalyse apparaît comme une idéologie que l'on cherche à faire pénétrer dans les plus larges couches sociales, et ce par l'utilisation de moyens de propagande les plus divers. Bonnafe *et al.* (1949) emploient le terme de « snobisme de la psychanalyse » quand ils nomment les médias de l'audiovisuel et de la presse écrite. A cette époque, la psychanalyse se présente comme révolutionnaire, se prétendant porteuse d'un avenir démocratique, voire socialiste. de Man (cité par Bonnafe *et al.*, 1949) écrit: « Nous sommes en présence de deux conceptions de la libération de l'homme: le marxisme et la psychanalyse ». C'est cette conception que Bonnafe *et al.* (1949) critiquent -dans un article qui a toujours valeur de référence-.

La psychanalyse fait l'objet d'une exploitation systématique sur le terrain politique. Elle sert la classe oppressive qui la détourne à son profit dans les conflits sociaux. Des psychanalystes défendent l'ordre social établi et le présentent comme immuable en son fond, condamnant les conduites humaines visant à sa transformation. Les conflits du monde moderne sont présentés comme des faits pathologiques. Ainsi, se développait, sous l'étiquette de la scientificité, une idéologie visant plus ou moins ouvertement la conservation si ce n'est la régression sociale, c'est-à-dire, l'oppression des classes défavorisées. Avec l'aide de la psychanalyse, l'idéologie de la classe dominante tente d'endormir la protestation de la classe opprimée. Tout repose sur un postulat: la psychanalyse est révolutionnaire par définition. L'évolution temporelle des thèmes centraux de la psychanalyse est caractéristique de son attachement à l'ordre social établi, elle reflète la structure sociale du moment arbitrairement choisie comme norme; le thème de libération sexuelle des débuts cède le pas aux thèmes de culpabilité, puis d'agressivité. Même l'idéologie religieuse a pu s'accommoder de la psychanalyse, reflétant le fait que le conservatisme social trouve dans la psychanalyse une arme idéologique. Les pouvoirs en place trouvent dans le thème de l'agressivité une légitimation politique justifiant des interventions policières afin de défendre l'ordre social.

Bonnafe *et al.* (1949) écrivaient: « nous entendons donner des armes à ceux qui combattent pour la liberté et la paix ». Ils voulaient « dénoncer toute forme d'obscurantisme ». Il ne fait pas de doute pour ces auteurs que la psychanalyse est, comme l'indiquent les titres de deux des différents chapitres composant cet article, une « doctrine mystifiante », qu'elle implique,

comme nous l'avons déjà cité, « une conception idéaliste des rapports individu-société ». Ils remarquaient que « Lorsque l'on pousse la théorie psychanalytique jusqu'à sa racine, on retrouve en fait la conscience d'un individu solitaire. Dans la pratique, cet individualisme revient à la négation de toute possibilité de transformation de l'ordre social. L'individu est livré pieds et poings liés à l'ordre établi au sein duquel on lui fait croire à sa liberté. » (Bonnafe *et al.*, 1949). Comme le souligne Hesnard (cité par Sève, 1977), il s'agit d'« un individu se sentant libre jusque dans la contrainte sociale nécessaire ». Il paraît paradoxal que, dans ces conditions, certains aient cru voir dans la psychanalyse une conception dialectique qui pourrait même confirmer le socialisme. L'argument tient ici à ce que l'on tente de faire passer l'opposition métaphysique des instincts de mort et instincts de vie pour une contradiction dialectique. C'est ainsi également que l'on présente le problème des rapports entre l'individu et la société. C'est là la source des bavardages sur la synthèse du marxisme et de la psychanalyse.

Tout d'abord, la critique qui a pu être avancée par les psychanalystes était qu'il fallait différencier certaines données de la psychanalyse considérées comme valables de sa « métapsychologie ». Cependant, quoiqu'ils en pensaient, il n'est pas possible de dissocier la psychanalyse de l'usage politique qui en est fait et que d'aucuns étaient prêts à répudier en le qualifiant de falsification -ce thème ayant été abordé antérieurement-.

Nous citerons l'explication avancée par huit psychiatres communistes (Bonnafe *et al.*, 1949) qui s'essayaient à une « autocritique » de leur pratique thérapeutique incluant une critique de l'idéologie psychanalytique. Ils font part de l'engouement des jeunes psychiatres pour la psychanalyse et des solutions qui devraient être développées, dans le domaine de la psychothérapie, afin de faire évoluer leur pratique analytique. Constatant que seul un nombre infime de malades bénéficiaient de cures, ces malades étant sélectionnés de part leurs possibilités financières, les auteurs s'insurgent contre les conditions dans lesquelles sont traités les malades mentaux d'origine prolétarienne. Ils écrivent:

« Le futur psychiatre éprouve le malaise que l'intensification de la lutte des classes crée dans les classes moyennes et le drame de l'urgence d'un choix. Il s'interroge avec angoisse sur le problème de l'être dans le monde. Il constate que le corps de doctrine offert par la psychiatrie classique se fissure de toutes parts et ne répond pas aux faits actuellement connus. Enfin, il se trouve aux prises avec des difficultés matérielles sans nombre, fonctionnaire abandonné à lui-même dans un asile de province, mal rétribué par rapport au sérieux de ses études. »

« La théorie et la pratique psychanalytiques lui proposent un apaisement sur son plan personnel, une explication à ses inquiétudes, une conception du monde, une théorie générale des faits pathologiques, des conditions particulièrement satisfaisantes d'exercice de sa profession. »

« Ainsi l'engouement actuel des jeunes psychiatres pour la psychanalyse traduit les difficultés correspondant aux aspects politiques, idéologiques et économiques de la crise générale des classes moyennes. » (Bonnafe *et al.*, 1949).

Comme ils l'indiquent, la psychanalyse, « loin de répondre à sa prétention de constituer une psychologie abyssale ... demeure une psychologie des apparences », et ils ajoutent que la technique analytique n'offre au malade « qu'une libération factice dans un monde imaginaire. ». Leur article se conclut sur une requête: que soient élaborées « des techniques de formation psychiatriques non initiatiques et des thérapeutiques psychologiques démystifiées. » (Bonnafe *et al.*, 1949).

La naissance, le développement, et la diffusion de la psychanalyse apparaissent liés à l'accroissement de la lutte des classes, la psychanalyse se répandant partout où la classe dominante doit annihiler les efforts de la classe montante et calmer le malaise des couches sociales.

a) Le freudo-marxisme

1-introduction

En préambule de cette partie, nous nous sommes appliqués à retrouver les premières traces d'une tentative d'assimilation du marxisme et de la psychanalyse. Quoi de plus logique que de chercher ces traces en union soviétique. Dès 1907, le mouvement freudien en pleine expansion, se développe à l'est. En 1909 est créée la revue *Psychotherapia* et une ambulance thérapeutique qui diffuse les idées psychanalytiques voit le jour à la clinique de l'université de Moscou... En 1921 un centre éducatif d'enfants, mettant en pratique les méthodes éducatives inspirées du marxisme et de la psychanalyse, est créé. En 1922 différentes associations psychanalytiques regroupant une majorité de marxiste voient le jour, Cette même année, l'URSS est créée, et Staline est secrétaire général du parti communisme. Dès 1923, le mouvement psychanalytique périclité, en partie grâce au stalinisme qui juge le freudisme idéaliste et dangereux; l'étalon du matérialisme dans le domaine des sciences humaines devient alors le pavlovisme (Razrun, 1977; Le Monde, 1989)

Les différents bavardages sur une synthèse de la psychanalyse et du marxisme ont pris corps dans les courants révisionnistes.

Tout repose sur un postulat: la psychanalyse est révolutionnaire par définition.

2- La contre révolution

Nous évoquerons brièvement la contre-révolution. Il est incontestable que, de par ses applications sociologiques, la psychanalyse a servi la bourgeoisie en enrichissant l'arsenal idéologique de la contre révolution. Le freudo-marxisme était justement l'outil de l'exploitation de la psychanalyse contre le marxisme, servant l'assaut contre-révolutionnaire contre ce dernier.

La théorie de la Contre-Révolution se constitue en même temps que la révolution française se poursuit. La Contre-Révolution affirme le besoin de l'autorité pour diriger le peuple. Elle élabore un type de théorie de l'autorité irrationaliste et traditionaliste, servant le combat politique et social. Elle milite en faveur des groupes féodaux et cléricaux, contre la bourgeoisie en tant qu'agent de la révolution, avant de subir un changement de fonction décisif en étant adoptée par les couches dirigeantes de la bourgeoisie. Elle est l'exemple frappant d'une théorie destinée à légitimer et à défendre un ordre social menacé (Marcuse, 1969a). L'ordre autoritaire se confond avec l'ordre naturel et divin des choses. Un auteur comme De Maistre (1891-1892, -cité par Marcuse, 1969a-) écrira: « La société n'est point l'ouvrage de l'homme, mais le résultat immédiat de la volonté du Créateur qui a voulu que l'homme fut ce qu'il a toujours et partout été. ». La domination devient une qualité conférée par Dieu à la personne qui règne. L'autorité du chef est absolue, et cela indépendamment de ce qu'il réalise. Toute tentative de transformation de l'ordre existant de domination est à rejeter. La notion d'égalité va à l'encontre de l'ordre naturel des choses qui est un ordre de classes, il doit y avoir des classes dominantes et des classes dominées. La théorie de la Contre-Révolution ramène à l'autorité les rapports sociaux essentiels. Cette autorité est considérée comme le germe de la civilisation, car elle est une force conservatrice et non parce que potentiellement capable d'engendrer une utilisation optimale des forces productives. Dans cette conception, le peuple doit être maintenu dans son état naturel de faiblesse, ne devant savoir ni lire ni écrire, car cela nuirait à son bonheur physique et moral. La famille est considérée comme le prototype de la domination sociale et l'Etat y trouve un intérêt primordial, car « Le traditionalisme autoritaire sait fort bien que la famille transmet les « dogmes » et les « préjugés » qu'il tient pour base de la société. » (Marcuse, 1969a).

Sur la diffusion de la psychanalyse viendra se greffer le freudo-marxisme. C'est une tentative de conciliation du marxisme avec la psychologie la plus moderne de l'époque, il tend à vider le marxisme de son caractère matérialiste et révolutionnaire (Politzer, 1933). Ces tentatives de conciliation sont d'abord apparues dans les pays qui ont connu la mode du freudisme. Le freudo-marxisme fait son apparition en France alors que la popularité de la psychanalyse va

croissant. Bien que critiqué par Freud, il naît « dans les interstices de l'idéologie dominante » (Clement, 1977).

Notons pour l'histoire que certains auteurs -tels Eastman et de Man (cf. Naville, 1946), tentèrent de substituer la psychanalyse au marxisme, « entreprise vaine, et même réactionnaire ... sans espoir. » écrit Naville (1946).

3- Reich (1897-1957) et Marcuse (1898-1979)

Le freudo-marxisme pouvant difficilement s'exposer dans sa configuration d'ensemble nous prendrons, comme modèles de départ pour tenter d'explicitier la légèreté théorique de ce mouvement, deux auteurs ayant marqué de leurs empreintes la mémoire collective en tant que symboles du freudo-marxisme: Reich et Marcuse. A leur égard, Nicolas (1973) écrit: « Qu'on le déplore ou non, depuis 1968, deux hommes ont marqués de façon irréversible, en positif ou en négatif, notre actuelle jeunesse: Herbert Marcuse et Wilhem Reich. Tous deux sont devenus les maîtres à penser et, plus précisément, à contester... le plus surprenant réside dans le fait que, partis d'horizons différents, ils entrent en confluence téléologique... ». Ces auteurs seront les fers de lance d'un mouvement que nous nommerons « freudo-marxisme populaire ou vulgaire ». Leurs conceptions se sont répandues de manière tout à fait considérable dans les différentes couches de la société. Cette tendance freudo-marxiste considérait la doctrine de Freud et celle de Marx comme d'égale importance, et proposait d'opérer leur synthèse dans une même doctrine. Pour ces freudo-marxistes, la révolution sexuelle est un aspect déterminant de la révolution prolétarienne et socialiste. Des auteurs comme Reich et Marcuse cherchent à assimiler le processus du refoulement -qui fonctionne au niveau psychique et qui concerne la sexualité chez Freud-, et la répression idéologique et politique. Ils sont ainsi amenés à dénoncer la répression politique et idéologique de la sexualité, à voir dans la sexualité la base des processus de libération de l'homme, au mépris des processus politique et économique. La deuxième hypothèse à partir de laquelle ils développent leur théorie est l'analogie entre masse et individu. Nous avons par ailleurs déjà démonté ces deux points. Ces auteurs se réclament de la classe laborieuse et proclament leur intention de libérer le prolétariat, à ce propos. Brecht (cité par Clément, 1977) aura cette phrase: « ... ces sculpteurs d'images du monde se recommandant du prolétariat n'est qu'une gentillesse consentie à la clientèle. ».

Nous nous devons d'évoquer -et cela afin que le lecteur puisse mieux comprendre le paradoxe de la diffusion du freudo-marxiste- l'esprit confus de Wilhem Reich, symbole d'une partie de la génération « 68 ». Son mysticisme devait trouver son apogée dans la découverte de l'orgone: énergie sexuelle composée d'éléments -ou bions- se déplaçant dans l'espace. Il savait mesurer la libido -ou orgone individuelle- qui était bleue et qu'il était possible de recueillir dans des boîtes. Il inventa « l'accumulateur d'énergie » afin de soigner les maladies -la maladie étant évidemment due à une carence en énergie sexuelle!. Au-delà de l'anecdote il est important d'évoquer ce fait puisque cette théorie de l'orgone eut un retentissement impressionnant, se répandant et recevant une large adhésion dans les milieux universitaires, étant l'objet d'une importante diffusion auprès du public. Reich marqua son époque, ayant un rayonnement international il fut la référence de toute une -et même de plusieurs- générations. Cependant, il « fut bien souvent démasqué comme mystificateur par les différents pays dans lesquels il essaya successivement de trouver refuge. Ces travaux qu'il aurait voulu déroutants parce que révolutionnaires, n'eurent en fait de révolutionnaire que la légèreté de leurs affirmations sans fondements... » (Nicolas, 1973).

Reich est avant tout un praticien qui interprète les théories à la lumière de sa pratique afin de la confirmer, niant l'intérêt des théories qui viendraient l'infirmier et sélectionnant les éléments pertinents qui permettraient de la vérifier. Contrairement à Reich, Marcuse envisage la pratique par une transparence à une théorie. Il invoque essentiellement la répression lorsqu'il parle de l'histoire de l'homme. Pour lutter contre la répression, il faut régresser, thème que l'on retrouve également chez Reich.

Le freudo-marxisme de Reich, comme celui de Marcuse -dont l'ouvrage *Vers la libération* (1969b) contient une courte interprétation des événements français de mai et juin 1968-,

reposent sur une double mystification: mystification de la psychanalyse d'une part et mystification du marxisme d'autre part, et cela dans une même mesure. Leur freudo-marxisme est souvent qualifié de trop ouvertement mystificateur, de frustré. Ces auteurs revendiquaient des positions critiques vis-à-vis du marxisme et de la psychanalyse.

Nicolas (1973) signale que « c'est en 1929 que Reich tente une réconciliation entre la psychanalyse (qui, dans son esprit, s'est déjà identifiée à l'économie sexuelle) et la sociologie de Marx, dans un article intitulé: *Matérialisme dialectique et psychanalyse* », Reich y affirme que la psychanalyse est une philosophie rationaliste, qu'elle renforce la dialectique historique dans la mesure où la guérison des névroses pose le problème de l'organisation sociale. Reich (cité par Nicolas, 1973), demande que la psychanalyse soit acceptée comme « science auxiliaire » de la sociologie, car elle peut dégager du psychisme individuel les conséquences des idéologies sociales... Afin d'intégrer la psychanalyse dans le matérialisme historique, Reich (1942) écrit que « quiconque a suivi et vécu pratiquement la théorie et la pratique du marxisme entre 1917 et 1933, s'est nécessairement rendu compte qu'elles étaient limitées aux seuls domaines des processus objectifs de l'économie et à la politique d'Etat au sens strict, qu'elles n'observaient pas attentivement ni n'appréhendaient ce qu'on appelle les facteurs subjectifs de l'histoire, l'idéologie des masses dans son évolution et dans ses contradictions; elles négligeaient surtout d'appliquer avec persévérance leur méthode du matérialisme dialectique, de la maintenir vivante, d'examiner chaque phénomène nouveau à sa lumière. ». Or, Reich veut considérer ces phénomènes subjectifs comme étant matériels: il impose de considérer les phénomènes qui font l'objet d'étude de la psychanalyse comme matériels, affirmant que la vie psychique se développe en suivant les chemins du matérialisme dialectique. Comme la vie sociale se développe suivant le chemin du matérialisme dialectique, Reich voit dans les contradictions et les conflits, le ressort de la vie psychique. Il tente de démontrer à partir de l'exemple de la formation du symptôme l'existence de la dialectique. Seulement, partant du refoulement au niveau du moi, et après la destruction du refoulement, il retourne au moi avec le symptôme qui est l'expression du refoulement, et considère que, le symptôme étant la négation de la négation du refoulement, il se trouve dans un processus dialectique -ajoutant que l'on trouve dans la psychanalyse nombre de processus identiques-: c'est la méconnaissance de la notion même de dialectique qui le conduit à une telle erreur. La dialectique se pare d'une évolution en spirale, or, ici le symptôme n'étant que l'expression du refoulement, on revient sur le niveau de départ.

Nombre de critiques considéreront que Reich, loin de trahir la pensée de Marx, la dépassait. Pour Reich, il est évident que c'est l'existence sociale qui détermine la conscience, mais l'intensité des besoins et les différences qualitatives dans le développement sont déterminées par l'appareil sexuel. Reich partant de la théorie marxiste opère un déviationnisme idéaliste.

Reich, dans son idéal contre-révolutionnaire, veut expliquer que ce qui rend les masses humaines inaptées à la liberté, c'est la répression sociale de la sexualité génitale, elle leur fait perdre le sens de la liberté. L'éducation antisexuelle serait la cause de la peur de la liberté. Le problème majeur dans toute révolution est un problème sexuel. Chez Reich, la libération n'est réalisable qu'à la lumière de l'économie sexuelle, et non pas à la lumière de l'économie politique. La révolution sexuelle contient virtuellement les révolutions économiques et politiques puisqu'elle constitue une révolution culturelle, en ce sens, aucune révolution ne saurait triompher si elle n'entraîne pas la désintégration de la famille.

4- Les surréalistes

En France on voit se développer chez les intellectuels de « gauche », un mouvement anti-behavioriste, « anti-marxiste-moscoutaire », qui lie le matérialisme à la psychanalyse.

Lorsque le mouvement freudo-marxiste fait son apparition en France, c'est d'abord sous la plume des surréalistes -la plupart des membres de ce mouvement adhéreront au parti communiste- dont le chef de file est André Breton. Le mouvement surréaliste annoncé par Guillaume Apollinaire est né au lendemain de la première guerre mondiale -il est défini et né officiellement en 1924 avec André Breton-; il se dresse contre toutes formes d'ordre et de

convention, ne reconnaissant comme valeurs que le rêve, l'instinct, la révolte dans l'expression du « fonctionnement réel de la pensée ».

Le mouvement surréaliste confond tout simplement la révolution surréaliste et la révolution prolétarienne! (cf. Naville, 1926). Il frelate trop ouvertement le marxisme, et notamment le matérialisme dialectique qui commence à être mieux connu -notamment grâce à Georges Politzer-. Cette diffusion du matérialisme dialectique conduira les procédés des freudo-marxistes à devenir pseudo-scientifiques. Citons ces remarques extraites d'un article de Houdebine (1970) concernant le développement du surréalisme dans les années 20-30: « il est clair ... que la diffusion du matérialisme dialectique en France, et notamment dans les milieux « intellectuels », s'est heurtée à de nombreuses résistances et qu'elle est loin de connaître alors un développement absolument égal au développement proprement politique du P.C.F. »; ou encore, à propos du discours idéologique de Breton: « il reste que le discours matérialiste ... est constamment placé sous la dominance d'un discours idéaliste. », et plus loin: « Ainsi peut-on dire que spiritualisme, mystique, métaphysique, bien loin de rester cantonnées à l'arrière-plan ... animent au contraire la problématique d'ensemble de l'idéologie de Breton » (Houdebine, 1970).

A André Breton puis Jean Bernier -également surréaliste, qui déclare qu'« En approfondissant la critique feuerbachienne et la critique marxiste de la religion, en mettant au jour certains mécanismes essentiels du déterminisme naturel et social de la pensée postulée par Marx, et en découvrant des possibilités nouvelles d'agir sur ce déterminisme en en prenant conscience, Freud accroît incontestablement le champ d'application du matérialisme moderne », (Bernier, 1932)- succède Jean Audard qui affirme le caractère matérialiste de la psychanalyse.

5- Jean Audard

Contrairement à ces prédécesseurs dans le freudo-marxisme, Jean Audard ne cache pas ses intentions révisionnistes envers le marxisme. Pour Audard la discussion entre ceux qui affirment et ceux qui nient le caractère matérialiste du freudisme, oppose, en réalité, deux sortes de marxistes. Il affirme qu'il existe une scission entre le marxiste de Moscou et le marxiste de Paris! Dans son article de 1933 intitulé *Du caractère matérialiste de la psychanalyse*, il soutient Jean Bernier aux dépens de Stoliarov; « Stoliarov qui, lui, est marxiste de Moscou et non de Paris » (Audard, 1933). Stoliarov cité par Audard (1933) écrivait: « Le freudisme n'a rien de commun avec le marxisme et le matérialisme. Il voile la lutte des classes. Le caractère anti-prolétarien de l'idéologie freudienne se manifeste tant dans le caractère général idéaliste de sa méthode et de son système que dans ses détails ». Jean Audard défend les idées d'un mouvement contre révolutionnaire notoire qui rassemble, autour de Souvarine à *La critique sociale*, un groupe de marxiste d'un genre assez particulier: ce groupe partage, avec la bourgeoisie, la haine de la révolution prolétarienne en général et de Moscou en particulier..

Son travail, dans cette croisade contre-révolutionnaire contre le marxisme, sera de démontrer le caractère matérialiste de la psychanalyse, de prouver que le freudisme est plus matérialiste que le marxisme. Il écrit: « Ainsi, la psychanalyse nous paraît résister victorieusement à toutes les critiques qu'on a pu lui adresser au nom du matérialisme. En un sens même, nous irons jusqu'à dire qu'il n'est pas de matérialisme complet sans la psychanalyse. Il manque quelque chose au matérialisme marxiste tant qu'il n'est pas complété par le matérialisme de la psychanalyse. » (Audard, 1933). Seule la psychanalyse, qui est une « véritable science » aux yeux de Audard, peut sauver le marxisme de l'idéalisme: « C'est seulement la théorie freudienne de l'invention-sublimation qui permet au marxisme d'éviter une faille idéaliste dans son édifice... C'est parce que le freudisme permet de tels résultats qu'il nous paraît, à ce point de vue, plus matérialiste que le marxisme lui-même. » (Audard, 1933).

Ces points de vue qui consistent à opposer deux sortes de marxistes, et à représenter le marxisme comme rongé par l'idéalisme, sont tout simplement indéfendables. De plus, la conception du matérialisme selon Audard est la conception d'un matérialisme dépassé; il semble ignorer le matérialisme dialectique de Marx et d'Engels. Politzer (1933) constate que « la dialectique de la nature n'existe pas pour Jean Audard ». Audard déclare que le matérialisme c'est

le déterminisme, et affirme que les professions de foi déterministes de Freud et des psychanalystes suffisent pour les placer dans le matérialisme radical.

Nous citerons ce passage d'un article de Lefèvre (1957), afin que le lecteur se rende compte de l'effervescence intellectuelle qui opposait les frelateurs du marxisme qu'étaient les freudo-marxistes et les défenseurs d'un marxisme originaire:

« Un jeune philosophe nommé Jean Audard publia dans les Cahiers du Sud un article qui ne correspondait que trop bien aux anciennes préoccupations de Georges Politzer: « du caractère matérialiste de la psychanalyse ». Ce dernier se sentit visé, touché. Il avait abandonné ces préoccupations. En dehors de lui, et contre lui, on les reprenait. Il lui sembla nécessaire de clarifier la situation. D'autant plus que les surréalistes qui venaient de rompre avec les communistes, et le groupe très actif alors des trotskistes, soutenaient Jean Audard et sa tentative. »

« La conférence tenue par Georges Politzer dans la salle de la Mutualité fut orageuse. Elle se termina par une bagarre tragi-comique. (Lefèvre écrit en note: « Si mes souvenirs sont exacts, au cours des horions échangés, quelqu'un reçut une forte égratignure provoquée par une bague que portait un surréaliste. Le sang coulait. On se mit à hurler. Et la victime, ou l'un de ses voisins, prétendit avoir vu un poignard dans la main du surréaliste... »).

« A notre avis, l'argumentation polémique de Georges Politzer porte essentiellement contre l'appareil conceptuel explicatif du freudisme -contre son extension à la sociologie, à l'histoire, à la philosophie- contre l'utilisation politique du freudisme et sa confusion avec le marxisme. » (Lefèvre, 1957).

Demandons-nous, comme Georges Politzer, comment la psychanalyse représente les rapports de détermination entre la matière et la vie psychologique, comment la psychanalyse considère les bases biologiques de la vie psychologique. En fait -comme nous avons pu le voir précédemment-, la psychanalyse établit une détermination purement psychique, et la biologie n'intervient qu'en tant que couverture. Jamais la psychanalyse n'a développé de recherche vouée à mettre en évidence la détermination matérielle des faits psychologiques. « D'ailleurs, les psychanalystes sont fiers, non seulement d'être déterministes tout court mais d'avoir montré le déterminisme psychique, c'est-à-dire sans avoir eu recours à la physiologie et à la biologie. » (Poltzer, 1933). Ceci, Audard n'en fait mention. Pour lui, il ne s'agit pas de montrer que la psychanalyse est matérialiste, mais plutôt qu'il faut élargir le matérialisme afin qu'il puisse englober la psychanalyse. Il soutient que le matérialisme n'est que l'attitude du savant face à ses recherches. Le matérialisme, comme nous avons pu le voir, est bien plus: c'est une théorie du monde, théorie qui se confirme dans la pratique. Or, Jean Audard refuse de considérer le matérialisme comme la grille de lecture du monde, il réfute ce passage de la théorie à la pratique, considérant le matérialisme comme une attitude pratique: ainsi la psychanalyse est matérialiste.

Dans sa falsification contre-révolutionnaire du marxisme, il défend également la psychanalyse en temps que système dialectique. Il parle de la « dialectique du principe de plaisir et du principe de réalité ». Mais ce ne sont que pures abstractions, elles ne peuvent en aucun cas se prévaloir d'exister sur le même plan que les principes fondamentaux des sciences. Les freudo-marxistes détournent la notion de dialectique, considérant que lorsque l'on dit conflit ou lutte, il y a dialectique. Cependant, leur dialectique, si elle doit exister, est idéaliste. Les conflits et les luttes des psychanalystes sont métaphysiques et non matériels. Nous nous référerons au chapitre sur la dialectique pour comprendre que la dialectique dont ils se réclament n'a rien à voir avec la dialectique matérialiste.

Jean Audard enfonce encore un peu plus le clou de la mystification lorsqu'il évoque la filiation de Freud avec Darwin. Il montre sa méconnaissance des positions freudiennes sur la théorie darwinienne. Citons cette audacieuse phrase d'Audard (1933): « C'est un lieu commun dans la littérature psychanalytique que la filiation Copernic-Darwin-Freud... cette filiation est à elle seule la preuve du caractère matérialiste de la psychanalyse. ».

La psychanalyse est un dogme, et l'un des traits caractéristiques d'un dogmatisme est de n'accepter que les faits qui sont en conformité avec l'idéologie défendue, et de défendre, si besoin est, cette idéologie face aux faits qui pourraient être en contradiction avec elle. Comme le faisait remarquer Politzer (1939): « Les représentants de tous les systèmes inconséquents et incohérents

sont dogmatiques, et ce sont eux qui ont besoin de l'être ». Une pensée approfondie, une pensée scientifique, s'adapte aux faits nouveaux, évolue avec la connaissance, et pour l'homme de science « le fait nouveau, la découverte nouvelle sont toujours d'heureux événements, tandis que le faux savants et le penseur qui vit sur des idées mal ajustées, se dressent avec d'autant plus de fureur contre les novateurs qu'ils sont davantage dérangés par eux dans leur quiétude éclectique. » (Politzer, 1939).

Evoquant Freud, Sève (1977) écrit: « ce grand défricheur est resté prisonnier des idéologies dominantes en son époque dans ses conceptions les plus essentielles relatives à l'individu, à la société et à leur rapports, et ces idéologies ont marqué profondément une pratique psychanalytique d'ailleurs enracinée dans les rapports sociaux bourgeois, faussé jusqu'en leur tréfonds ses constructions théoriques, fait avorter la tentative scientifique prise dans son ensemble et déchoir la psychanalyse, en fin de compte, au rang d'idéologie réactionnaire. C'est pourquoi toute tentative de trouver entre psychanalyse et marxisme un terrain d'entente relève de l'éclectisme le plus médiocre, et à plus forte raison tout « freudo-marxisme » de la mystification ».

6- Pourquoi une telle mystification?

Mais alors si, comme nous le savons, la doctrine psychanalytique n'a vraiment rien de matérialiste, qu'est-ce qui a poussé les freudo-marxistes à une telle mystification?

Politzer (1933) pense qu'une telle mystification est « en premier lieu ... le fait même de la vogue de la psychanalyse. », il constate que le freudo-marxiste croit sur parole la sociologie freudienne qui « est inventée de toutes pièces », ou encore: « La réduction à l'énergie sexuelle de toute la vie psychologique, l'explication par l'énergie sexuelle des faits sociaux apparaît comme un acte hautement matérialiste. Nos freudo-marxistes ne cherchent pas un matérialisme conséquent; ils ne se préoccupent pas du caractère évidemment idéaliste et réactionnaire de la sociologie psychanalytique. Cette réduction à la sexualité leur est une garantie suffisante de matérialisme. » (Politzer, 1933); et ceci parce que leur conception du matérialisme est totalement dépassée, c'est un matérialisme vidé de son sens. La psychanalyse cherche une légitimation de son objet à partir du marxisme.

Le développement d'une psychologie véritablement scientifique apparaît comme une nécessité pour la lutte des marxistes contre les idéologies utilisées par la bourgeoisie.

On pourrait être tenté de clamer *La fin de la psychanalyse* pour reprendre le titre d'un article de Politzer (1939). Bien que défendant le fait que « Freud s'était approché d'un domaine d'une importance capitale » et, que « les faits auxquels la psychanalyse a touché doivent être repris pour être compris correctement », Politzer (1939) affirmait que le freudisme avait fait faillite car « jamais Freud et ses disciples ne sont parvenus à une compréhension claire des rapports entre l'individu, entre la loi psychologique individuelle et la loi historique ». Il déclarait que la psychanalyse appartenait d'ores et déjà au passé, que l'intérêt pour la psychanalyse dans les milieux scientifiques « réellement avancés » avait disparu.

Force est de constater que bien que la psychanalyse soit entrée dans une période de « décadence scolastique » selon les termes de Politzer (1939), loin de s'éteindre comme il le supposait, elle va regagner de la vigueur. Comme le constate Sève (1977): « ... la vitalité de la psychanalyse, sa capacité de retour autocritique sur elle-même et d'approfondissement se sont avérées plus grandes que ne le pensaient naguère la plupart des marxistes ».

La vulgarisation de l'idéologie psychanalytique, et son utilisation à des fins d'explications des mouvements sociaux, comme par exemple des événements de Mai 68, n'ont fait que confirmer cette dégénérescence annoncée par Politzer. Cependant Sève (1977) note qu'« un mouvement de retour à Freud s'est opéré depuis la guerre en opposition, du moins jusqu'à un certain point, aux usages manifestement idéologiques de la psychanalyse et cela nous amène à

poser le problème d'une réévaluation de la vitalité de la psychanalyse, il y a une volonté de prolonger les découvertes freudiennes en les dégageant le plus possible des aspects biologiques et sociologiques très contestables dont ... Freud lui-même était resté tributaire; on se trouve face à une attitude nouvelle chez certains marxistes, attitude foncièrement non politzérienne, à l'égard de l'oeuvre de Freud, considérée dans son principe comme scientifiquement homologue à celle de Marx. ».

Ainsi, Althusser (1964a) déclarait que taxer la psychanalyse d'« idéologie réactionnaire » ne s'était pas fait « sans raison », ajoutant: « on peut bien dire aujourd'hui que ces mêmes marxistes furent à leur manière, directement ou indirectement, les premières victimes de l'idéologie qu'ils dénonçaient: puisqu'ils la confondirent avec la découverte révolutionnaire de Freud, acceptant ainsi dans le fait les positions de l'adversaire, subissant ces propres conditions, et reconnaissant dans l'image qu'il leur imposait la prétendue réalité de la psychanalyse. Toute l'histoire passé des rapports entre le marxisme et la psychanalyse repose, pour l'essentiel, sur cette confusion et cette imposture. ». Osant un parallèle entre Marx et Freud, Althusser (1964a) écrira: « Depuis Marx nous savons que le sujet humain, l'ego économique, politique ou philosophique n'est pas le centre de l'histoire... Freud nous découvre à son tour que le sujet réel, l'individu dans son essence singulière, n'a pas la figure d'un ego centré sur le « moi », la « conscience » ou l'« existence », -que ce soit l'existence du pour-soi, du corps propre ou du « comportement »- que le sujet humain est décentré, constitué par une structure qui elle aussi n'a de « centre » que dans la méconnaissance imaginaire du « moi », c'est-à-dire dans les formations idéologiques où il se « reconnaît. » »; nous sommes ici en plein idéalisme!

Il existe donc un mouvement qui se réclame non freudo-marxiste, et qui remet en cause la question de la dissociation entre la psychanalyse et l'usage politique qui en est fait: la psychanalyse se présente d'autorité comme l'explication la plus aboutie de la plupart voir même de tous les faits humains -ce point a été suffisamment développé dans une précédente partie-. Ce mouvement dépasse le freudo-marxisme « populaire » ou « vulgaire » -comme nous l'avons nommé- d'un Reich, d'un Marcuse, ou d'un Kalivoda par exemple. Si l'on ne parle plus guère qu'à titre d'anecdote, du freudo-marxisme qui a connu son apogée durant les mouvements soixante-huitard, cet autre mouvement, qui regroupe des « intellectuels » se réclamant de « gauche », perdure.

Ainsi, une nouvelle attitude marxiste par rapport à la psychanalyse tente de s'installer. Différents groupes d'étude se réclamant du marxisme tentent d'aborder, de façon scientifique, les questions que suscite l'oeuvre freudienne. Des revues telles que: *La pensée* et *La nouvelle critique*, se font l'écho de ces recherches. Citons, par exemple, Gluksmann (1969), pour qui « développer la philosophie marxiste aujourd'hui ne peut se faire qu'à partir du marxisme-léninisme lui-même, et de l'apport des travaux non marxistes, dans le secteur de la recherche scientifique ou épistémologique (ex. Freud, ..., Canguilhem, etc. »: Gluksmann considère ces auteurs comme des « alliés scientifiques », leurs travaux étant « de la recherche scientifique d'avant-garde. »!

Alors que les travaux d'un auteur comme Georges Politzer -qui a renoncé à défendre la psychanalyse-, que la déclaration des huit psychiatres communistes (Bonnafe *et al.*, 1949), ont, entre autres, montré l'inanité des positions mêlant le marxisme et la psychanalyse, certains auteurs « marxistes » pensent encore pouvoir reprendre les travaux de Freud et les éclairer sous un jour nouveau. Ces auteurs qui refusent l'attitude critique d'un George Politzer, et qui se trouvent en opposition avec les usages idéologiques que le freudo-marxisme a fait du freudisme, tentent de dégager les découvertes de Freud de leurs vues biologiques et sociologiques, de dissocier la psychanalyse de l'usage politique qui en est fait. Ces points ont déjà été développés par ailleurs et nous ne pouvons, encore une fois, que dénoncer de telles positions. Clément (1977) écrit: « La diffusion de la psychanalyse est devenue, dans notre société, un fait incontestable et irréversible... Notre affaire à nous, marxistes, c'est de pouvoir comprendre la nécessité de la découverte freudienne, sur le plan du langage, de la culture, de la thérapeutique; c'est de la sortir de la stérilité d'une confrontation terme à terme pour penser en marxiste un champ nouveau, celui de la subjectivité ». Althusser (1964b) veut dénoncer le fait que « la découverte de Freud a été ... réduite à des disciplines qui lui sont étrangères (biologie, psychologie, sociologie, philosophie). », et propose un travail de « critique idéologique » et d'« élucidation

épistémologique », refusant « l'exploitation idéologique réactionnaire » et « les différentes formes du révisionnisme bio-psycho-sociologique ».

Sous la plume de Muldworf (1970), psychiatre, nous trouvons une tentative de « dissiper les confusions qui ont pu s'instaurer dans le passé ». Il est important de noter qu'à cette époque Muldworf affiche la position du parti communiste dans les instances autorisées. Il considère la psychanalyse comme « un fait scientifique », il réclame « un effort épistémologique des chercheurs marxistes pour donner à la psychanalyse son accès à la scientificité. ». Politzer avait montré l'impossibilité d'un tel engagement il y a plus de trente années déjà. Dénonçant la « conception étriquée, mécanique du marxisme » des huit psychiatres communistes dans leur article de 1949 (cf. Bonnafe *et al.*, 1949), Muldworf (1970) croit pouvoir affirmer qu'une conception objective du sujet est vouée à l'échec, que l'on ne peut « s'épargner des hypothèses opérationnelles relatives à la vie intérieure (ou à un appareil psychique) ». Nous nous demandons, à la lecture de cet article, si Muldworf, qui déclare que « l'itinéraire douloureux de Politzer illustre bien l'échec d'une conception objectiviste du sujet », a eu connaissance des travaux de Pierre Naville dont les développements dans le domaine de la psychologie et du marxisme sont tout à fait remarquables -Pierre Naville à qui nous consacrerons un chapitre particulier, et qui a déjà été l'objet de citations dans ce travail à de nombreuses reprises-. Muldworf écrira en 1977, dans un article destiné à une communication lors d'un symposium sur l'inconscient, qu'il veut « montrer aux chercheurs soviétiques comment un psychiatre marxiste français rencontre la psychanalyse sur le chemin de sa pratique, et comment il en vient à poser la nécessité de la notion d'inconscient. ». Rappelons que sa position au sein des instances du parti confère à Muldworf un rayonnement important. Nous citerons enfin deux auteurs « marxistes » pour qui l'existence d'une corrélation entre la psychanalyse et le marxisme ne semble pas faire l'ombre d'un doute: André Green, psychanalyste, qui pour résumer les attaques dont a fait l'objet la psychanalyse par les « intellectuels marxistes » écrit: « Il est vrai que nous étions alors en pleine époque stalinienne » (Green, 1970); Pierre Bruno lorsqu'il aborde la psychanalyse et le matérialisme, pose au « préalable l'existence d'un hiatus entre les deux » (Bruno, 1980); ou encore, lorsqu'il aborde l'inconscient, à mettre « le matérialisme dialectique à l'épreuve de la découverte freudienne », en partant « du présupposé que la psychanalyse est scientifique »!

b) Le behaviorisme en France

1- Sa difficile implantation

Alors qu'Audard développe son freudo-marxisme, le behaviorisme, qui a pris un essor considérable aux Etats-Unis, ne parvient pas à s'imposer sur le vieux continent. Tilquin (1942) écrit sur cette difficile pénétration du behaviorisme en Europe:

« Que le behaviorisme soit un mouvement spécifiquement américain, c'est ce qu'établirait, à défaut d'autres preuves, l'essor considérable qu'il prit aux Etats-Unis, où en moins de dix ans, il conquiert la presque totalité des universités, et l'échec quasi-complet qu'il essuya sur le continent. Là-bas il fut accueilli pour ce qu'il affirmait, ici il fut rejeté pour ce qu'il niait. »

« L'attrait de la nouveauté, l'amour du paradoxe et de la simplicité, le prestige des affirmations catégoriques ne semblent pas avoir une moindre force en Europe qu'en Amérique. Peut-être, pour une nation qui n'a guère de tradition, une psychologie qui se dit spécifiquement américaine, entièrement made in USA, devait-elle susciter l'enthousiasme. Le succès du behaviorisme a certainement des causes plus profondes. C'est parce qu'il est vraiment un produit américain, qu'il sort de l'esprit américain, qu'il était apte à en satisfaire les besoins. C'est un lieu commun de dire que le peuple américain est un peuple d'ingénieurs, de mécaniciens, d'inventeurs, d'hommes d'actions, d'hommes pratiques avant tout, qui jugent d'un système d'idées comme d'une machine, par ses applications à la vie et aux affaires, par son utilité, par son rendement, qui ont en conséquence le goût du concret et la passion du fait. Le behaviorisme, psychologie d'objet, de faits observables, enregistrables, mesurables, contrôlables; de prévision; qui identifie l'esprit avec le comportement, qui étudie l'homme vivant dans ses ajustements au monde des objets

familiers et des affaires et le conçoit comme une mécanique, correspond parfaitement à ce qu'exigeait le tempérament américain. »

« Ce qui assura aux Etats-Unis la vogue du behaviorisme est responsable de son insuccès en Europe. On a retenu moins ces affirmations que ces négations. Considéré sous son aspect positif, on n'a voulu voir en lui, par delà ses « exagérations », qu'un plaidoyer particulièrement vigoureux pour l'objectivité en psychologie, même un plaidoyer assez inactuel, car la psychologie n'est-elle pas depuis Wundt une science objective? N'est-elle pas une science « expérimentale »? Ne s'effectue-t-elle pas dans les laboratoires? Watson, novateur en Amérique, a paru sur le continent enfoncer des portes ouvertes, se battre contre des moulins à vent. Tout au plus lui reconnaît-on le mérite d'apporter une méthode intéressante, et encore, tout compte fait, cette méthode n'apparaît-elle pas tellement nouvelle. »

« Ce qui, dans le behaviorisme, satisfait le tempérament américain, heurtait la mentalité des psychologues continentaux. En Europe, la psychologie se propose de comprendre plutôt que de prévoir. Elle traite de l'homme en général et non de l'individu. Elle est une science abstraite, dont les applications sont extrêmement réduites. Surtout elle est intimement liée à la philosophie, et elle a derrière elle une longue tradition spiritualiste dont il lui est difficile de s'affranchir. En niant la conscience et l'esprit, le behaviorisme nie ce qui est tenu pour la plus irréfragable de toutes les évidences. Watson a fait figure de « primaire », s'aventurant, sans la culture philosophique indispensable et s'égarant, dans un domaine dont la complexité lui échappait. Et il est vrai qu'il est simplement un praticien, un savant, qui a généralisé sa procédure sans souci des convictions philosophiques qu'il heurtait... Le behaviorisme est une doctrine libérale, et, par là il satisfait aussi le vif amour américain de la liberté; car il n'impose aucune manière de concevoir et d'étudier le comportement. »

Le behaviorisme s'oppose à la psychologie traditionnelle, à cette psychologie pseudo-scientifique, il récuse le dualisme. Il veut instaurer une méthodologie et un objet d'étude scientifique à la psychologie qui doit abandonner son passé spiritualiste. Comme toute science, le behaviorisme postule le déterminisme, déterminisme matérialiste -l'homme est et n'est qu'un organisme (monisme matérialiste)-, qui exclut toute causalité psychique.

Le behaviorisme est une psychologie concrète et se veut une science pratique; ses découvertes seront applicables aux conduites humaines dans différents domaines sociaux tels la pédagogie, la médecine, le commerce, etc, à quiconque voudra connaître l'homme. Tilquin (1942) note que « Si la science du comportement humain a une valeur pratique, si elle est utilisable et utile, si elle est capable d'intervenir dans la conduite de la vie, c'est qu'au lieu de prendre pour objet ces fantômes que sont les « états de conscience » tels que l'introspection est censée les appréhender, elle traite de la vie humaine elle-même, de la vie quotidienne, de ce que les hommes font. ». Le behaviorisme replace l'homme dans la nature: l'homme tout puissant tombe de son piédestal; les phénomènes psychologiques sont considérés comme faisant partie du même système que les autres lois de la nature, ils doivent à ce titre être étudiés selon les mêmes critères. L'homme est un objet d'étude parmi d'autres objets d'étude, on doit donc user des mêmes méthodes d'investigations pour les uns comme pour les autres. Le behaviorisme réfute le dualisme de la psychologie traditionnelle. Or, cette croyance en une réalité spirituelle, en une entité immatérielle, en une force psychique autonome, semble être une évidence indiscutable pour le sens commun. Au fur et à mesure que la science progresse dans les divers domaines des sciences de la nature, cette tendance animiste disparaît. Mais, dans le domaine de la psychologie, nombres de processus -et en particulier les phénomènes nerveux- ne sont pas encore appréhendables, et il en résulte comme l'écrit Tilquin (1942): « que, cet intermédiaire causal entre l'environnement et les réponses étant ignoré -il parle des phénomènes nerveux-, on a personnifié la fonction nerveuse successivement sous les noms d'âme, d'esprit, de moi, de conscience, et on a chargé ces entités du soin d'ajuster les réponses aux stimuli. La croyance à un homme caché derrière certains phénomènes de la nature est devenue, dans le cas de l'homme, la croyance à un second homme caché à l'intérieur du premier. », et plus loin: « Au lieu de résoudre une ignorance par la recherche des véritables causes, la métaphysique comble les lacunes de notre connaissance en imaginant des fictions incontrôlables; mais à mesure que la science progresse, ces entités reculent pour s'évanouir définitivement: c'est ainsi que le dualisme esprit-corps disparaît devant la

science... L'existence d'une réalité psychique n'est qu'une supposition, et une supposition paresseuse: on consent à une ignorance en la personnifiant, au lieu de la combler par des recherches scientifiques. ». Pour Bachelard (1938) d'ailleurs, la pensée scientifique naît contre la réalité usuelle qui est « le premier barrage épistémologique ... que la connaissance doit surmonter ». La pensée immédiate, qui a été élevée au rang de critère psychologique immuable, disparaît avec le behaviorisme pour qui la vérité n'est plus une source mais un but.

Cependant, on trouve dans l'ouvrage de Tilquin (1942) quelques erreurs d'interprétation des conceptions watsonniennes, et un plaidoyer pour reconnaître à Henri Piéron la paternité du comportementalisme, alors que nous avons par ailleurs noté l'erreur globale d'orientation de ce dernier. L'ouvrage de Tilquin (1942) est une remarquable tentative de diffusion du behaviorisme de Watson; on peut cependant regretter que sa formation philosophique le fasse quelquefois glisser vers des considérations métaphysiques n'ayant aucun rapport avec le behaviorisme.

2- Pierre Naville (1904-1993)

C'est sous la plume de Pierre Naville que le behaviorisme s'introduira réellement en France, bien qu'une première tentative d'exposition de la théorie watsonnienne ait été réalisée en 1926 par Valérie H. Arnold -travail presque entièrement rédigé par Georges Politzer, comme nous avons déjà eu l'occasion de le signaler-. Pierre Naville fut cofondateur du mouvement surréaliste et proche de Trotsky. Comme s'en étonne Morin (1977): « Ce personnage légendaire est aujourd'hui presque inconnu », notant ensuite que Naville passa vite « de la révolution surréaliste à la révolution tout court ... au lieu de confondre les deux révolutions en une, choisit la révolution sociale » (cf. Naville, 1926). Freixa i Baqué (1994) déclare que Naville fut « le seul vrai behavioriste que la France ait produit », ou encore: le « seul comportementaliste de l'histoire de ce pays », écrivant à propos des travaux de Naville: « ... Naville n'a pas cessé de s'intéresser au behaviorisme, cette « nouvelle psychologie » issue des Etats-Unis et qui lui semble la seule compatible avec le marxisme, qu'il connaît à fond. » (Freixa i Baqué, 1994). Nous devons à Naville la véritable introduction du behaviorisme en France.

Nous emprunterons à Freixa i Baqué (1994) quelques éléments tirés d'une courte biographie à la mémoire de Pierre Naville, afin de retracer brièvement son parcours: « Né en 1904 (la même année que Skinner) à Paris, ... Inscrit à la Sorbonne pour faire sa Philosophie (avec de la biologie comme matière optionnelle), il fréquente Soupault, Breton, Aragon et, en général, ceux qui formeront le mouvement surréaliste, auquel il participe activement...A la fin de 1927 il se rend à Moscou ... et rencontre Trotsky avec qui il établit des liens solides au point de devenir, quelques années plus tard, ... un de ses plus proches collaborateurs. En 1928 Naville est exclu à son tour du parti communiste... ». En 1942, après des années de « militantisme », « d'activisme politique » et de guerre, « il termine enfin ses études ... (il ne lui manquait qu'un seul certificat, justement celui de psychologie) » ... « obtenant ... sa licence. » ... « Pendant toutes ces années, Naville n'a pas cessé de s'intéresser au behaviorisme, cette « nouvelle psychologie » issue des Etats-Unis et qui lui semble la seule compatible avec le marxisme, qu'il connaît à fond... ». « Mais, à cette époque là, non seulement aucun ouvrage de Watson n'avait été traduit en français (à l'heure actuelle, la situation n'a guère changé, puisque un seul de ses livres a été traduit, dans une édition quasi-confidentielle), mais les originaux eux-mêmes ne circulaient pas dans l'Hexagone. Naville les fait venir et entreprend leur traduction. Lorsqu'il s'apprêtait à les faire publier, l'occupation allemande fait avorter le projet à cause de l'interdiction d'éditer des auteurs anglo-saxons contemporains. Il décide alors d'en faire la synthèse et de publier sous son propre nom un ouvrage de divulgation des idées watsonniennes, détournant ainsi la censure nazie. Le livre, intitulé *La psychologie du comportement*, paraît en 1942, et sa réédition de 1963 continue encore à être diffusée, ainsi que sa traduction italienne. On peut dire que pratiquement tout ce que les français savent du behaviorisme de Watson a été puisé dans cet ouvrage, dans lequel Naville affiche déjà, de façon très nette, sa position: « Avant tout, le behavioriste considère que le domaine réel de la psychologie ne consiste qu'en mouvements observables. On ne peut formuler des lois, on ne peut pratiquer des mesures qu'à propos de choses observables, directement ou indirectement. Or nous pouvons observer le comportement, c'est-à-dire ce que l'organisme fait et dit. » (Naville, 1942) ... et ailleurs: « Se comporter, c'est agir, ou se conduire, d'une certaine

manière. Etudier la conduite, le comportement, voilà l'objet de la psychologie. La psychologie est ainsi devenue une véritable science du comportement non seulement des êtres humains, mais aussi des animaux et en général des êtres qualifiés de vivants. ».

Naville est l'auteur d'un ouvrage sur d'Holbach -cité à de nombreuses reprises dans notre travail- dans lequel il exprime un enthousiasme évident pour le monisme matérialiste et le déterminisme professé par les philosophes des Lumières. Naville révélera l'objectif de cet ouvrage dans la préface écrite en 1966, lors de la réédition de ce livre:

« J'ai écrit et publié cet ouvrage en un temps qui explique à la fois son allure quelque peu polémique et ses limites: 1942-1943... »

« Revenu de captivité, j'avais repris une étude sur la psychologie du comportement, telle qu'on l'avait produite en Amérique sous le nom de behaviorism... »

« Ce que je compris bien vite, c'est que ces matérialistes du XVIIIème siècle (désignés en leur temps comme philosophes ou encyclopédistes) étaient l'objet d'un véritable détournement de sens dont les métaphysiciens du XIXème siècle, et tout particulièrement Hegel et ses séquelles, étaient parmi les principaux responsables. Les autres, c'étaient l'église chrétienne et cette église industrielle et commerçante que fut la bourgeoisie européenne du XIXème siècle, coiffée par les universités rebâties à son image... »

« ... les circonstances m'interdirent de traiter le sujet comme je l'aurais voulu. La censure ne tolérait pas d'incursions dans le domaine du marxisme. Je ne pouvais joindre à l'exposé la controverse nécessaire entre la philosophie hégélienne et la philosophie des Lumières. Il fallut me contenter de quelques allusions et même de quelques supercheries, en restituant à Lénine et à Plékhanov leurs vrais noms moins connus, Iliitch et Beltov, par exemple, ou en glissant dans le texte quelques phrases d'Engels que personne ne reconnut ».

Dans cet ouvrage, Pierre Naville s'emploie à mettre en évidence la filiation entre la philosophie matérialiste du XVIIIème et le behaviorisme. A travers l'oeuvre de d'Holbach, Naville découvre Watson et le behaviorisme comme l'héritier des philosophes matérialistes du XVIIIème siècle.

C'est en 1946 que Pierre Naville, qui n'a plus à se défier de la censure imposée par les nazis, publie son ouvrage intitulé *Psychologie, marxisme, matérialisme*. Il y définit les points d'unions qui existent entre le matérialisme dialectique et la psychologie objective. Ce livre nous informe avec précision sur les positions épistémologiques de Naville concernant la psychanalyse - sa pensée étant sur ce point très proche de celles de Georges Politzer-, le behaviorisme et le marxisme, exposant ses conceptions avec beaucoup de clarté, montrant que les traits fondamentaux de la psychologie objective, loin de s'opposer au matérialisme dialectique comme certains auteurs ont cru pouvoir le montrer, est en fait son prolongement. Naville s'élève alors contre les falsifications du behaviorisme d'une part et du matérialisme dialectique d'autre part qui ont pu amener à de telles confusions, opérant également une critique de la psychanalyse.

Cet ouvrage apparaît comme majeur dans la présentation de l'élaboration d'une psychologie objective comme pouvait la pressentir Marx et Engels. Réinterprétant leurs travaux, Naville les développe à la lumière de la psychologie nouvelle. Cet ouvrage est une référence en matière de marxisme et de psychologie en France. Pour Naville (1942) le but de ce travail est « d'amener le lecteur à comprendre l'intérêt de la constitution d'une psychologie objective » et cela à « partir de discussions inspirées par la réflexion critique dans le cadre du marxisme ». Toutes ces raisons nous incitent à nous attarder quelque peu sur cet ouvrage. Les extraits que nous présenterons ici ne doivent pas être considérés comme un essai de synthèse de l'ouvrage. La tentation serait forte de citer certaines pages dans leur intégralité. Nous nous contenterons de mettre en avant les passages les plus prégnants montrant combien le behaviorisme watsonien correspond à l'application du matérialisme dialectique en psychologie, montrant que l'unique psychologie compatible avec le matérialisme dialectique est le behaviorisme.

Naville (1946): « D'abord, le matérialisme dialectique est une méthode d'investigation de la nature totale et non seulement de l'homme; il réintègre l'homme dans la nature. En ce sens, il est plutôt un naturalisme qu'un pur humanisme. D'autre part, il est vrai que son investigation pratique de l'univers s'opère par et pour les hommes. Mais les hommes eux-

mêmes sont engagés dans un univers social que le marxisme apprend à reconnaître dialectiquement et objectivement...Marx mêle l'homme à la nature, dans des conditions déterminées, loin de l'y opposer ou de l'en séparer. Il a souligné l'origine et l'objectif pratique de toute connaissance, les échanges incessants entre l'organisme et le milieu... »

« Il est non moins certain que sous couleur d'humanisme ce sont en bien des cas les phénomènes religieux et l'esprit de la religion en général, qui continuent de faire leur chemin... Le matérialisme dialectique est athée. Les tentatives de métaphysiciens et de « constructeurs de dieu » de diverses sortes sont combattues par lui. Sa tradition la plus directe remonte sur ce terrain à l'antithéologisme du XVIIIème siècle... »

« Voici encore une expression analogue de Engels, dans *l'Anti-Dühring*: « Si nous tirons le « schématisme de l'univers » non de notre cerveau, mais seulement, au moyen de notre cerveau, du monde réel, si nous tirons les principes de l'être de ce qui est, nous n'avons pas besoin pour cela de philosophie, mais seulement de connaissances positives sur le monde et les phénomènes et ce qui en résulte, ce n'est encore pas de la philosophie, mais de la science positive. ». On trouve des déclarations de ce genre, reprises sous les formes les plus différentes, dans toute l'oeuvre de Marx et d'Engels. Dans les célèbres *Thèses sur Feuerbach*, Marx conclut que les philosophes ont « simplement interprété le monde de façon différente », et ajoute: il s'agit de le modifier ». Or, une modification du monde, non pas une modification idéale, purement spéculative, purement verbale, mais une modification concrète (modes et rapports de production pour commencer) ne peut pas être l'oeuvre de la philosophie, elle ne peut être l'oeuvre que de la « science positive », pure, technique et sociale. »

« Marx ... dès 1845 ... complétait ses thèses elliptiques sur Feuerbach par des déclarations plus explicites de ce genre: « Là où cesse la spéculation, à la vie réelle, commence donc la science réelle positive, la représentation de l'activité pratique, du processus de développement pratique de l'homme. Les phrases relatives à la conscience cessent, du savoir réel doit en prendre la place... »

« Ces limitations historiques du développement de la pensée de Marx-Engels n'autorisent cependant pas ce dévergondage idéaliste qui s'est remis à foisonner sans retenue autour des sciences modernes de la nature. Au contraire, dans leur prudence remarquable, elles permettent de poser en pleine lumière un problème qui restait jusqu'ici obscur même dans ses données méthodologiques: celui de l'intervention de l'être humain, comme objet, dans l'activité de la nature, à savoir son comportement. Ce problème définit précisément l'objet de la psychologie. »

« Il ne faut pas aborder le behaviorisme comme s'il était une science psychologique spontanément apparue au début du XXème siècle. Il faut le rattacher à la psychologie expérimentale, à la psychologie objective, et à la réflexologie, dont elle est un développement plus logique et plus systématique apparu dans des cadres sociaux qui lui ont assuré une expression originale. Cette psychologie objective elle-même a des sources lointaines. Chez certains encyclopédistes du XVIIIème siècle elle s'est confondue avec le matérialisme philosophique... »

« Ainsi le matérialisme dialectique ne peut s'enrichir dans le domaine de la psychologie que dans la voie ouverte par le behaviorisme tel que Watson l'a formulé... »

« Il nous importe donc surtout de souligner les caractères radicaux du behaviorisme scientifique. Quoiqu'il s'agisse là d'une tendance destinée à évoluer, à s'enrichir et à se critiquer elle-même, elle est seule à avoir envisagé dans le domaine de la psychologie une révolution qui permet à celle-ci de figurer en bonne place parmi les sciences naturelles. C'est grâce à elle que le matérialisme dialectique a fait un progrès nouveau, à condition qu'on l'envisage dans ses éléments scientifiques et non dans ses prolongements littéraires ou philosophiques... »

« Le matérialisme dialectique n'est pas un système intellectuel achevé et marqué au coin d'une époque donnée. Il doit être le mouvement même de la science, à travers les contradictions de son progrès et culminant dans l'action sociale. Ce mouvement n'est donc pas conçu simplement comme un mouvement des idées, mais comme celui de toute l'activité humaine, avec ses racines économiques et sociales, son expression politique et scientifique. Voilà pourquoi ceux qui cherchent à le réduire à un système périmé sont contraints ou à le déformer, ou à n'y rien comprendre, ou même les deux... »

« ... l'oeuvre de Lénine ne constitue pas une somme de variétés, un dogme, mais un jalon sur la route de l'interprétation scientifique de la nature. Si on l'examine à la lumière du développement nouveau de la science (et particulièrement de la chimie biologique, de la physiologie et en général des sciences de la matière vivante) ce n'est pas trop matérialiste (ou « mécaniste ») qu'apparaîtra Lénine, mais plutôt insuffisant... Si Lénine s'en est tenu en 1908, à des formules trop simples, ce n'est pas à sa conception soi-disant « mécaniste bourgeoise », « vulgaire », qu'il faut s'en prendre, mais plutôt à son arrêt sur le seuil des problèmes posés chez l'homme par la production de la pensée (psychologie, behaviorisme)... »

« ... l'expression littérale d'Engels, reprise par Lénine, selon laquelle les idées « reflètent » la nature, reste, nous l'avons dit, insuffisante. Mais elle doit être appréciée comme une vérité provisoire, d'attente, et non comme une erreur d'orientation fondamentale... Engels comprend certainement sous le terme de « nature » l'être humain et son fonctionnement de penser. Toutefois il ne le spécifie pas, et en général il ignore la psychologie, le savoir réel sur le penser et le comportement organique. Dans *Dialectique et nature*, tous ses exemples sont empruntés à la physique, à la chimie, à la biologie. (De même le *Matérialisme et l'Empirio-criticisme* s'escrime avant tout sur la physique; la physiologie, le comportement animal, la psychologie n'étaient pas encore de leur ressort.) « Nous considérâmes à nouveau les idées de notre cerveau du point de vue matérialiste, écrit-il dans *L. Feuerbach*, comme étant les reflets des choses existant réellement... La dialectique fut réduite à la science des lois générales du mouvement tant du monde extérieur que de la pensée humaine, deux séries de lois identiques dans leur fond, mais différentes dans leurs formes... » Ainsi, Engels proclame l'identité des lois de la nature et de la pensée, dans un rapport particulier, l'être déterminant la pensée. Il en découlait évidemment que ce rapport ne pouvait être qu'un rapport de connexion, de causalité, c'est-à-dire de production. Malgré cela, Engels maintient l'expression « reflet », et parle de « deux séries » de lois identiques, c'est-à-dire en quelque mesure parallèles. »

« Dans *l'Anti-Dühring* (...) Engels parle ... de la signification de l'idée: « les répercussions exercées sur l'homme par le monde extérieur s'expriment dans son cerveau, s'y reflètent sous la forme de sensations, de pensées, d'impulsions, de volitions, bref, sous forme de « tendances idéalistes » et deviennent sous cette forme des « puissances idéales ». Il est facile de comprendre que, du point de vue exprimé dans ce dernier passage, la « théorie de la pensée et de ses lois » ne peut pas être située en dehors des sciences positives de la nature; cependant nous venons de voir qu'Engels semble faire place à part, hors des sciences positives, à cette théorie, qui constituerait ainsi tout ce qui subsiste de l'« ancienne philosophie ». C'est dans cet écart, cette hésitation, que tient toute la déficience d'Engels; pour nous, elle a évidemment un caractère historique, conditionné par l'état des connaissances dans son temps; ce n'est pas une erreur... Parler d'un domaine propre de la conscience, composé de « sensations, de pensées, d'impulsions, de volitions », etc... n'a plus guère de sens aujourd'hui. Mais ce n'est pas parce que la psychologie a abandonné la voie moniste; c'est au contraire parce qu'elle a commencé à se détourner de la voie mystique-introspectionniste, pour entrer à son tour dans le domaine du savoir réel... Or, il est un domaine du savoir réel qui restait bien en arrière au XIX^{ème} siècle; c'est celui qui concernait la psychologie, c'est-à-dire l'étude du comportement humain. Malgré sa conception pratique-critique, tout à fait nette et consciente, Marx lui-même ne parla jamais des idées autrement que de « reflets » de la réalité; en quoi Engels ne différa pas de lui... La déficience qui subsiste demanderait à être dépassée, et non refoulée; et dépassée, elle ne peut l'être que par une étude approfondie des conditions concrètes du comportement, de l'acte de penser, dans la voie tracée par la psychologie du comportement... c'est uniquement dans cette voie qu'on peut obtenir maintenant un savoir réel, qui chasse du domaine pour lequel l'homme éprouve le plus de crainte, de trouble, de duplicité, c'est-à-dire celui de son prétendu monde intérieur, les fantômes qui s'évanouissent déjà peu à peu au cours de l'investigation rigoureuse des autres domaines du mécanisme universel... »

« L'idéalisme est au fond une projection fantasmagorique de l'impuissance humaine devant son sort matériel... Aujourd'hui l'idéalisme ... est une absurdité évidente, peut-être une consolation; en tout cas la métaphysique idéaliste a rejoint dans l'histoire des idéologies les constructions de la religion... »

« Le nouveau point de départ de Marx ce sera ... ceci: « La première présupposition de toute l'histoire des hommes, c'est naturellement l'existence d'individus humains vivants. Le premier état de choses à constater, c'est donc l'organisation corporelle de ces individus et le rapport où cela les met avec le reste de la nature. Il va de soi que nous ne pouvons pas entrer ici dans la constitution physique des hommes eux-mêmes, ni dans les conditions naturelles trouvées par les hommes ... Toute historiographie doit partir de ces bases naturelles et de la modification que l'action des hommes leur a fait subir au cours de l'histoire ». (*L'idéologie allemande*)... »

« Marx et Engels rétrécissent leur champ de travail; mais en le rétrécissant ils l'approfondissent et le transforment... à un secteur de la science, celui d'ailleurs qui exigeait le plus grand effort critique, et le plus nouveau, le plus créateur. Ils laissent à d'autres le soin de poursuivre la tâche sur d'autres terrains, ce qu'on vit bien en effet lorsqu'ils saluèrent les travaux de Darwin comme parallèles aux leurs dans les sciences naturelles, ceux de Claude Bernard et de Berthelot en chimie, et ceux de Lewis Morgan en préhistoire et en sociologie... Marx et Engels furent historiens, économistes et politiques, et non chimistes, ni physiciens, ni anthropologues, ni astronomes, ni psychologues... Ils laissaient ces domaines à d'autres... »

« Non, le marxisme n'est pas une philosophie renouvelée, car ce n'est pas à proprement parler une philosophie. C'est l'amorce d'une synthèse progressive de science et de techniques, ce qui n'est pas du tout la même chose... Contre cette orientation dangereuse il n'est qu'un remède, c'est d'inviter les auteurs marxistes à se préoccuper moins d'histoire de la philosophie, moins de « définitions » du matérialisme dialectique et un peu plus de sciences particulières. Le paradoxe, actuellement, est de voir que les progrès scientifiques réels, c'est-à-dire la découverte de processus dialectiques nouveaux réels, sont plutôt le fait de savants non-marxistes, tandis que les auteurs marxistes se contentent de généralités philosophiques, voire métaphysiques, deviennent des conservateurs de formules et non point des inventeurs de formes vivantes... Le danger existe de voir glisser sous l'égide de la dialectique toute une pacotille para-idéaliste, matérialiste de nom et métaphysique de fait, sous prétexte de la réhabiliter et de la faire accepter... Il faut donc redonner tout son mordant au réalisme dialectique, dans le domaine des sciences comme dans les autres, et pour cela il n'y a qu'un moyen: continuer le travail amorcé dans les branches scientifiques nouvelles pour les faire progresser... »

« Watson a eu raison de dire clairement: l'entité « conscience », telle qu'elle est utilisée en psychologie classique, même lorsqu'elle se dit expérimentale, n'est que le dernier avatar de l'âme dont la théologie n'a cessé d'être la plus sûre garantie. Aujourd'hui, on n'oserait plus se servir du terme d'âme, sauf en théologie et en littérature. Mais les termes de conscience, d'esprit, de principe spirituel, mental, psychique, le remplacent bien souvent, et en se substituant à lui n'apportent guère de clarté supplémentaire... L'inconvénient capital du maintien de la notion de conscience autonome, ... consiste à consacrer un dualisme insurmontable dans la nature humaine. La conscience est devenue le réceptacle de tout ce que nous ne sommes pas capables d'expliquer convenablement dans le comportement humain en termes d'événements matériels - et ce n'est pas peu de choses!... Nous aurons donc introduit dans nos analyses un principe d'explication hétérogène, ce « psychisme » qui paraîtra quelque jour aussi fantomatique que le phlogistique lui-même, et qui, après avoir sans doute permis de faire quelques pas nouveaux en substituant la philosophie à la théologie, est plutôt aujourd'hui un obstacle aux recherches sérieuses de la psychologie objective. Car ce psychisme a surtout pour effet de perpétuer un dualisme qui ruine actuellement tout progrès en psychologie... »

« Il semble donc qu'à moins de retomber dans une variété de l'idéalisme il ne resterait à la psychologie objective qu'une voie, celle qui fut ouverte par le behaviorisme, et qui ne considère pas la psychologie comme l'étude des « faits mentaux », même déterminés par l'être, mais comme celle du comportement observable, non seulement des êtres humains, mais de toutes les espèces animales, c'est-à-dire d'une variété de l'être lui-même. De ce point de vue il faut élargir les prémisses de la philosophie marxiste tels qu'ils s'expriment dans les textes que nous avons cités plus haut, se mettre directement à l'école de l'expérience, laisser de côté les recherches purement verbales... »

« Les phénomènes chimiques et biologiques, par exemple, sont entrés dans la voie du progrès du jour où les savants se sont mis à leur tour à emprunter aux sciences exactes

ce qui pouvait leur convenir de leurs méthodes... La psychologie à son tour n'a fait de sérieux progrès que lorsqu'elle a commencé à s'affranchir des vieilles spéculations théologiques sur l'âme et sa divine liberté, dont le psychisme « autonome » n'est qu'un dérivé assez plat... »

« Nous constatons donc qu'en dépit des préjugés en faveur d'un domaine propre du « psychisme » les acquisitions sérieuses de la psychologie ont été faites sans recours au « psychisme » indépendant... Et qu'a-t-on expliqué lorsqu'on a dit qu'il s'agit d'un fait psychique? Pas grand chose, ou plutôt rien du tout. On a simplement constaté que pour le moment nos expériences ne nous ont pas encore permis de reconnaître les formes causales (...), ou constances, qui sont en jeu dans les phénomènes en question, et que nous satisfaisons notre besoin d'explication immédiate avec un mot - rien qu'un mot.... »

« ... le déterminisme put revêtir des formes nouvelles, dialectiques, beaucoup plus complexes encore que nous ne le supposons à l'heure actuelle. D'après cette méthode, dont Watson a donné les premières applications systématiques, on parviendrait à expliquer une sphère croissante du comportement vivant (y compris du comportement le plus intelligent qui soit, c'est-à-dire de la fonction de « penser arbitrairement »), sans avoir recours à aucune notion du type du psychisme ou de la conscience. Par son propre progrès, la science psychologique surmonterait ainsi les vieux problèmes métaphysiques des rapports du corps et de l'âme, hérités de la théologie, qui embarrassent souvent les recherches, ou qui, lorsqu'elles ne peuvent les empêcher, les couronnent de conclusions purement abstraites, sans aucune portée... »

« La conclusion s'impose. Pour sortir des contradictions et impossibilités soulevées par le parallélisme ou l'épiphénoménisme (qu'il soit l'épiphénoménisme de l'organe ou de la totalité corporelle), il faut en revenir à une position moniste, à un monisme varié du comportement, si l'on peut s'exprimer ainsi. Le comportement -c'est-à-dire la structure de ce que l'organisme fait et dit, ses modes réactionnels interprété à tous les niveaux d'activité et dans tous les rapports de l'organisme avec le milieu, peut expliquer tout ce que l'on a coutume de rapporter au prétendu psychisme. Il n'y a pas de problème de la conscience parce qu'il n'y a pas deux substances dans l'être vivant. Par contre il y a d'infinis problèmes de comportement, qui font l'objet de la psychologie, et dont on aborde à peine l'examen systématique. Cette position d'apparence radicale est pourtant la simplicité même, et quelque jour on s'étonnera des résistances qu'elle suscite. Mais n'y eut-il pas un temps où nier l'âme des astres passait pour impie? C'est donc en définitive à la psychologie objective, dont Watson a été de nos jours l'un des pionniers, de travailler sans se soucier de fournir des explications totales et définitives qu'elle n'est pas en état de donner, ni plus ni moins que tout autre science. ».

Nous nous étonnons à la lecture de ces lignes que l'oeuvre de Pierre Naville ne soit pas, au moins en partie, étudiée dans les enseignements traditionnels de psychologie dans notre pays. Comment se fait-il que l'oeuvre de Naville n'eut aucun impact sur le monde de la psychologie. Comment se fait-il que la psychologie française ait continué de fonctionner comme si Naville n'avait pas existé? Freixa i Baqué (1985) considère qu'il existe certainement plusieurs raisons. Parmi celles-ci, il en est une que nous avons déjà rencontrée au cours de notre travail: c'est ce climat idéologique propre à la société française, dans lequel le discours de Naville ne rencontra que peu d'écho -cela fut déjà le cas lors des développements de Piéron-. En deuxième lieu, on peut évoquer le fait que Naville avait des centres d'intérêts très divers -que sa longue liste de publications suffit à mettre en évidence (cf. Freixa i Baqué, 1985)- et qu'il n'appartenait pas au milieu de la psychologie.

Comme le remarque Freixa i Baqué (1985) « Naville n'a jamais eu d'impact aucun dans le monde de la psychologie parce qu'il n'a jamais appartenu réellement à ce monde. Mis à part ses écrits sur la question (relativement peu nombreux par rapport au restant de sa production, et, en plus, introuvables certains d'entre-eux depuis plusieurs années) Naville n'a jamais mis les pieds - ou presque jamais- dans les cercles où « se fait » la psychologie: université, laboratoires de recherche, etc. S'il n'avait pas écrit son livre de divulgation de l'oeuvre de Watson (livre que certains professeurs recommandent encore à leurs élèves, mais juste à titre de « culture historique », comme on pourrait recommander à un étudiant en médecine la lecture d'un traité d'Hypocrate) personne ne connaîtrait le Naville psychologue. Même comme ça, il nous semble que très peu de monde citerait Naville parmi les psychologues français. Certainement, le fait de s'être

occupé d'autant de problématiques aussi différentes a facilité cette dissimulation de son caractère de psychologue. Il est aussi vrai que son oeuvre sur le sujet, exclusivement théorique, peut passer pour l'oeuvre d'un philosophe. »

« En troisième lieu, il faut signaler que, malgré ses multiples facettes, Naville n'est pas un personnage connu du public en général; et dans les cercles où son nom évoque quelque chose, on le connaît uniquement sous l'une de ses facettes. Ainsi, certains connaissent un sociologue appelé Naville, d'autres un philosophe du même nom, d'autres encore un militant politique qui répond au nom de Pierre Naville, tandis que pour certaines personnes, Naville évoque le jeune surréaliste des années vingt. Une telle fragmentation du personnage ne peut absolument pas faciliter son impact dans le domaine de la psychologie, qui est, en plus, celui où il est le moins connu. Et lorsqu'un auteur cite cet « ingrédient » de la personnalité de Naville, c'est, évidemment, pour le ridiculiser, en disant de lui que sa conversion au behaviorisme c'est comme une vocation pour les ordres religieux après une déception sentimentale. Qu'on nous permette de citer ici certains passages (comme celui qui contient l'allusion que nous venons de transcrire) de la note publiée (après beaucoup de résistance, d'après les propres paroles de Naville à l'auteur) par la revue *Le Nouvel Observateur* (revue qui s'est illustrée par ces attaques au behaviorisme et qui représente parfaitement « l'intelligentsia » parisienne de gauche) de son oeuvre rétrospective sur l'époque du surréalisme: -l'auteur cite Morin (1977)- « Naville entre en science comme on entre dans les ordres après un désespoir d'amour, s'oriente vers la psychologie (behavioriste) ... Naville est un être aux multiples faces, aux multiples possibilités, aux multiples vies, mais ces faces, ces vies ne sont apparemment pas reliées entre elles. Pis, elles sont soigneusement et systématiquement compartimentées... ». -Nous reprenons le texte de Freixa i Baqué- « Mais le texte que nous venons de citer corrobore nos affirmations quant au caractère polifacétique de Naville (que lui il intègre parfaitement, mais que le public tend à compartimenter) ainsi que notre affirmation selon laquelle il est un personnage actuellement presque inconnu; il serait difficile dans ces conditions d'exercer une influence quelconque dans le monde de la psychologie française. »

« Ainsi donc, le seul behavioriste français de tous les temps, l'homme profondément engagé dans le combat des forces de la gauche, le philosophe matérialiste, l'intellectuel exceptionnel, mourra laissant derrière lui une oeuvre aussi riche qu'ignorée. »

« Le piquant de la situation est que les psychologues français, qui ... profitent de toutes les opportunités pour parler du behaviorisme comme d'une étape déjà définitivement dépassée sans jamais l'avoir abordée, seraient incapables de citer un seul psychologue français réellement behavioriste, puisqu'ils ignorent olympiquement le seul dont ils disposent. » (Freixa i Baqué, 1985).

B-5-c) Frederic Burrhus Skinner

Le successeur de Watson, son fils « spirituel » dans le behaviorisme, est incontestablement l'américain Burrhus Frederic Skinner (1904-1990). Il fut le premier à attacher le terme radical au mot behavioriste. Comme le déclare Skinner (1969): « Le behaviorisme radical ... attaque et rejette les traditionnelles explications du comportement en tant qu'initié par des causes internes. ». Skinner reste fidèle à la méthodologie développée par Watson, mais considère les propositions de ce dernier « un peu tapageuses » (Skinner, 1969). Il a enrichi la conception du behaviorisme d'une nouvelle modalité de conditionnement: le conditionnement opérant, la réponse précédant le stimulus. Cette distinction entre les deux types de conditionnement est apparue très tôt dans son oeuvre. Le modèle sélectionniste qui prendra une place centrale dans la pensée de Skinner sera développé progressivement (Richelle, 1992). Le comportement opérant est la transposition au niveau individuel du mécanisme de l'évolution. Comme l'écrit Richelle (1992):

« Le mécanisme du comportement opérant est classiquement ramené à la formule du 'contrôle du comportement par ses conséquences'. L'idée que le renforcement n'a pas à proprement parler un rôle formateur des comportements mais seulement un rôle sélectif apparaît très tôt dans la théorie skinnérienne, de même que son corollaire, à savoir que l'activité du sujet doit se manifester d'abord pour que cette action sélective puisse s'exercer. C'est à cette notion que renvoie sans aucun doute la déclaration d'intention dans *The Behavior of Organisms* (Skinner,

1938), où Skinner définit son objet d'étude comme le comportement spontané, -par opposition au comportement déclenché du modèle pavlovien. Il faut cependant attendre une quinzaine d'année pour voir apparaître explicitement, dans *Science and human behavior* (Skinner, 1953), l'analogie évolutionniste, comme modèle explicatif général du mécanisme de conditionnement opérant (et Richelle cite ici Skinner): « Tant dans le conditionnement opérant que dans la sélection des caractéristiques comportementales à travers l'évolution biologique, les conséquences altèrent les probabilités futures. Les réflexes et les autres patrons innés de comportement évoluent parce qu'ils augmentent les chances de survie des espèces. Les opérants s'affermissent parce qu'ils sont suivis de conséquences importantes dans la vie de l'individu ». ».

Richelle (1992) ajoute un peu plus loin: Skinner voit avant tout dans le modèle darwinien la solution au problème des causes finales, dans lequel la psychologie n'avait cessé de s'embourber, comme la biologie avant elle (il cite à nouveau Skinner): « (le modèle darwinien) à permis de prendre en compte les effets de l'action sans recourir à des concepts tels que le but, l'intention, l'attente ou l'utilité ».

C'est donc d'abord à l'entreprise de démantèlement du mentalisme que le modèle évolutionniste contribue. ».

Le point d'orgue des écrits de Skinner qui souleva dans la société française le plus d'opposition, son travail le plus controversé, nous semble être son ouvrage *Par-delà la liberté et la dignité* (1971) -traduit en français en 1972-. Skinner y pose le problème de la condition humaine actuelle dans sa dynamique relationnelle environnementale, « Au lieu de partir de considérations mentalistes posées a priori et d'en déduire théoriquement les conditions d'accès à la liberté et à la dignité (tentative perpétuellement renouvelée dans la philosophie morale classique), Skinner estime nécessaire de prendre appui sur l'environnement physique et social de l'homme et de définir systématiquement quels changements apportés à cet environnement seraient seuls capables de changer la situation de l'être humain et cet être humain lui-même. » (Cazayus, 1977b). « Parmi la communauté laïque, ce qui représente la plus importante controverse du behaviorisme skinnérien, ou du behaviorisme radical, c'est incontestablement son approche de la notion de liberté individuelle » (Moore, 1984). Les positions skinnériennes sur les notions de liberté et de dignité seront au centre de biens des débats, et rencontreront de féroces oppositions.

Pour Skinner, l'analyse sociale et culturelle était une composante fondamentale du behaviorisme radical. Il avait mêlé la philosophie de la science et les principes behavioristes en une théorie générale, épistémologiquement cohérente, du comportement humain. Comme le note Malagodi (1986): « Dans *Walden two* (1948), *Beyond Freedom and Dignity* (1971), et les trois dernières sections de *Science and Human Behavior* (1953), et de nombreuses études contenues dans *Cumulative Record* (1972), *Contingencies of Reinforcement* (1969), et *Reflections on Behaviorism and Society* (1978), Skinner a amplement traité d'un large éventail de questions concernant la nature, l'évolution, la survie, les valeurs, et du destin des cultures. ». Richelle (1992) souligne qu'à partir de son travail intitulé « The Phylogeny and Ontogeny of Behavior » publié dans *Science* en 1966, Skinner « ne cessera d'élaborer plus avant sa position, à l'appui d'une homogénéité de mécanisme entre niveau de l'évolution des espèces, niveau de l'apprentissage individuel et niveau de l'évolution des cultures ».

La propension de la société actuelle à aller contre ses intérêts est l'un des thèmes centraux développé par Skinner. L'ignorance, ou l'incompréhension des règles gouvernant le comportement humain, est l'une des causes qui conduit notre culture à perpétuer des pratiques qui vont à l'encontre du bien-être de ces membres et de ses chances de survie. Skinner montre que si nous voulons opérer des changements importants et durables dans le comportement humain, il faut considérablement changer les contingences dans l'environnement social. Les problèmes sociaux trouvent leur origine dans l'environnement social, et non dans les esprits des individus; ainsi, les solutions à ces problèmes ne peuvent venir que d'un changement radical des contingences environnementales; pour Skinner, il n'y a pas d'autres solutions.

c) Le behaviorisme peut-il s'implanter dans la société française?

Pour rendre compte de l'état actuel de la psychologie en France, nous citerons ces extraits de l'allocution introductive du XXIème congrès national de psychologie que Paul Fraise prononça en 1976, et qui nous semble toujours d'actualité: « En réalité, la crise est profonde parce qu'elle se situe au plan théorique. Nous sommes engagés dans une révolution scientifique à la recherche d'un nouveau paradigme au sens que Kuhn donne à ce mot. », et plus loin: « Sous certaines plumes, le qualificatif de « behavioriste » est presque devenu une injure. ». Comme le fera remarquer Cohen (1978): « ... on sait naturellement que le behaviorisme est toujours accusé de « voler » aux individus leur libre arbitre. », ajoutant -dans cet article pourtant très intéressant décrivant le parcours de Watson et les convictions personnelles de celui-ci-: « Les théories de Watson présentent, bien sûr, des aspects moins positifs. En particulier, sa conviction que la société est en droit de reconditionner les individus s'adaptant mal à ses règles est tout à fait condamnable. L'utilisation d'une psychologie scientifique conduirait à fermer rapidement prisons et maisons de redressement. Lorsque Skinner affirme que le conditionnement peut transformer n'importe quel scélérat en un membre productif de la société, il reprend les théories de Watson. Mais ce dernier avait encore moins de « finesse politique ». ».

Le behaviorisme, qui remet en considération une conception du psychisme que l'histoire de la pensée a forgé au cours des millénaires, est mal perçu dans la société française. On ne peut d'ailleurs que faire un parallèle entre les matérialistes français du XVIIIème siècle qui étaient poursuivis à cause de leurs travaux, dont les idées subissaient le joug de la censure, et la vindicte publique dont fait l'objet le behaviorisme.

Ce sont les thérapies comportementales qui, notamment en France, ont suscité de violentes réactions de rejet; les années cinquante marquent les débuts des thérapies du comportement. Ces critiques adressées au behaviorisme, se font par l'intermédiaire des thérapies, mais elles prennent aussi comme support les écrits de certains auteurs -de Skinner notamment-. Elles ne prennent pas corps sur le terrain de la scientificité, et sont généralement fondées sur des objections d'ordre théorique, cliniques, déontologiques et politiques. Comme le font remarquer Boisvert et Trudel (1972): « Certaines objections, proviennent de points de vue théoriques qui n'ont jamais été confirmés par l'expérimentation. Ces critiques nous paraissent, en général, peu valables; elles sont le fruit malheureux d'une forte habitude de penser dans un schème donné. ». D'autres reproches se basent sur le point de vue de la tradition humaniste, très fortement ancrée dans le milieu de la psychologie, qui associe systématiquement ce qui est lié au concept de conditionnement et à un moindre degré à celui de déterminisme, à l'idée de dépendance, d'atteinte à la liberté. Ces associations d'idées, qui apparaissent notamment presque chaque fois que sont évoquées les thérapies comportementales, sont lourdes de conséquences pour la reconnaissance du comportementalisme par notre société.

Les critiques que développe le behaviorisme à l'égard des conceptions traditionnelles de la psychologie, vont s'accompagner d'une levée de boucliers des défenseurs la psychologie introspectionniste. Les behavioristes devront combattre nombre de préjugés sur la nature humaine que la psychologie classique a aidé à vulgariser et qui passent pour des faits indiscutables: on croit volontiers que la nature humaine est presque totalement innée, que notre psychisme est inscrit dans notre structure, et que, vouloir changer un individu du point de vue psychologique revient à vouloir nier l'existence même de cet individu. Les préjugés idéologiques de « l'intelligentsia » française paraissent être l'un des facteurs les plus difficiles à combattre lors de l'introduction des thèses behavioristes en France. Cette résistance est accentuée par un fort sentiment patriotique anti anglo-saxons de ces mêmes cercles d'intellectuels; la spécificité française leur semble être une valeur absolue que l'on ne peut en aucun cas remettre en question. Toute tentative de changement venant d'un autre pays, et d'autant plus d'un pays ne faisant pas partie du vieux continent, est perçue comme une agression une volonté délibérée de prise de pouvoir et d'affaiblissement des structures existantes au profit d'un style de vie différent.

Freixa i Baqué (1985) s'étonne du nombre restreint de publications strictement behavioristes en France. Il constate que les français ne se donnent pas la peine de traduire les ouvrages étrangers qui traitent de psychologie, se croyant autosuffisants en matière de psychologie. Ce déficit de traductions d'ouvrages anglo-saxons dénote un problème encore plus important selon l'auteur: un péché d'orgueil, un sentiment patriotique profond, « une espèce de

gaullisme », les français dans leur rivalité avec les anglo-saxons défendant leur indépendance jusque dans le domaine de la psychologie.

d) La place de la psychanalyse dans la société française

La diffusion massive de la psychanalyse est devenue, en France, un fait incontestable. Elle semble s'être installée dans notre culture avec un rayonnement qui déborde, et de loin, le domaine de la psychologie à proprement parler. La psychanalyse a imprégné la culture française, investissant tous les domaines de la vie: pas un domaine où il ne soit fait référence à la psychanalyse, toute production artistique se trouve explicitée à la lumière de la psychanalyse, tout fait « divers » est interprété psychanalytiquement... Comme le note le sociologue Castel (1973) « La psychanalyse est l'idéologie par excellence d'aujourd'hui (plus modestement, aujourd'hui en France dans les milieux intellectuels 'progressistes') ». Jaccard (1977 -cité par Van Rillaer, 1980-) déclare: « La France fut longtemps terre hostile à la psychanalyse; l'Université la tenait pour une psychologie de singe et la médecine pour une thérapie douteuse. S'il y a près d'un demi-siècle que fut fondée la Société psychanalytique de Paris, le prodigieux essor que connaît la pensée freudienne date de ces dix dernières années seulement: paradoxalement, alors qu'aux Etats-Unis, comme dans la plupart des pays industrialisés, on assiste à un reflux de la psychanalyse, l'influence qu'elle exerce en France tant sur la psychiatrie que sur la philosophie ou la littérature ne cesse de croître. ». On peut se demander ce qui vaut à la psychanalyse, malgré toutes les faiblesses de sa doctrine, sa popularité, ce qui fait que de vastes cercles d'hommes -notamment en France- qui ont pourtant l'habitude de la réflexion critique écoutent toujours avec intérêt la psychanalyse.

Van Rillaer (1980) recense l'impact et la pénétration de la psychanalyse dans différents pays:

« Actuellement le plus grand centre de la psychanalyse n'est plus Manhattan: c'est Paris. En 1975, il y a environ 300 analystes à New-York et 560 dans la capitale française. La psychanalyse a trouvé sa nouvelle patrie d'élection en France. Il semble qu'elle s'y soit d'autant mieux implantée que l'incubation a été lente. » ... « En 1928, le philosophe Alain écrit: « L'inconscient est de cérémonie pour dîner en ville, comme l'habit noir. ». A la même époque, Freud constate qu'en France l'intérêt pour la psychanalyse est plus vif dans les cercles littéraires que chez les scientifiques (note de 1923). Cette observation reste valable aujourd'hui, mais force est de constater qu'au pays de Descartes, la psychanalyse s'est infiltrée un peu partout. Elle permet de briller lors des cocktail-parties. On la retrouve dans les journaux populaires comme dans les thèses d'agrégation. On en discute à l'Université et dans les salons de coiffure. Comme le dit Pontalis: « Plus qu'une théorie qui aurait réussi à se vulgariser mieux qu'une autre, la psychanalyse est en train de devenir quelque chose comme un mythe collectif » (1965). Cette déclaration est confirmée par l'enquête que Serge Moscovici a mené, dans les années 50, sur la diffusion de la psychanalyse en France. »

« Suite à une analyse d'environ 1500 articles parus dans plus de 200 journaux non spécialisés, Moscovici écrit que « la presse, le cinéma, la radio permettent en France une pénétration massive de la psychanalyse qui ne témoigne pas seulement d'un intérêt à son égard mais encore d'une propension à la propager » (1976). Dans 64 numéros du périodique « Elle », il dénombre 63 articles qui concernent, de près ou de loin, la psychanalyse. On la conseille pour les affections les plus diverses: migraines, troubles digestifs, dysménorrhée. »

« Moscovici a interrogé un échantillon représentatif de la population parisienne (environ 2000 personnes) sur ces connaissances de la psychanalyse et sur les attitudes à son égard. Il a constaté que, du moins dans certaines couches de la population, la psychanalyse est devenue un sujet de conversation banale. Les notions clés de la psychanalyse -inconscient, refoulement, complexe- font partie du langage courant. Les injures traditionnelles sont remplacées par les étiquettes: complexé, refoulé, sado, parano, ou par condescendant: « vous feriez bien de vous faire psychanalyser » ... La psychanalyse n'est pas seulement une chose dont on parle: elle agit comme un ensemble de schémas à travers lesquels on s'exprime. Elle s'est installée à travers le langage et a transformé la sensibilité. »

« Evoquant les deux décennies qui ont suivi son enquête de 1955, Moscovici écrit, dans la 2ème édition de son ouvrage: « Pendant ces années, le fait est patent, la psychanalyse s'est diffusée en France, a acquis une position dominante sans équivalent dans aucun autre pays. Les Etats-Unis inclus » (1976). Les fils de Freud ne se sont pas contentés de rester paisiblement dans leurs fauteuils, ils ont investi systématiquement les asiles, les prisons, les écoles, les universités, les couvents... Certains sont devenus des vedettes du Savoir et donc du petit écran. Tous les grands éditeurs publient des collections et des revues de psychanalyse... La psychanalyse se vend bien et fait bien vendre. La majorité des éditeurs français se gardent évidemment de publier un ouvrage qui vienne sérieusement remettre en question l'énorme business. »

« Tous les observateurs s'accordent à reconnaître l'étonnant pouvoir de la psychanalyse dans la France contemporaine... »

« S'il est vrai que Paris est devenue La Mecque de la psychanalyse, on ne peut cependant méconnaître la diversité des attitudes du peuple français. Le « psychanalytique » est un prétexte privilégié à la conversation mondaine. La théorie freudienne imprègne l'enseignement de la philosophie et des sciences sociales. Déjà moins propagé dans les classes moyennes, le freudisme reste relativement mal connu dans les milieux populaires (Moscovici). L'intérêt et les opinions diffèrent selon les appartenances idéologiques. La presse communiste s'est longtemps montrée hostile. Elle a dénoncé la psychanalyse comme le symbole de la culture bourgeoise et du mode de vie américain. On a pu lire dans l'Humanité que le freudisme est « une arme de propagande crapuleuse » et que « les psychanalystes tentent d'abrutir les peuples à coup de complexes » (17-2-1949). Depuis les années 70, les choses ont quelque peu changé. Des intellectuels communistes -en particulier Althusser- se sont rapprochés de la psychanalyse, essentiellement à la faveur de la mode structuraliste et du courant lacanien. »

« Les attitudes les plus favorables se trouvent dans les publications situées politiquement au centre. ».

e) Le behaviorisme victime de procès d'intentions

Si la psychanalyse sert d'étalon dans de nombreux domaines, il n'en est pas de même du behaviorisme. En effet, pour nombre de ceux que l'on désigne comme faisant partie de « l'intelligentsia » française, de la même façon que la psychanalyse est la valeur de référence, le behaviorisme semble être l'incarnation du mal absolu. Si la reconnaissance scientifique du behaviorisme est indiscutable, et que dans certains domaines il est de par ses applications pratiques loin d'être moribond, s'« il est incontestable que l'application du behaviorisme aux problèmes d'ordre thérapeutique a déjà gagné une place importante parmi les courants actuels » (Dorna, 1977), il est néanmoins évident qu'il ne jouit pas du prestige de la psychanalyse. On peut s'étonner que les traditions aient dans le domaine des sciences humaines de la culture française, remplacé toute autre forme de connaissance. On doit s'interroger sur le conservatisme dans lequel se complaisent nombre de penseurs contemporains. Ainsi, la méfiance que certains milieux - essentiellement ceux où l'influence des doctrines psychanalytiques sont encore dominantes- semblent avoir face au behaviorisme se déguise en discours idéologique.

Pour exemple cet extrait d'un article de Querzola (1975/76): « A l'abri de nos hautes et rigoureuses murailles conceptuelles, nous autres français avons souvent deviné trop tard ce qui se tramait dehors. La psychanalyse-reine nous protège, croyons nous, de la noire bêtise behavioriste: c'est bien de ces universitaires texans de confondre les poètes et les pigeons... Mais les murailles sont peut-être déjà ébranlées -et ce ne serait pas la première fois qu'une technologie venue d'ailleurs ruine une petite industrie nationale. », l'auteur y manifeste également son pessimisme pour la survivance « d'un artisanat traditionnel comme la psychanalyse » face à « l'étonnante efficacité » du behaviorisme. Querzola élève la psychanalyse au rang « d'industrie nationale ». Comme il le remarque, la psychanalyse a réussi à acquérir dans notre pays une force économique incontestable -point sur lequel Bonnafe *et al.* s'étaient attardé en 1949-, néanmoins, notons qu'elle n'est pas une industrie nationale. Le reste de son analyse -c'est-à-dire, l'article dans sa presque totalité- qui concerne les thèses behavioristes nous semble plus que contestable.

Les intellectuels français trouvent inconcevable que puissent être remises en cause leurs sacro-saintes notions de liberté et de dignité. Le libre arbitre est une valeur absolue, universelle, que seuls des hommes mal intentionnés sont capables de vouloir discuter.

Le XVIIIème siècle français a fait montre d'une incroyable effervescence intellectuelle, d'un irrépressible besoin de lire le monde de façon objective, au moyen d'outils scientifiques, afin de balayer l'obscurantisme régnant. La science représentait le progrès, la libération; les notions de liberté, de dignité s'éclairaient à la lumière des avancées de la science. Cette bataille contre l'obscurantisme a conféré au siècle des Lumières un rayonnement à travers les pays et les siècles, qui ne trouvera pas d'égal ailleurs. L'affirmation des droits universels de liberté, d'égalité et de solidarité, emblèmes de la Révolution française a été gagnée sur le front de la scientificité. C'est au contraire les traditions que revendiquent les intellectuels français du XXème siècle. De la Révolution, ils n'ont pas retenu que c'est la science qui a permis aux Lumières de faire progresser leur siècle vers plus « d'humanité ». La science ils la rejettent maintenant, ses conceptions s'éloignant par trop de la conception traditionnelle -et immuable- de leur notion de la liberté. Tout comme les matérialistes français qui durent subir la censure politique de leurs écrits, le behaviorisme, qui cherche également à établir la notion de liberté sur des bases objectives, doit se défendre contre la censure ... mais celle-ci vient des « intellectuels » français!

Citons ce volume de la revue *Autrement* (1975/76) intitulé « Guérir pour normaliser, l'arsenal thérapeutique pour rectifier les comportements », qui est consacré à la dénonciation d'une idéologie qui semble être plus que dangereuse; ce volume est pour nous le témoin de cette peur inconsidérée qui hante le microcosme français à l'évocation du behaviorisme. Plus que d'un malentendu, il s'agit d'un amalgame qui confond les thérapies comportementales avec les méthodes anciennes de psychochirurgie et notamment les lobotomies, puis avec les chimiothérapies qui ont fait le bonheur des psychiatres dès les années 50. Les auteurs des différents articles qui composent ce numéro nous gratifient d'un procès d'intention se rapportant aux thérapies comportementales, d'une tentative de dénonciation d'un danger venant de la puissante Amérique qui tente, avec ces thérapies, de s'introduire insidieusement parmi nous dans le but inavoué de nous contrôler. L'évocation de ce numéro ne relève pas de la simple anecdote, il montre au contraire l'effervescence de cette chasse organisée contre le behaviorisme. Freixa i Baqué (1985) évoque assez longuement ce volume de la revue *Autrement*. Ce qu'il écrit montre combien le climat de suspicion peut-être lourd de conséquence:

« Ce volume défend les positions « gauchistes » les plus radicales. A la fin d'un des articles on indique, avec d'autres orientations bibliographiques que : « En France, les pionniers du behaviorisme sont: Dc Jacques Rognant, Mlle Agathon, Prof. Le Ny, Dr Ph. Guilbert, Pr Pichot (président de l'association), lesquels, par ailleurs, enseignent ces matières dans la Clinique des Maladies Mentales et de l'Encéphale, 100 rue de la Santé, Paris 14 (Petit-amphithéâtre pour les cours, laboratoire de conditionnement pour les travaux pratiques) ». »

« Nous pourrions écrire un certain nombre de pages sur les imprécisions, amalgames, erreurs et contrevérités contenus dans cette note (par exemple, Le Ny n'a jamais été behavioriste -il a écrit un livre sur le conditionnement et les apprentissages dans les années soixante- il est, ..., une figure en prou du cognitiviste; il n'existe pas de travaux pratiques en behaviorisme en tant que tel ou de thérapie comportementale en aucun endroit; uniquement Mlle Agathon donne, timidement, quelques cours sur la thérapie comportementale; n'importe qui connaissant le professeur Pichot ne pourrait que sourire en le voyant considéré comme un pionnier du behaviorisme, etc. etc.) »

« Mais notre propos en citant ce texte était de signaler que quelques jours après sa publication un groupe de jeunes « gauchistes » débarqua dans le grand amphithéâtre dudit hôpital (ils ne trouvèrent personne dans le petit puisque l'auteur du « manifeste » n'avait pas précisé quel jour Mlle Agathon enseignait) où se déroulait une conférence de psychiatrie classique -et orthodoxe-, en organisant un véritable « happening » auquel aucun des présents ne comprit absolument rien, jusqu'à ce que, en proférant toutes sortes de sons gutturaux inintelligibles se dirigèrent vers le quatrième étage où réside le « laboratoire » de Mlle Agathon avec la ferme intention de le détruire (sans y parvenir). »

« Précisons que l'auteur de ses pages fut un témoin oculaire de l'événement, et que d'autres cas de « commandos anti-science » se sont produits ces dernières années, comme par exemple lors de la « libération » des chats du laboratoire de l'INSERM (Institut National Scientifique d'Etude et de Recherches Médicales) qui avaient été opérés pour porter des électrodes à demeure dans le cerveau, certains d'entre-eux étant même exposés au public pour preuve de la cruauté des scientifiques (cela va de soi que les pauvres animaux, privés de leurs soins nécessaires, moururent tous au bout de quelques jours...) ».

S'il est encore besoin de rendre compte de la large diffusion qu'allaient recevoir les idées développées par ce numéro de la revue *Autrement*, citons cet article de Bensaïd (1976) paru dans le *Nouvel Observateur* intitulé « des cerveaux qui marchent au pas »:

« On va passer en revue « l'arsenal thérapeutique pour rectifier les comportements » (...) et, par cette seule analyse, on va répandre la terreur sur un mal qui déshonore la médecine et toute la société: une immense entreprise qui, de la psychochirurgie à la psychopharmacologie en passant par les thérapies du comportement, ne vise qu'à faire rentrer dans l'ordre tout ce qu'on aura déclaré « anormal ».

« Pas de polémique facile mais une série d'articles solides, documentés, intelligents qui nous parlent: des cerveaux mutilés, des consciences diminuées ou abolies, des libertés méprisées pour la seule raison que des individus ne sont pas exactement comme il faudrait, c'est-à-dire pas comme les autres. Comment nos bonnes consciences ne seraient-elles pas terrifiées par un tableau que sa froideur objective même rend encore plus accablant? Comment ne pas se révolter? ». L'auteur cherche, en nuanciant les propos « excessivement alarmistes » du numéro de la revue *Autrement* (1975/76) dont il fait le commentaire, et en dénonçant l'amalgame entre les psychochirurgie, les chimiothérapies et les thérapies comportementales, à mettre en exergue encore plus durement la dangerosité annoncée du behavioriste: « La condamnation d'*Autrement* semble opérer indistinctement sur tout l'arsenal thérapeutique et elle opère donc un amalgame dangereux. Vouloir, par des descriptions catastrophiques, inspirer une sainte terreur à l'égard de tout ce qui peut-être utilisé pour « normaliser », c'est user d'un certain terrorisme. Une hiérarchie existe et qui se dévoile à la lecture même de la revue. On peut se méfier d'une psychopharmacologie triomphante; on ne peut que redouter une psychochirurgie qui sortirait de ses limites; on ne peut que se battre contre une théorie et une pratique qui, à partir de behaviorisme anodin, risquent de régler demain toute notre vie et dont le but avoué est celui-là. ». Il est amusant de lire dans ce même article, dans un propos visant la défense des chimiothérapies: « on ne peut pas condamner un instrument parce qu'on s'en sert souvent mal »; ou encore: « Au nom de quelle morale pourrait-on refuser des moyens dont les effets secondaires, pour déplaisant qu'ils soient, sont sans commune mesure avec les maux qu'ils corrigent? » ... ces commentaires ne s'adressant nullement d'ailleurs aux thérapies comportementales! L'auteur écrit que, la psychochirurgie en tant que « pratique marginale ... ne peut être dénoncée comme un danger majeur. Il n'en est pas de même pour les thérapeutiques du comportement... ce qui caractérise ces « thérapeutiques », c'est qu'elles se donnent d'emblée, comme un moyen de maintenir l'ordre... La partie de la revue qui traite de ces thérapies est, de loin, la plus neuve et la plus passionnante... On est glacé d'effroi à la description des techniques de déconditionnement des homosexuels par exemple. Seraient-ils malheureux ou coupables (...) qu'on supporterait mal le sadisme détaché et précis qui préside à leur traitement. » (Bensaïd, 1976).

La revue *Autrement* (1980) récidivera quelques années plus tard, en éditant un autre numéro monographique intitulé: « La carotte et le bâton », incriminant de nouveau le behaviorisme.

Desportes (1974) défendait déjà des arguments du même acabit: « La psychochirurgie, comme d'autres techniques de manipulation du comportement porte atteinte à l'intégrité de la personne humaine ». Desportes ne semble pas maîtriser les conceptions behavioristes, il opère dans cet article nombres d'amalgames. Partant d'exemples d'expérimentations en psychochirurgie, il évoque ensuite les camisoles chimiques des chimiothérapies, puis les thérapies comportementales, revenant à la psychochirurgie pour mieux « noyer » les thérapies comportementales dans un fatras d'idées. Pour preuve de la menace que représentent les

méthodes behavioristes, il cite cette phrase de Lebovici que nous laissons au lecteur le soin d'apprécier: « Dans la sélection industrielle, les psychologues peuvent se prêter à des essais qui tendent à mettre en évidence des mécanismes inconscients, sans que le sujet examiné en soit prévenu, sans même qu'il sache que son comportement fait l'objet d'une investigation. ».

Toutes ces critiques des thérapies comportementales s'indignent au nom d'une certaine notion de la liberté humaine, notion qui, pour les behavioristes, prend un sens tout-à-fait différent. Les réfutations se situant sur un terrain différent, c'est-à-dire, sur le terrain de la métaphysique, il n'est pas possible à ses détracteurs de comprendre les positions comportementalistes: ils critiquent la science avec les outils de la métaphysique.

Skinner remet fondamentalement en cause la notion métaphysique de liberté absolue. Il développe dans *Par delà la liberté et la dignité* (1971), l'idée que cette liberté n'est qu'une illusion. En effet, le comportement individuel est la résultante du jeu des contingences présentes dans l'environnement du sujet. A la notion de liberté issue du finalisme métaphysique, le behaviorisme oppose le déterminisme des sciences de la nature.

Ces attaques se font essentiellement à propos des thérapies comportementales. Nous répondrons aux objections de ces pseudo-« humanistes » que les principes du conditionnement et de l'apprentissage sont moralement neutres. S'il est possible d'utiliser les découvertes de l'analyse fonctionnelle du comportement à des fins de manipulation ou de destruction de l'homme, là n'est pas son but; elle cherche au contraire à favoriser le progrès de l'homme dans le sens d'un mieux être collectif et individuel. Les problèmes que peuvent susciter une mauvaise utilisation des techniques comportementales semblent évidents, mais c'est simplement parce que ces techniques montrent leur efficacité dans le changement des comportements -contrairement à nombres d'autres techniques traditionnelles de psychothérapies-. De plus, lorsque les thérapies comportementales sont montrées du doigt, ce sont généralement les méthodes aversives qui servent d'étendard à la dénonciation, or comme l'écrivent Boisvert et Trudel (1972): « on ne retient de celles-ci que l'aspect punitif et non l'aspect thérapeutique. Quoi qu'il en soit, les méthodes aversives ne sont jamais qu'une partie d'une thérapie behaviorale complète; de plus, elles ne sont employées qu'avec prudence et dans des cas où elles semblent être l'unique moyen d'éliminer un comportement mésadapté qui empêche un sujet de s'épanouir psychologiquement et qui est, par ailleurs, renforcé positivement, comme l'alcoolisme et les déviations sexuelles (Lovibond, 1970). ». A propos de l'emploi des méthodes de thérapies aversives, Eysenck (1979) note que ce sont les seules qui donnent lieu aux accusations de méthodes inhumaines, écrivant: « il est important de réaliser que sur 100 applications de la thérapie comportementale, on en trouvera à peine une qui mette en oeuvre les techniques aversives. Et même dans ce cas, l'application réelle de la douleur physique, telle que dans le choc électrique ou la nausée apomorphinique, se fait de plus en plus rare ... si nous avons à coeur le véritable intérêt du patient, nous devons faire ce qu'il y a de mieux dans les circonstances où nous nous trouvons, même si cela implique que nous lui infligions un certain degré d'inconfort ou de douleur, afin de le sauver d'un inconfort ou d'une douleur plus grande. Je ne pense pas qu'il existe vraiment un problème éthique ou moral dans l'application de la thérapie comportementale, autre que celui qui existe universellement en psychiatrie, et en fait dans toute la médecine. ».

Les critiques devraient pourtant reconnaître que toute forme de psychothérapie constitue un processus d'influence important (Fontaine, 1978). Pour le behavioriste, et contrairement aux dénégations qui peuvent être avancées par ces opposants, c'est lorsque l'individu prend conscience du déterminisme dans son comportement qu'il fait un pas important vers la liberté. Cette conception n'est pas sans nous rappeler la phrase d'Engels (1892): « la liberté de la volonté ne signifie donc pas autre chose que la faculté de décider en connaissance de cause ». Il faut être conscient de ce déterminisme psychologique afin de pouvoir le mettre à profit. Cette connaissance ne constitue évidemment pas la source d'aliénation que l'on voudrait imputer au behaviorisme mais bien plutôt sa richesse. Elle ne constitue pas un déni du libre arbitre individuel, mais bien une grande victoire pour la liberté humaine. C'est ce que notent Boisvert et Trudel (1972): « Connaissant les mécanismes du conditionnement des comportements humains, nous pouvons déterminer plus librement le cours de nos actions... Ainsi, le terme de liberté acquiert non seulement une signification, mais aussi une valeur pratique. Si l'homme se définit comme non déterminé, il se définit comme non contrôlable même par lui-même et nie sa liberté, si l'on entend

par ce terme une capacité d'auto-détermination. Par contre la connaissance des relations fonctionnelles entre l'environnement physique, physiologique et psychologique et son comportement constitue un stimulus discriminatif qui guide son comportement de contrôle de l'environnement et permet une autodétermination de son comportement futur. Ce qui est alors important, c'est que cette connaissance soit répandue afin que chaque homme puisse en profiter et non seulement une minorité, fut-elle celle des psychologues. ».

Nous trouvons dans le livre de Richelle (1977) *B. F. Skinner ou le péril behavioriste* quelques appréciations, extraites de divers ouvrages, visant le behaviorisme. Stanislas Andreski par exemple n'hésite pas à comparer Skinner à Hitler, Michel Lancelot taxe le conditionnement opérant de nazisme... Richelle écrit: « A la lecture de tels commentaires, glanés au hasard d'une impressionnante collection de textes destinés au grand public plus ou moins cultivé, qui n'aurait peur de Burrhus Frédéric Skinner? ». Skinner représente alors, rappelons-le, le chef de file du behaviorisme contemporain.

On peut également lire chez Chomsky (1975, cité par Canguilhem, 1980): « La croyance que l'esprit humain est vide fournit une justification à toutes sortes de systèmes autoritaires. Si l'esprit humain est vide, toute méthode pour façonner les esprits à sa guise est légitime et ceci trouve des développements extrêmes, chez Skinner par exemple; tout finit en une sorte de schéma fasciste ». Nous pourrions à l'inverse objecter à Chomsky que l'innéité du pouvoir intellectuel devient très facilement un argument en faveur de l'élitisme, et justifie en lui-même l'inégalité des rapports sociaux. Canguilhem (1980) pose des arguments métaphysiques comme des évidences irréfutables. Il accuse « ceux qui se réclament » de la théorie du conditionnement - pavlovien ou skinnérien- « de glisser progressivement du concept d'éducation à celui de manipulation ». Il défend dans un article plus récent des arguments du même ordre, visant à refuter -au nom de la vieille philosophie métaphysique- les apports de « la psychologie de réaction et de comportement » (Canguilhem, 1989).

Tel est également l'esprit de l'article de Parot-Locatelli (1978): « réflexions critiques sur la thérapie comportementale », que nous voudrions citer. Elle veut y dénoncer les formes de contrôle exercées par la thérapie comportementale qui cherche « à promouvoir de nouvelles techniques plus insidieuses », s'inquiétant également du fait que « Jusqu'à présent, l'introduction de la behavior therapy dans les institutions de contrôle, dans les hôpitaux psychiatriques, s'est faite sans publicité, en douceur, en silence presque. L'invasion est feutrée. Pour mieux lui faire obstacle, il faut commencer par bien en connaître les fondements. ».

Pour ces détracteurs du behaviorisme, son fondement scientifique n'est qu'un argument « publicitaire ». Ils critiquent comme Parot-Locatelli (1978) « l'efficacité d'origine scientifique », et repèrent la menace américaine. Les avertissements que Skinner lance à l'endroit des peuples, se retournent contre lui. On le considère comme un manipulateur, un bras armé pour toute forme de contrôle social. Alors que Skinner rend compte aux peuples des déterminants de leurs actions, les intellectuels français ne veulent voir qu'un fou qui veut reconstruire le monde selon ses conceptions anti-humaines. Nous citerons encore un passage de l'article de Parot-Locatelli (1978):

« La classe dominante a maintenant besoin, pour durer, de gouverner scientifiquement; et la « science » du pouvoir lui enseigne qu'il faut tenir compte du passé, faire des sacrifices, renoncer à punir, consentir à récompenser. Elle trouvera, dans ses couches les plus « progressistes », les relais nécessaires à cette politique de concessions, de « réformes ». L'essor de la thérapie comportementale en France (Il existe en France, depuis 1972, une association française pour la thérapie comportementale composée de 110 membres) et dans les pays d'Europe où cette nouvelle bourgeoisie est au pouvoir en est un indice révélateur. Il convient donc d'être conscient de l'importance de ce courant, de son impact. Le succès de la thérapie comportementale n'est ni un hasard, ni un épiphénomène; il participe directement de l'effort de la classe dominante pour installer ce libéralisme de façade seul susceptible de retarder l'irruption de l'histoire. De même que la lobotomie était, en psychiatrie, l'arme de la droite fasciste (la paternité de cette pratique revient surtout à A.E. Moniz et A. Lima, médecins portugais sous la dictature de Salazar dans les années 30-40; est-ce un hasard ?), ne peut-on pas affirmer que la thérapie

comportementale est cette lobotomie en douceur, seule capable de ne pas ternir la précieuse façade? La bourgeoisie en cela a de solides alliés, des conseillers qualifiés. La dernière phrase de *Par delà la liberté et la dignité* nous avertit: « Nous n'avons pas encore vu ce que l'homme peut faire de l'homme ». Cela résonne comme une menace. Il faut la prendre au sérieux. ».

les arguments employés par Parot-locatelli nous laissent plus que perplexes. L'utilisation des méthodes de contrôle behavioriste -que Parot-Locatelli oublie d'ailleurs de nous citer- par la classe dominante au pouvoir, nous semble moins qu'évident. Freixa i Baqué (1985) commente cet article de Parot-Locatelli:

« Signalons au passage que des arguments similaires avaient été utilisés, dans les années quarante contre la psychanalyse, par un groupe de psychiatres marxistes... Il n'en est pas moins curieux, que deux courants aussi opposés que la psychanalyse et le behaviorisme reçoivent le même type de critiques, en provenance de la gauche, à trente ans d'écart. Le lecteur tirera ces propres conclusions. Mais nous ne pouvons pas nous empêcher de faire remarquer cette vieille figure de rhétorique utilisée par Parot-Locatelli et qui consiste à exagérer l'importance des forces ennemis pour mieux motiver ses propres troupes et les amener au combat. N'importe quel behavioriste de n'importe lequel de nos pays se tordrait de rire s'il connaissait de près, la plus grosse partie des membres de l'association française de thérapie comportementale, psychiatres pour la plupart d'entre-eux, qui, sans pratiquement aucune base théorique ni pratique, ont incorporé certaines « recettes » de la thérapie comportementale à leurs éclectiques arsenaux « thérapeutiques », de la même façon qu'ils intégreraient une invocation à la Vierge de Lourdes si cela devenait plus ou moins à la mode. Lorsqu'on parle un peu avec eux du sujet, ils vous avouent qu'ils sont complètement hostiles au behaviorisme, et que une chose est d'appliquer « certaines techniques qui dans certains cas peuvent-être efficaces », et une autre chose tout à fait différente est de communier avec la science de base qui les sous-tende, de la même façon que l'hypocrite Curie Romaine du temps de Galilée tolérait les cartes de navigation dérivées de ses théories (le commerce maritime produisait de bons dividendes) en même temps qu'elle condamnait officiellement les thèses de Galilée. L'éclectisme des membres de la Société Française de Thérapie Comportementale est tel qu'un bon nombre parmi eux pratiquent également la psychanalyse et il y en a même qui concilient des charges directives dans cette association et dans les cercles psychanalytiques. »

Parot-Locatelli (1979) est l'auteur d'un travail pour l'*Encyclopedia Universalis* intitulé « les thérapies comportementales », elle y dénonce les « pratiques barbares de la thérapie comportementale », et termine comme ceci:

« Sous le couvert d'un rejet du mentalisme en psychologie, leur doctrine véhicule une conception extrêmement pauvre de la pratique scientifique, qui se trouve réduite au squelette de l'expérimentation. Les concepts de conditionnement et de renforcement, véritables formules magiques par lesquelles on voudrait élucider totalement les rapports entre la conduite humaine et son histoire, se révèlent très insuffisants, même s'ils ont donné lieu à une inflation de technologies de redressement. »

« Le souci de redressement, c'est-à-dire le maintien de la norme, ou, en d'autres termes, de l'ordre, est bel et bien la motivation essentielle de ces « thérapeutes efficaces » que sont les behavioristes. Le contrôle et la maîtrise trouvent en eux des agents discrets, des praticiens dont la neutralité « à coloration scientifique » ne risque pas de ternir la précieuse façade du libéralisme ambiant. Ainsi, Skinner, prône, en matière de contrôle, la méthode qui se trouve être à la fois la plus puissante et la moins compromettante: l'autocontrôle. L'individu, ne pouvant alors identifier la source du contrôle, ne se révoltera pas contre l'autorité. Le projet qui consiste à manipuler l'individu pour l'amener à se manipuler lui-même ne date pas d'hier. Mais on dispose aujourd'hui pour cela de techniques « scientifiques » (et de moyens politiques). Tels ces petits appareils récemment mis au point, qui ont la taille d'un paquet de cigarettes et permettent au malade (l'obèse, l'homosexuel, le fumeur, etc.) de s'administrer à lui-même un choc électrique lorsqu'il est tenté... ».

Pour clore cette série de citations, nous allons rapidement parcourir plusieurs décennies d'auteurs qui n'eurent de cesse de dénoncer les thérapies comportementales, et ce monstre d'inhumanité qu'était Skinner:

Bensaïd (1976): « Ce n'est plus, comme dans le cas des drogues psychotropes et, à la limite, de la psychochirurgie, une idéologie et une pratique qui dénaturent un instrument, en soi utile et défendable. Ici, ce sont les intentions mêmes qui sont politiquement dangereuses. Grâce aux médicaments, on peut éventuellement servir l'ordre existant. C'est ouvertement, délibérément, que les thérapies comportementales se proposent de le faire. Pour que la démocratie survive, il faut que de bons citoyens la servent sans défaillance. Tout « déviant » réel ou potentiel est un danger. Il faut donc « guérir » les déviants et prévenir la déviance, quelle qu'elle soit. »

« Toutes les thérapies comportementales ne se donnent pas ce but. Mais elles sont un instrument toujours disponible, au service de n'importe quel ordre. Il suffit que la société définisse la normalité pour que sa machine se mette en route. Maintenues dans le cadre médical, les autres thérapeutiques ne sont utilisables politiquement que pour autant que le pouvoir médical est le prolongement du pouvoir politique. Ce qu'il n'est que partiellement. Les thérapies comportementales sont à la disposition de tous, elles envahissent l'ensemble de la vie sociale. Elles ne sont que le perfectionnement d'une certaine pratique sociale, répressive, policière. »; ou encore: « Les techniques de conditionnement ne visent qu'à déterminer des bonnes conduites. La souffrance n'est apaisée, secondairement, que si elle est la conséquence d'un mauvais comportement. Ce qui définit son but, ce n'est pas la souffrance mais la normalité sociale. ».

A propos de la sortie de la traduction du livre de Skinner *Par-delà la liberté et la dignité*, Moscovici (1973) écrivait: « Manifestement, en France, nous avons la tête plus froide. Le livre de Skinner n'a pas l'air d'avoir, ici, emballé ou choqué grand monde... En France, je veux dire dans les milieux qui vivent de culture, la psychanalyse et le marxisme règnent avec une autorité qui n'a pas d'équivalent ailleurs et la pensée de Skinner leur est non seulement étrangère mais opposée. Dans le tableau de nos valeurs, elle se situe hors de la science... » ... « Parti de la science, il se retrouve en pleine science fiction - et nous avec lui. ».

Bonnot (1979): « En France, le nom de Skinner n'est guère connu que des spécialistes. On le tient généralement pour un attardé du scientisme, un fanatique borné. C'est aller un peu vite... »

« Burrhus Frederic Skinner est un homme d'ordre. Il déteste la délinquance, la drogue, l'anarchie qui sévit sur les campus et dans les grandes villes américaines... il est inquiet pour l'avenir de notre civilisation... »

« Il y a toujours quelque chose d'inquiétant chez un homme aussi profondément imbu de ses idées. Skinner est persuadé d'être un génie, convaincu que son oeuvre marque un tournant dans l'histoire de l'humanité. Il est pourtant impossible d'écarter cette oeuvre d'un haussement d'épaules, comme on a trop tendance à le faire en France. Car elle ne fait que pousser jusqu'à l'absurde, jusqu'à l'utopie, une certaine logique de la civilisation industrielle occidentale. Celle qui a cru que le progrès matériel apporterait automatiquement avec lui le bonheur et la vertu, qui s' imagine encore qu'à toutes les questions que se posent les hommes on peut trouver une réponse technique... »

« Sans doute ne faut-il pas compter sur Skinner pour rendre les hommes vertueux. Mais il y a tout ce qu'il faut, dans son oeuvre, pour leur faire aimer le monde qu'on leur impose. Et c'est pourquoi la question qu'il pose est grave. Il n'est peut-être pas possible de bâtir le monde parfait dont il rêve. Mais, avec un peu d'imagination et de bonne volonté, on peut effectivement construire un univers ouaté, climatisé, où rien ne heurte ni ne choque, où les portes s'ouvrent d'elles-mêmes quand on les approche, où la manne tombe du ciel au moment où l'on commence à avoir faim. D'une certaine façon, on a déjà commencé. Seulement les hommes qui habiteront cet univers seront-ils encore tout à fait des hommes? Trouveront-ils encore en eux, comme leurs ancêtres, le courage de prendre leurs responsabilités, ce courage que personne, jamais, n'aura pris la peine de renforcer? »

« Qu'advierait-il aux rats de Skinner s'il s'avisait de les lâcher dans la nature? Seraient-ils encore capables de trouver seuls leur nourriture? Sa propre fille, quand elle a quitté la maison familiale, à dix sept ans, pour entrer à l'université, qu'elle a dû commencer à vivre par elle-même et penser à l'avenir, a fait une dépression nerveuse qui a duré six mois. ».

Dorozynski, 1990: « Quand il prétendit passer de l'animal à l'homme, vers 1945, Skinner fit scandale. Il maintint que tout le comportement des individus peut s'expliquer par la régularité des renforcements auxquels ils ont été soumis depuis l'enfance. Il fit donc construire une « boîte à bébé », cage en matière plastique créant pour l'enfant un milieu à température et à humidité contrôlées, l'isolant en partie de l'environnement extérieur. Sa fille Deborah fit les frais d'une expérience et souffrit par la suite d'une grave névrose...

Selon Skinner, la littérature de la liberté et de la dignité s'oppose au progrès humain... Fi donc de la psychologie classique et surtout de la psychanalyse, qui, au contraire, exaltent la complexité de l'individu et lui accordent son libre arbitre (sa liberté)...

Les critiques... lui tinrent également rigueur de vouloir imposer à l'humanité une technologie fondée sur le commun dénominateur le plus bas, sans tenir compte des différences de personnalité: de bafouer les notions de liberté et de dignité; de rabaisser le spirituel; bref, d'être coupable d'un réductionnisme extrême, qui prétend que l'être humain n'obéit qu'à deux boutons, comme l'animal de laboratoire: la peur de la punition et l'appât de la récompense. Même les critiques modérés virent une sérieuse menace dans la psychologie skinnérienne. D'innombrables exemples politiques leur ont donné raison. ».

Avant tout autre commentaire, nous tenons à rectifier une croyance assez répandue sur l'état de santé des enfants de Skinner. Malgré les accusations de monstrueuses expérimentations qu'il aurait effectué sur ces deux filles, celles-ci ont grandi tout à fait normalement et « Deborah, une artiste qui a du succès, est mariée et vit à Londres; sa soeur Julie, est professeur de psychologie éducative à l'université Est de Virginie » (Leo, 1983).

Dans son livre, si souvent cité par les détracteurs de la conception skinnérienne de la psychologie humaine, *Par-delà la liberté et la dignité*, Skinner tente de démontrer que la liberté est une illusion. Il y analyse longuement les notions de liberté et de dignité. Elles ne sont en fait que des sous-produits du milieu; l'homme est un produit quasi exclusif de son milieu, et la conception traditionnelle de la liberté n'est qu'une entrave à la bonne conduite de l'humanité et à sa perpétuation. Skinner se montre inquiet pour l'avenir de notre civilisation: il est indispensable pour la survie de notre espèce, que la société abandonne ces notions de liberté et de dignité qui sont totalement dépassées et qui la mettent en péril. Comme le signale Skinner (1971): « que l'on soit véritablement libre ou pas a peu de chose à voir avec le sentiment d'être libre, et la lutte historique pour la liberté a été une lutte pour le sentiment, et non pour le fait. ». Il reconnaît dans ce même ouvrage que les hommes ont le sentiment d'être libres, et que la passion de la liberté est à l'origine de quelques-uns des plus grands progrès accomplis par l'humanité.

Laissons Skinner (1971) répondre à nombre de critiques qui ont pu lui être adressés directement où dont le behaviorisme fut plus généralement l'objet: « On accuse souvent une conception scientifique de l'homme de conduire à des blessures de vanité, au désespoir, et à la nostalgie. Mais aucune théorie ne change l'objet sur lequel elle porte; l'homme reste ce qu'il a toujours été. Mais une nouvelle théorie peut changer les possibilités d'action sur son objet d'étude. Une conception exaltante de l'homme offre des possibilités exaltantes. Nous n'avons pas encore vu ce que l'homme peut faire de l'homme. » (Skinner, 1971).

La psychologie objective des débuts, par son réductionnisme psycho-physiologique ou psycho-physique, a pu apparaître comme une tentative dépréciative. Elle se manifeste maintenant sous un jour nouveau. Il est indéniable que la psychologie objective moderne -celle de Skinner- se présente comme un nouvel humanisme.

Si l'on reproche à la société d'être normative c'est la notion même de société que l'on doit reconsidérer. En effet, la marque évolutive la plus importante dans la mise en place d'une société humaine et dans ses progrès, c'est justement l'élaboration et le respect de normes imposées par

la vie en communauté. Les notions de libre arbitre, de liberté « totale » que défendent à cor et à cri nombre d'intellectuels français ne les ramènent-ils pas vers l'animalité? N'est-ce pas nier les sociétés humaines que de considérer la liberté individuelle comme étant un bastion inattaquable. Refuser le contrôle, n'équivaut-il pas à refuser l'humanité?

Les différents discours plus hostiles les uns que les autres envers l'approche behavioriste, la présence de résistances, nous semblent logique, étant donné comme le souligne Dorna (1977) « que la pratique comportementaliste s'appuie sur la base des principes épistémologiques qui ont soulevé, à l'intérieur de la psychologie, une véritable révolution scientifique, tantôt conceptuelle, tantôt méthodologique. Or, ces troubles, hélas, prouvent qu'il s'agit d'une révolution scientifique. ». Bien que nous soyons plutôt enclin à défendre le point de vue selon lequel il s'agit d'une évolution et non d'une révolution scientifique -il se pourrait que ce débat n'oppose en fait que deux conceptions différentes de la temporalité-, nous devons cependant reconnaître, comme Kuhn le décrit (1970), que l'histoire de la science est émaillée de telles situations, l'apparition d'un nouveau modèle ou d'un nouveau paradigme pouvant provoquer des réactions émotionnelles fortes qui empêcheront, pendant un certain temps, le rétablissement d'un dialogue sur la base des faits réels; en effet, la nouvelle démarche scientifique se trouve en contradiction avec les anciennes théories qui sont soutenues par des personnalités importantes, le poids de la tradition empêchant bien souvent de voir de nouveaux aspects d'un problème ancien.

La France reste donc encore attachée à une psychologie de l'homme « intérieur ». Il existe d'ailleurs une tentative plus pernicieuse que cette tentative de dénonciation des pratiques « inhumaines » des méthodes behavioristes. On la trouve dans la psychologie cognitive. Elle considère dépasser le behaviorisme qui aurait une conception trop étreinée de la psychologie de l'être humain. Le behaviorisme est jugé comme une étape qui fut nécessaire, mais il serait aujourd'hui dépassé car inapproprié pour résoudre certains problèmes liés aux attributs intrinsèques à l'homme tels que: l'intention, la motivation, la volonté, etc... Le behaviorisme ne peut avoir accès à tout ce qui fait la spécificité humaine, c'est pourquoi cette nouvelle conception se propose de pallier aux insuffisances du behaviorisme. Toute théorie cognitive « postule des éléments fonctionnels à l'intérieur de l'organisme, médiateurs entre environnement et comportement » (Rachlin, 1985). Cette psychologie renoue avec l'étude de l'homme intérieur, avec la notion de conduite -cette notion englobe tous les comportements observables et ce qui sous-tend ces comportements sans pour autant être observable, la conduite est finalisée par des objectifs et sous-tendue par des connaissances-. La psychologie cognitive va s'intéresser aux actes -l'acte qui possède en soi une signification-, aux actions -ensembles cohérents, ordonnés d'actes-, aux activités, aux comportements, aux représentations mentales, aux images mentales, etc.. Elle se définit comme étant la nouvelle psychologie expérimentale et à ce titre comme psychologie objective, c'est-à-dire, scientifique.

Il est intéressant de constater que Paul Fraise se réclame de ce courant de pensée. Paul Fraise, successeur de Henri Piéron -qui revendique à Piéron la paternité du comportementalisme-, loin de reprendre le flambeau de son prédécesseur, semble marquer encore plus nettement cette erreur d'orientation globale de la psychologie française qui reste, par-delà les époques, attachée aux mystères de la spécificité humaine. On peut regretter que les travaux de Piéron n'aient pas trouvé d'écho favorable et n'aient pas été l'objet de développements ultérieurs dans notre pays; ces travaux qui, en bien des points, avaient montré leur attachement à une psychologie du comportement, ne furent qu'une tentative de plus de constitution d'une psychologie expérimentale scientifique avortée avant même d'avoir pu progresser. On peut regretter que Piéron n'ait pas eu de digne successeur, que personne n'ait compris l'intérêt de reprendre et de faire fructifier ses travaux; ceux-ci ne suscitèrent pas l'apparition d'une école comme cela fut le cas aux Etats-Unis à la suite de Watson.

La psychologie « des profondeurs » à la vie dure en France où pour beaucoup il paraît inacceptable de n'étudier chez l'homme que le comportement. Nous citerons assez longuement

Paul Fraise, président du XXIème congrès international de psychologie de 1976, dans son allocution d'ouverture:

« La psychologie est en crise. S'agit-il simplement d'une crise de croissance?.. »

« En réalité, la crise est profonde parce qu'elle se situe au plan théorique. Nous sommes engagés dans une révolution scientifique à la recherche d'un nouveau paradigme au sens que Kuhn donne à ce mot... »

« Schématisons. Le premier paradigme de la psychologie moderne a été d'établir une science de la vie mentale qui reposerait sur l'expérience individuelle, ce qui la conduisit à proposer l'introspection pour méthode... »

« Le décalage entre les pratiques et la visée théorique était si grand qu'une rupture éclata, qui conduisit au triomphe du behaviorisme. Dès lors, l'objet de la psychologie n'était plus la vie mentale, mais le comportement des organismes, c'est-à-dire leurs réactions adaptatives aux provocations de l'environnement. Les succès remportés en psychologie animale permettaient d'espérer un bond en avant de la psychologie humaine grâce à ce changement de visée. Le terrain était solide; comme toutes les sciences, la psychologie avait maintenue un objet public, mesurable; elle conduisait à des lois vérifiables et à des expériences reproductibles. Les réussites ont été éclatantes et elles se multiplient encore de nos jours. »

« Cependant, une nouvelle tension divise les psychologues. Sous certaines plumes, le qualificatif de « behavioriste » est presque devenu une injure. Ceux qui veulent encore garder cette étiquette se disent volontiers néo-behavioristes, partisans d'un behaviorisme subjectif, comme Miller, Galanter et Pribram (1960), d'un behaviorisme social, comme Staats (1975), ou même d'un mentalisme behavioriste (Paivio, 1975). »

« D'autres auteurs, nombreux, refusent tout behaviorisme, théorie qu'ils considèrent comme bonne tout au plus pour l'animal. Ils se disent cognitivistes ou freudiens, voire existentialistes ou humanistes; malgré d'énormes différences, ils ont un souci commun: revenir à l'homme. Chez certains, il y a un refus d'une science de l'homme; chez d'autres, un retour au mentalisme, chez d'autres encore, le souci de ne pas laisser échapper l'essentiel de l'homme et de ne pas mutiler la psychologie.

En pratique, quand ils font de la science, ces psychologues étudient, eux aussi, des comportements, mais ce sont souvent des comportements plus molaires que ceux auxquels s'attachent les behavioristes classiques. »

« Ils sont du coup mieux entendus des psychologues praticiens, ils sont souvent préoccupés d'applications, tandis que les behavioristes sont davantage enfermés dans leurs préoccupations fondamentales. »

« S'agit-il d'une crise ou de la naissance d'une double discipline dont l'une pourrait abandonner jusqu'au nom de psychologie pour devenir une science du comportement? Peut-être; mais mon propos est d'expliquer que cette crise débouche sur un nouveau paradigme de la psychologie. Les comportements sont la matière première de la psychologie, mais ils renvoient à un centre où ils s'élaborent, centre que j'appellerai, pour garder l'étymologie grecque du mot psychologie, la psyché. La psyché n'est autre que l'homme connaissant et agissant. Entendons nous bien: l'emploi de ce terme n'implique pas un retour à la vieille opposition entre l'esprit et le corps et il n'est pas question non plus de dissocier la vie mentale et l'action... »

« La psyché humaine du sujet, centre d'organisation ou d'élaboration des relations qui s'établissent entre les sollicitations de l'environnement et nos actions. »

« Ces relations, base de nos comportements, donnent naissance pour chacun à des représentations du monde et de lui-même. Représentations superficielles, limitées et souvent partiales, surtout quand le Moi est en cause. Les moralistes et les psychanalystes nous le disent et ils ont raison. »

« La tâche du psychologue est d'expliquer comment s'élaborent nos comportements et nos représentations et leurs interdépendances.... »

« Quel intérêt, me direz-vous, à définir la psychologie comme science de la psyché plutôt que comme science du comportement, puisque de toute manière le comportement est le point de départ obligatoire de nos démarches. »

« Je pense avec beaucoup d'historiens des sciences que le paradigme dominant à une époque entraîne des options dans les travaux scientifiques. Nous ne pouvons tout étudier à la

fois et nous choisissons les problèmes à étudier et les expériences à réaliser en fonction de notre vision scientifique du moment. »

« L'option behavioriste de la psychologie s'explique, entre autres, par le primat accordé à l'évolution et aux lois de l'adaptation à la fin du XIX^{ème} siècle. Elle justifie cinquante ans de travaux sur les processus d'apprentissages communs à l'animal et à l'homme. »

« Orienter la psychologie vers la science de la psyché plutôt que vers la recherche de lois directes S-R aura des conséquences considérables dont nous prenons déjà conscience car la mutation que je souhaite est commencée. Chaque fois que dans un problème on se pose la question des processus cognitifs qui interviennent -que ce soit dans la mémoire, dans l'émotion ou dans la motivation-, on entre dans la psychologie de la psyché... »

« Le triomphe de ce nouveau paradigme aura pour effet de rapprocher application et science fondamentale. L'application se réfère toujours à un modèle de la psyché et tire peu de profit des recherches sur des activités parcellaires. Bien souvent, dans l'application, le psychologue s'est avancé en terre inconnue, se forgeant sur le tas un modèle implicite du sujet. Il se plaint de l'inutilité pratique des recherches de laboratoire, méconnaissant les cheminements nécessaires de la démarche scientifique. Le chercheur, de son côté, critique le simplisme de pratiques mal fondées théoriquement. »

« Pour ne prendre qu'un seul exemple, il est regrettable que nous n'ayons encore que des discours juxtaposés sur la formation de la personnalité de l'enfant, le développement de son intelligence, l'évolution de son langage et l'effet de pratiques éducatives. »

« Quand saurons-nous associer ces problèmes? La tâche qui s'ouvre devant nous est immense et exaltante. Puisse ce Congrès être une étape décisive de ce progrès. »

Nous pouvions déjà lire sous la plume de Fraise (1967b):

« ... on peut estimer que la psychologie expérimentale a trouvé son unité. Partie, malgré des souches d'origine différentes, de l'étude des faits de conscience, elle s'est ralliée au point de vue commun à Piéron, Janet et Watson: la psychologie a comme objet l'homme vivant, se manifestant dans toutes ces activités. Mais alors que Watson et les premiers behavioristes, plus soucieux de fonder une science que de construire une discipline adéquate à son objet, avaient cru nécessaire de vider l'homme au préalable et de le considérer comme un simple lieu où se nouaient toutes les relations situation-réponse, tous les psychologues, quels que soient les vocables différents qu'ils emploient, reconnaissent aujourd'hui que pour rendre compte d'un comportement, il faut admettre outre les variables de situation des variables intermédiaires, c'est-à-dire des variables liées à la personnalité et qui sont, en quelque sorte, des modalités réactionnelles latentes, structurées et hiérarchisées... »; ou encore: « Maintenant, ... la psychologie s'attache davantage aux comportements cognitifs où domine l'élaboration du stimulus. Et ceci mène loin. Hebb écrit: « L'esprit et la conscience, sensations et perceptions, sentiments et émotions, tous sont des variables intermédiaires ou des constructions et, à proprement parler, font partie d'une psychologie du comportement ». ».

L'auteur montre dans ces extraits une certaine incompréhension de la méthodologie employée par les behavioristes que sont Watson et Skinner -cela l'aurait-il conduit à affirmer que Piéron fut le premier comportementaliste?-. A l'inverse de Fraise, nous considérerons la conception cognitive de la psychologie non comme une avancée majeure, mais plutôt comme un symptôme de dégénérescence méthodologique.

Loin de voir dans le cognitivisme un prolongement du behaviorisme, nous y voyons plutôt une rupture. Cette psychologie est, à l'opposée du behaviorisme, fondamentalement concernée par les activités inobservables, tentant « de construire et d'inférer les lois du fonctionnement mental à partir de l'étude objective des relations entre stimulus et comportements » (Tiberghien, 1983). Même si la psychologie cognitive n'est pas mentaliste au sens traditionnelle du mot et étudie le comportement, celui-ci n'est pour elle qu'un indice, un symptôme; le comportement n'est pas l'objet de la psychologie cognitive, « mais un moyen (parfois le seul) de connaître la nature des structures ou processus derrière le comportement » (Belanger, 1978). Référons-nous une nouvelle fois aux travaux de Tiberghien (1983) avec un extrait qui ne peut que conforter un retour au dualisme psychologique chez les cognitivistes:

« Le cognitivisme postule en effet que le psychisme se réduit à un ensemble de structures « mentales » qui sont, plus ou moins explicitement posées comme étant innées (L'influence de la linguistique chomskienne a été sans doute déterminante dans la constitution de ces thèses. Dès 1966 Lyons et Wales notaient que métaphoriquement parlant, un nouveau-né à dans la tête « Aspects of a theory of syntax ». Si le behaviorisme c'est le « tout dans l'environnement », le cognitivisme est l'idéologie du « tout dans la tête » pour reprendre une expression qui a eu cours récemment chez certains psychologues français de la cognition. Mais cette affirmation de la primauté des structures mentales ne doit pas être assimilée à un retour pur et simple au mentalisme d'antan. Si le cognitivisme admet l'existence d'une réalité mentale digne d'intérêt entre S et R c'est, tout aussitôt, pour affirmer que cette dernière ne peut être décrite que sous une forme réaliste, de type biologique, ou sous une forme métaphorique, de type cybernétique. »; Tiberghien considère que le passage de la psychologie du comportement à la psychologie cognitive est un « passage irréversible ».

Citons à présent Tonneau (1988) pour qui le cognitivisme « raccommode la formule S-R par l'introduction d'hypothétiques entités « internes »; mais celles-ci deviennent de plus en plus complexes et accaparent, comme l'avait soupçonné Tilquin (1942), les propriétés traditionnelles de l'esprit. Le contenu de la « boîte noire » est identifié à celui de l'organe du cerveau, à vrai dire en bonne place pour jouer un tel rôle: les termes de « cerveau » et « esprit » deviennent presque interchangeables (cf. Richelle, 1977). L'attachement résiduel au monisme matérialiste motive les espoirs d'une traduction finale entre langages psychologiques et neurophysiologique, grâce peut-être à de mystérieux « langages intermédiaires »; mais, dans la situation présente, ça n'est pas d'une traduction que nous avons besoin, c'est d'un miracle. ».

Comme on peut s'en rendre compte, l'intérêt français pour le behaviorisme semble tout à fait limité. Il apparaît assez souvent comme une psychologie inadaptée à l'étude de l'homme.

Nous évoquerons, s'il est encore besoin de montrer l'importance plus que relative de la pénétration du behaviorisme en France, notamment dans l'enseignement, l'article de Freixa i Baqué *et al.* (1982) intitulé: « Etude comparative de l'image de la psychologie chez les étudiants en psychologie belges, espagnols, français, mexicains et québécois ». Les auteurs remarquent qu'à Lille (université représentant la France dans cette étude), parmi les auteurs considérés comme les plus importants dans le domaine de la psychologie par les étudiants, ni Pavlov, ni Watson, ni Skinner n'apparaissent.

Nous ne résisterons pas à la tentation de faire un parallèle entre cette étude et un article de Francès (1971) qui évoque l'importance de développer l'esprit scientifique chez les étudiants en psychologie, chose « d'autant plus nécessaire, que les pratiques de la psychologie attirent des étudiants moins exigeants à cet égard » (Francès, 1971). Il livre les résultats d'une enquête datant de 1965 et portant sur des étudiants de première, seconde, et troisième année de psychologie d'une université parisienne. Lorsqu'il était demandé aux étudiants quelles étaient d'après eux les qualités les plus importantes pour être psychologue, les qualités touchant à l'esprit critique et à la rigueur étaient les moins fréquemment citées parmi toutes les autres; et l'auteur d'écrire:

« Si l'on prend la première des qualités citées par ordre d'importance on obtient:

« être objectif » : 1% des réponses données;

« se méfier de ses intuitions »: 1% des réponses données.

Si l'on somme toutes les qualités citées, on observe un résultat voisin:

« être objectif » : 8%

« se méfier de ses intuitions » : 2%

Ces qualités viennent de toute manière bien après « être équilibré »(24%), « respecter la personne humaine » (23%), « savoir écouter les autres » (20%), « aimer son métier » (9%), etc. ».

Ces deux articles mettent en évidence la conception que les étudiants français ont de la psychologie, et la propension de la psychologie française à n'être qu'une littérature de l'esprit. Le behaviorisme paraît pour les psychologues, ou futurs psychologues, français, trop réducteur. La

psychologie française semble ne pas pouvoir se passer d'un niveau d'étude « supérieur »: celui de l'homme « intérieur ».

Nous finirons cet exposé par deux citations:

« La liberté n'est pas dans une indépendance rêvée à l'égard des lois de la nature, mais dans la connaissance de ces lois et dans la possibilité donnée par là-même de les mettre en oeuvre méthodiquement pour des fins déterminées... La liberté de la volonté ne signifie donc pas autre chose que la faculté de décider en connaissance de cause. »

« Les hommes agissent sur le monde, le transforment, et à leur tour, ils sont transformés par les conséquences de leurs actions »

La première citation est d'Engels. La deuxième citation n'est ni d'Engels ni de Marx, mais de Skinner.

BIBLIOGRAPHIE

- Agathon, M. (1982). Behavior therapy in France, 1976-1981. *Journal of Behavior Therapy and Experimental Psychiatry*, 13.
- Althusser, L. (1964a). Freud et Lacan. *La nouvelle critique*, 161-162, 88-109.
- Althusser, L. (1964b). Note Liminaire de Freud et Lacan. *La nouvelle critique*, 161-162.
- Arnold, Valérie H. (1926). *La psychologie de réaction en Amérique*. Thèse de doctorat d'Université présentée à la faculté des Lettres de Paris, Guillon, Paris.
- Audard, J. (1933). Du caractère matérialiste de la psychanalyse. *Cahiers du Sud*, XX, 517-528.
- Autrement* (1975/76). Guérir pour normaliser. 4.
- Autrement* (1980). La carotte et le bâton. 28.
- Bachelard, G. (1938). *La formation de l'esprit scientifique*. Vrin, Paris, treizième édition 1986.
- Bélanger, J. (1978). Images et réalités du behaviorisme. *Philosophiques*, 5, Bellarmin, Montréal.
- Bensaïd, N. (1976). Des cerveaux qui marchent au pas. *Le Nouvel Observateur*, 599, 62-63.
- Bergeron, M. (1963). La vie et l'oeuvre d'Henri Wallon. *Annales medico-psychologiques*, 2, 321-351.
- Bernard, C. (1865). *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Flammarion, Paris, réédition de 1984.
- Bernier, J. (1932). Freud et la religion. *La Critique Sociale*, 6.
- Boisvert, Jean-M. et Trudel, G. (1972). Thérapie behaviorale et problèmes d'éthique. *Revue canadienne des sciences du comportement*, 4, 125-134.
- Bonnafe, Follin, Kestemberg, J., Kestemberg, E., Lebovici, S., Le Guiland, L., Monnerot, Shentoub, S., (1949). La psychanalyse idéologie réactionnaire. *La nouvelle critique*, XX.
- Bonnot, G. (1979). Les hommes-rats de B.F. Skinner. *Le Nouvel Observateur*, 773.
- Bourdin, Jean C. (1992). *Hegel et les matérialistes français du XVIIIème siècle*. Méridiens Klincksieck, Paris.
- Bresson, F. (1994). Le domaine de la psychologie. *Les origines de la psychologie scientifique: centième anniversaire de l'Année Psychologique (1894-1994)*. Sous la direction de Paul Fraise et Jean Segui, PUF, Paris.
- Bruno, P. (1977). Psychanalyse et anthropologie, problèmes d'une théorie du sujet. *Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique*, Editions sociales, Paris.

- Bruno, P. (1980). Psychanalyse et matérialisme. *La Nouvelle Critique*, 43, 21-28.
- Canguilhem, G. (1980). Le cerveau et la pensée, Conférence en Sorbonne pour le M.U.R.S. *Prospective et Santé*, 14, 81-98.
- Canguilhem, G. (1989). *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*. Vrin, Paris, cinquième édition augmentée.
- Castel, R. (1973). *Le psychanalysme*. Maspero, Paris.
- Cazayus, P. (1977a). Les commencements. *Les grandes psychologies modernes*. Sous la direction de Jean Chateau, Mardaga, Bruxelles.
- Cazayus, P. (1977b). La révolution objectiviste.. *Les grandes psychologies modernes*. Sous la direction de Jean Chateau, Mardaga, Bruxelles.
- Cazayus, P. (1977c). Naissance et développements de la psychologie scientifique. *Les grandes psychologies modernes*. Sous la direction de Jean Chateau, Mardaga, Bruxelles.
- Cazayus, P. (1977d). Les développements de la psychologie scientifique. *Les grandes psychologies modernes*. Sous la direction de Jean Chateau, Mardaga, Bruxelles.
- Clanet, C. et Laterasse, C. (1973). Henri Wallon: une rencontre. *La nouvelle critique*, 66, 26-34.
- Chateau, J. (1977). Le temps des philosophes. *Les grandes psychologies modernes*. Sous la direction de Jean Chateau, Mardaga, Bruxelles.
- Clément, Catherine B. (1977). Le sol freudien et les mutations de la psychanalyse. *Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique*. Editions sociales, Paris.
- Cohen, D. (1978). Bon anniversaire, docteur Watson!. *Psychologie*, 100, 67-75.
- Desportes, Jean-P. (1974). Les manipulations du comportement. *La recherche*, 47, 654-661.
- Darwin, C. (1859). *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle*. Marabout université, Verviers, 1973.
- Diderot, D. (1769). Entretien avec d'Alembert. *Oeuvres philosophiques de Diderot*, Bordas, Paris, 1990.
- Dorna, A. (1977a). *Le problème des modèles en psychopathologie du travail*. Rapport n°55 du Laboratoire de physiologie du travail et d'ergonomie, CNAM, Paris.
- Dorna, A. (1977b). Quelques commentaires sur la pratique comportementale au Chili. *Actualités psychiatriques*, 6, 26-29.
- Dorozynski, A. (1990). Il avait mis sa fille en cage. *Science et vie*, 887, 70-71.
- Engels, F. (1859). *Contribution à la critique de l'économie politique de Karl Marx*. éditions sociales, 1957.
- Engels, F. (1886). *Fragments non publiés du Feuerbach*. réédité dans *Etudes philosophiques, Karl Marx Friedrich Engels*, éditions sociales, Paris, nouvelle édition revue et augmentée, 1968.

- Engels, F. (1885). *Préface de la deuxième édition de l'Anti-Dühring*. Editions sociales, Paris, réédition de 1956.
- Engels, F. (1888). *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*. Editions sociales, Paris, 1966.
- Engels, F. (1892). *Introduction à l'édition anglaise de Socialisme utopique et socialisme scientifique*. Editions sociales, Paris, 1969.
- Engels, F. (1880). *Dialectique de la Nature*. Editions sociales, Paris, 1977. -cet ouvrage fût rédigé par Engels au cours des années 1878-1879 et 1880, il fut publié pour la première fois en 1935 à partir de ses notes-
- Erwin, E. (1981). The truth about psychoanalysis. *The journal of philosophy*, LXXVIII, 549-560.
- Erwin, E. (1984). The standing of psychoanalysis. *Britain Journal Philosophy Sciences*, 35, 115-128.
- Eysenck, H.J. (1979). *La névrose et vous*. Mardaga, Bruxelles.
- Fontaine, O. (1978). *Introduction aux thérapies comportementales*. Mardaga, Bruxelles.
- Fontaine, O., Rognant, J. (1986). Les thérapies comportementales, approche théorique. *Encyclopédie Médico-Chirurgicale*, 1-1986, Paris, 1-18.
- Fraisse, P. (1967a). L'évolution de la notion de comportement. *Symposium sur comportement*, PUF, Paris.
- Fraisse, P. (1967b). *Chapitre premier du Traité de psychologie expérimentale*. Deuxième édition mise à jour, P.U.F., Paris.
- Fraisse, P. (1969). Modèles pour une histoire de la psychologie. *Bulletin de psychologie*, XXII, 540-554.
- Fraisse, P. (1970). French origins of the psychology of behavior: the contribution of Henri Piéron. *Journal of the history of the behavioral sciences*, 16.
- Fraisse, P. (1976). *Psychologie: science de l'homme ou science du comportement?*. Allocution de Paul Fraisse, XXIème congrès national de psychologie, Paris.
- Francès, R. (1971), L'autre unité de la psychologie, Adresse présidentielle présentée à la Session annuelle de la Société française de Psychologie. *Psychologie française*, 231-243.
- Freixa i Baqué, E., Bayes, R., Bredart, S., Granger, L., Valera, J. (1982). Etude comparative de l'image de la psychologie chez les étudiants en psychologie, belges, espagnols, français, mexicains et québécois. *International Journal of Psychology*, 17, 475-499.
- Freixa i Baqué, E. (1985). El conductismo et y el marxismo en Francia, (El conductismo , la izquierda y los otros). *Revista Mexicana de Analisis de la Conducta*, 11, 175-237.
- Freixa i Baque, E. (1994). Pierre Naville (1904-1993). In memoriam. *Acta Comportamentalia*, 2, 167-171.
- Freud, S. (1912). *Totem et Tabou*. Petite bibliothèque Payot, Paris, réédition de 1984.

- Freud, S. (1925). *Ma vie et la psychanalyse*. Gallimard, Paris, réédition de 1971.
- Freud, S. (1907). *L'avenir d'une illusion*. P.U.F., Paris, 6ème édition de 1983.
- Freud, S. (1939). *L'homme Moïse et la religion monothéisme, 3 essais*. Gallimard, Paris, réédition de 1986.
- Freud, S. (1930). *Malaise dans la civilisation*. P.U.F., Paris, réédition de 1983.
- Freud, S. (1921). *Psychologie collective et analyse du moi*. Petite bibliothèque Payot, Paris, réédition de 1981.
- Gluksmann, C. (1969). A propos d'Althusser. *La nouvelle critique*, 23, 39-45.
- Gray, Philip H. (1980). Behaviorism: some truths that need telling, some errors that need correcting. *Bulletin of Psychonomic Society*, 15 (5), 357-360.
- Gréco, P. (1967). Epistémologie de la psychologie. Logique et connaissance scientifique, *Encyclopédie de la Pleiade*, XXII, 927-991, Gallimard, Paris.
- Green, A. (1970). Débat organisé par Antoine Casanova en présence de Catherine Backes-Clément, Bernard Muldworf, Lucien Sève, Serge Leclair et André Green, sur « Marxisme et psychanalyse ». *La Nouvelle Critique*, 37, 23-34.
- Houdebine, Jean-L. (1970). André Breton et la double ascendance du signe. *La Nouvelle Critique*, 31, 43-51.
- Jaley, E. (1971). Actualité d'Henri Wallon. *La nouvelle critique*, 46, 37-39.
- Kanitz, O. (1929). Sur l'enfant du prolétaire dans l'ordre social actuel. *Revue de psychologie concrète*, 2, 304-316.
- Kuhn, Thomas S. (1970). *La structure des révolutions scientifiques*. Flammarion, Paris, traduction par Laure Meyer, nouvelle édition augmentée de 1970.
- Lecomte, J. (1991a). La psychanalyse n'est pas une science. *Science et Vie*, 885, p. 56-66 et p.180.
- Lecomte, J. (1991b). Psychanalyse: elle ne guérit que les riches et bien portant. *Science et Vie*, 886, 70-80.
- Lefevre, H. (1940). *Le matérialisme dialectique*. P.U.F., Paris
- Lefevre, H. (1948). *Le marxisme*. P.U.F., Paris, 21ème édition 1990.
- Lefebvre, H. (1957). Georges Politzer et la psychanalyse. *La raison*, 18, 3-6.
- Lénine (1908). *Matérialisme et empiriocriticisme; Notes critiques sur une philosophie réactionnaire*. Editions Sociales, Paris et Editions du Progrès, Moscou, réédition de 1973.
- Le Monde* (1989). Freud en Union Soviétique. numéro du 25/01/1989.
- Leo, J. (1983). Still Walking Faster and Longer. *Le Time*, 10/10/1983, 36-37.

- Le Ny, J.F. (1994). Ce qu'était « n'être pas psychique » en 1906: Pavlov revisité. *Les origines de la psychologie scientifique: centième anniversaire de l'Année Psychologique (1894-1994)*, sous la direction de Paul Fresse et Jean Segui, PUF, Paris.
- Littman, Richard A. (1971). Henri Piéron and french psychology, a comment on professor Fresse's note. *Journal of the history of the behavioral sciences*, 17, 261-268.
- Malagodi, E. F. (1986). On radicalizing Behaviorism: A Call for Cultural Analysis. *The Behavior Analyst*, 9, 1-17.
- Malinowski, B. (1980). *La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives*. Payot, Paris.
- Marcuse, H. (1969a). *Pour une théorie critique de la société*. Editions Denoël, Paris, 1971.
- Marcuse, H. (1969b). *Vers la libération*. Editions de Minuit, Paris.
- Marx, K. (1845a). Thèses sur Feuerbach. *Philosophie*. Réédité chez Gallimard, Paris, 1982.
- Marx, K. (1845b). La sainte famille: contribution à l'histoire du matérialisme français. *Etudes Philosophiques, Karl Marx Friedrich Engels*. Editions Sociales, Paris, nouvelle édition revue et augmentée, 1968.
- Marx, K. (1859). Avant-propos à la contribution à la critique de l'économie politique. *Philosophie*. Réédité chez Gallimard, Paris, 1965.
- Marx, K. (1873). Extraits de la postface de la deuxième édition allemande du Capital. *Philosophie*. Réédité chez Gallimard, Paris, 1965.
- Marx, K. et Engels, F. (1845). Première partie de L'idéologie allemande. *Philosophie*. Réédité chez Gallimard, Paris, 1982.
- Marx, K. et Engels, F. (1886). Fragments non publiés sur Feuerbach. *Etudes Philosophiques, Karl Marx Friedrich Engels*. Editions Sociales, Paris, nouvelle édition revue et augmentée, 1968.
- Moore, J. (1984). On behaviorism, Knowledge, and causal explanation. *The Psychological Record*, 34, 73-97.
- Morin, E. (1977). Pour saluer Naville. *Le Nouvel Observateur*, 657, 74-75.
- Moscovici, S. (1973). Sommes-nous des rats? *Le Nouvel Observateur*, 430.
- Muldorf, B. (1970). Psychanalyse et communistes. *La Nouvelle Critique*, 30, 17-23.
- Muldorf, B. (1977). Psychothérapie et psychanalyse, pour une approche concrète des problèmes de l'inconscient. *La nouvelle critique*, 99, 52-58.
- Naville, P. (1926). La révolution et les intellectuels (Que peuvent faire les surréalistes?). *La révolution des intellectuels, textes réunis*. Gallimard, Paris, 1975.
- Naville, P. (1942). *La psychologie du comportement*. Gallimard, Paris, nouvelle édition augmentée de 1963.
- Naville, P. (1943). *D'Holbach et la philosophie scientifique au XVIIIème siècle*. Gallimard, Paris, nouvelle édition revue et augmentée, 1967.

- Naville, P. (1945). Itinéraire de Georges Politzer, conférence faite en mai 1945. *Psychologie, Marxisme, Matérialisme*. Rivière, Paris, 2ème édition, revue et augmentée, 1948.
- Naville, P. (1946). *Psychologie, Marxisme, Matérialisme*. Rivière, Paris.
- Naville, P. (1957). Extraits de la Préface à l'édition italienne de *Psychologie, Marxisme, Matérialisme. La psychologie du comportement*. Gallimard, Paris, nouvelle édition augmentée, 1963.
- Naville, P. (1966). Préface à la nouvelle édition de: *d'Holbach et la philosophie scientifique au XVIIIème siècle*. Gallimard, Paris.
- Nicolas, A. (1973). *Wilhem Reich ou la révolution radicale*. Editions Seghers, Paris.
- Parot-Locatelli, F. (1978). Réflexions critiques sur la thérapie comportementale. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 19, 67-76.
- Parot-Locatelli, F. (1979). *Thérapies comportementales*. Encyclopedia Universalis, 383-386.
- Parot, F. (1992). Première partie de: *Introduction à la psychologie, histoire et méthodes*. Françoise Parot et Marc Richelle, PUF, Paris, 2ème édition revue et corrigée 1994.
- Piéron, H. (1908). L'évolution du psychisme et l'étude objective du comportement. *Leçon d'ouverture d'une série de conférences à L'École pratique des Hautes Etudes*. Réédité dans Piéron, H. (1958). *De l'actinie à l'homme*. PUF, Paris.
- Piéron, H. (1915). L'attitude objective dans la psychologie moderne. *Scientia*, réédité dans Piéron, H. (1958). *De l'actinie à l'homme*. PUF, Paris.
- Piéron, H. (1916). L'objectivisme psychologique et la doctrine dualiste. *La Revue Philosophique*, réédité dans Piéron, H. (1958). *De l'actinie à l'homme*. PUF, Paris, 1958.
- Piéron, H. (1958). *De l'actinie à l'homme*. PUF, Paris.
- Politzer, G. (1924). Médecine ou philosophie? *Philosophies*, 4, réédité dans *Politzer: écrits 2* (1969), Editions Sociales.
- Politzer, G. (1925). Le mythe de l'antipsychanalyse. *Philosophies*, 5/6, réédité dans *Politzer: écrits 2*, Editions Sociales, 1973.
- Politzer, G. (1928). *Critique des fondements de la psychologie*. PUF, Paris, réédition de 1968.
- Politzer, G. (1929a). Les fondements de la psychologie, éditorial. *Revue de Psychologie Concrète*, n°1, réédité dans *Politzer: écrits 2*, (1969), Editions Sociales.
- Politzer, G. (1929b). Psychologie mythologique et psychologie scientifique. *Revue de psychologie concrète*, 1, réédité dans *Politzer: écrits 2*, (1969), Editions Sociales.
- Politzer, G. (1929c). Les fondements de la psychologie, éditorial. *Revue de psychologie concrète*, 2, réédité dans *Politzer-écrits 2* (1969), Editions Sociales.
- Politzer, G. (1929d). Ou va la psychologie concrète? *Revue de psychologie concrète*, 2, réédité dans *Politzer-écrits 2* (1969), Editions Sociales.

- Politzer, G. (1929e). La crise de la psychanalyse. *Revue de psychologie concrète*, 1, réédité dans *Politzer-écrits 2* (1969), Editions Sociales.
- Politzer, G. (1929f). Réponse au professeur Hesnard. *Revue de psychologie concrète*, 2, réédité dans *Politzer-écrits 2* (1969), Editions Sociales.
- Politzer, G. (1929g). Note introductive à l'article d'Otto Kanitz. *Revue de psychologie concrète*, 2, réédité dans *Politzer-écrits 2* (1969), Editions Sociales.
- Politzer, G. (1933). Psychanalyse et marxisme : un faux contre révolutionnaire, le freudo marxisme. *Commune*, 3. Réédité dans *Politzer-écrits 2* (1969), Editions Sociales.
- Politzer, G. (1936). *Principes élémentaires de philosophie*. Manuel reproduisant les notes prises par un de ses élèves lors des cours qu'il a professé à l'Université Ouvrière durant l'année scolaire 1935-1936, Editions Sociales, 1975.
- Politzer, G. (1939a). La philosophie des lumières et la pensée moderne. *Cahiers du bolchévisme*, 8.
- Politzer, G. (1939b). La fin de la psychanalyse. *La Pensée*, 3, signé du pseudonyme de Th W. Morris. Réédité dans *Politzer-écrits 2* (1973), Editions Sociales.
- Querzola, J. (1975/76). Le triste savoir ou le manifeste behavioriste. Dans Guérir pour normaliser. *Autrement*, 4, 87-94.
- Rachlin, H. (1985). Pain and behavior. *Behavioral and Brain Sciences*, 8.
- Razrun, G. (1977). Systematic Psychology and Dialectical Materialism: A Soviet Story with Non-Soviet Imports. *Journal for the theory of social behaviour*, 7, 81-126.
- Reich, W. (1942). *La psychologie de masse du fascisme*. Troisième édition revue et augmentée, Payot, Paris, 1972.
- Reuchlin, M. (1994). *Histoire de la psychologie*. 16ème édition corrigée, PUF, Paris, 1ère édition: 1957.
- Revel, Jean-F. (1973). *Descartes inutile et incertain*. Librairie générale française, Paris.
- Richelle, M (1977). *B. F. Skinner ou le péril behavioriste*. Mardaga, Bruxelles.
- Richelle, M. (1992). Le modèle sélectionniste: convergences dans la pensée scientifique moderne. *Acta comportamentalia*, 0, 215-235.
- Skinner, Burrhus F. (1969). *L'analyse expérimentale du comportement*. Traduit de l'américain par Anne-Marie et Marc Richelle, 3ème édition, Mardaga, Bruxelles.
- Skinner, Burrhus F. (1971). *Par-delà la liberté et la dignité*. traduit de l'américain par Anne-Marie et Marc Richelle, Lafont, Paris, 1972.
- Sève, L. (1977). Psychanalyse et matérialisme historique. *Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique*. Editions sociales, Paris.
- Tiberghien, G. (1983). Psychologie cognitive, science cognitive et cognitivisme. *Psychologie générale et comparée du développement cognitif*. ERA CNRS, 796.

Tilquin, A. (1942). *Le behaviorisme: origine et développement de la psychologie de réaction en Amérique* Vrin, Paris.

Tonneau, F. (1988). *A propos du behaviorisme ...* . GRANEK et LABACOLIL, UFR de psychologie université Charles de Gaulle, Villeneuve d'Ascq, non publié.

Van Rillaer, J. (1980). *Les illusions de la psychanalyse*. Mardaga, Bruxelles.

Wallon, H. (1942). *De l'acte à la pensée*. Flammarion, Paris, réédition de 1970.

Wallon, H. (1959). Du behaviorisme à la psychologie de la motivation. *La Pensée*, 86, 3-6.

Windholz, G. (1983). Pavlov's position toward american behaviorism. *Journal of the Hystory of the Behavioral Sciences*, 19, 394-407.

Zazzo, R. (1975). *Psychologie et marxisme*. Denoël, Paris.

Zimmerman, Donald W. (1984). A note on the completeness of the scinetific method. *The Psychological Record*, 34,175-179.

RESUME

Le domaine des sciences de l'homme trouve son objectivité dans le matérialisme dialectique, méthodologie développée à partir des travaux de Marx et d'Engels. Son prolongement dans le champ de la psychologie tend incontestablement à s'établir avec le behaviorisme. Force est de constater que le parcours de la psychologie française a été marqué par nombre d'intellectuels « gauchistes », se réclamant du marxisme et qui se commettront dans des falsifications du monisme matérialiste, s'engageant dans la perspective de la psychologie dualiste classique. La méconnaissance de la philosophie matérialisme consacra ces tentatives. Seuls quelques auteurs français tels Politzer, puis Naville et Tilquin s'intéresseront à la psychologie de réaction venue d'Amérique; mais leurs travaux ne feront pas école.

Nous devons nous étonner de certaines positions épistémologiques régnantes au sein de la psychologie française où y ayant eu court, et dénoncer les divers amalgames qui ont pu être érigé sur les bases d'une psychologie qui se voulait scientifique.

Forte de l'héritage intellectuel des matérialistes du XVIIIème siècle, qui posèrent les premières pierres de l'édifice d'une nouvelle psychologie, la psychologie française aurait logiquement dû devenir la terre d'accueil d'une psychologie véritablement objective. Elle aurait pu établir, sur la base des travaux des Encyclopédistes, que notre liberté n'est pas souveraine tout en affirmant que l'individu apparaît comme l'artisan de sa propre destinée. Mais l'histoire n'est pas si simple.

Ce sera en Allemagne, vers le milieu du XIXème siècle, qu'un nouvel élan s'imposera à la psychologie, avec la création des premiers laboratoires de psycho-physique, psycho-physiologie, et conjointement, avec l'apparition d'une nouvelle psychologie qui préconise l'usage de la méthode expérimentale comme dans les autres sciences de la nature. Dans le dernier quart du XIXème siècle la psychologie expérimentale française s'inspirera plutôt de la psychopathologie, tout en perpétuant l'erreur d'orientation des psychologues expérimentaux allemands et anglais -qui tentaient de réinterpréter le spiritualisme dominant de la psychologie traditionnelle en termes scientifiques-, ne reprochant à la vieille psychologie que sa forme, au lieu d'opérer une critique de fond bien plus nécessaire. C'est l'école de réflexologie russe qui sera à la base d'une psychologie véritablement scientifique, faisant reculer un peu plus encore l'importance de la conscience dans l'étude du fait psychologique. Le français Piéron signalera l'intérêt des travaux russes, et s'intéressera au comportement; mais c'est Watson qui s'imposera comme le premier behavioriste.

Néanmoins, la psychologie française, fortement ancrée dans la philosophie qui s'est attachée à définir le concept de liberté de la volonté liée aux facultés de l'âme et aux fonctions psychiques qui en découlent, croit en l'existence d'une force endogène. Ainsi, le devant de la scène française restera occupé par des psychologies idéalistes. La psychanalyse, en particulier, occupera une place majeure. Elle s'accordait pour certains avec le marxisme, se confondant même avec celui-ci, ou encore le dépassant. D'autres combattront les amalgames qui ont pu être opérés, dénonçant l'inanité des positions accordant le marxisme et la psychanalyse. Les intellectuels français, dans leur ensemble, opposent, aujourd'hui encore, cette conception traditionnelle de liberté à celle des psychologues behavioristes.